

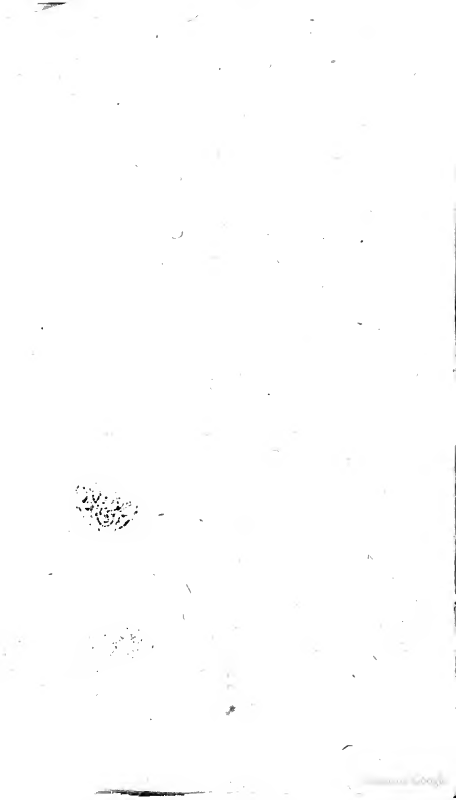
OEUVRES

COMPLETES

DE

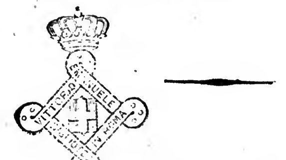
VOLTAIRE.





OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME TROISIEME





DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



THEATRE.

ZULIME,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 8 juin 1740.



A 2

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE tragédie fut repréfentée pour la première fois en 1740, reprife en 1762, et imprimée alors telle qu'on la trouve dans ce recueil. Il en a paru une édition furtive que M. de *Voltaire* a défavouée. Les variantes ont été recueillies d'après cette édition.

Zulime eft le même fujet que Bajazet et qu'Ariane. Dans Ariane, tout eft facrifié à ce rôle: *Théfée*, *Phèdre*, *Oenarus*, *Pirithoüs* ne font pas fupportables; l'ingratitude de *Théfée*, la trahifon de *Phèdre*, n'ont aucun motif: ils font odieux et avilis; mais le rôle d'*Ariane* fait tout pardonner. Dans Bajazet, *Roxane* n'eft point intéreffante; elle trahit *Amurat* fon amant et fon bienfaiteur. Sa paffion eft celle d'une efclave violente et intéreffée; mais cette paffion eft peinte par un grand maître. Le rôle de *Bajazet*, quoique faible, eft noble. C'eft malgré lui qu'*Acomat* et *Atalide* l'ont engagé dans une intrigue dont il rougit. Celui d'*Atalide* eft touchant, d'une fenfibilité douce et vraie.

Racine eft le premier qui ait mis fur le théâtre des femmes tendres fans être



paſſionnées, telles qu'*Atalide, Monime, Junie, Iphigénie*, *Bérénice*. Il n'en avait trouvé de modèles, ni chez les Grecs, ni chez aucun peuple moderne, excepté dans les paſtorales italiennes. L'art de rendre ces caractères dignes de la tragédie, lui appartient tout entier. A la vérité, ces rôles ne ſont point d'un grand effet au théâtre, à moins qu'ils ne ſoient joués par une actrice dont la figure et la voix ſoient dignes des vers de *Racine*; mais ils feront toujours les délices des ames tendres, et des hommes ſenſibles aux charmes de la belle poëſie.

M. de *Voltaire* admirait le rôle d'*Acomat*. Ce rôle et celui de *Burrhus* ſont encore de ces beautés dont *Racine* n'avait point eu de modèles. En travaillant le même ſujet que *Racine* et *Corneille*, M. de *Voltaire* voulut que ni l'amante abandonnée, ni le héros, ni l'amante préférée ne fuſſent avilis. C'eſt d'après cette idée que toute ſa pièce a été combinée.

La fuite de *Zulime*, ſa révolte contre ſon père ſont des crimes; mais il n'y a dans ces crimes ni trahiſon ni cruauté. *Hermione*, *Roxane*, *Phèdre* intéreſſent par leurs malheurs, et ſur-tout par l'excès de leur paſſion; mais les crimes qu'elles commettent ne ſont pas de ces actions où la paſſion peut

conduire des ames vertueuſes. Les emportemens de *Zulime*, au contraire, ſont ceux d'une ame entraînée par ſon amour, mais née pour la vertu, que les paſſions ont pu égarer, mais qu'elles n'ont pu corrompre. Ce rôle eſt encore le ſeul rôle de femme de ce genre qu'il y ait dans nos tragédies ; et M. de *Voltaire* eſt le premier qui ait marqué ſur le théâtre la différence des fureurs de la paſſion aux véritables crimes.

On peut reprocher aux trois pièces un même défaut; celui de ne laiſſer au ſpectateur l'idée d'aucun dénouement heureux. M. de *Voltaire* a cherché à éviter ce défaut autant que le ſujet le permettait. Du moins ſa pièce, comme celle de Bajazet, eſt-elle ſuſceptible de pluſieurs dénouemens. Le cinquième acte, et la cataſtrophe de Zulime, telle qu'elle eſt dans cette édition, eſt d'une grande beauté; et ce vers de *Zulime*, en arrachant le poignard à ſa rivale,

C'eſt à moi de mourir, puiſque c'eſt toi qu'on aime,

vaut mieux lui ſeul que beaucoup de tragédies.

Extrait d'une lettre de M. de Voltaire, ſur la tragédie de Zulime, 1761.

» DANS le nombre immenſe des tragédies, » comédies, opéra comiques, diſcours moraux » et facéties, au nombre d'environ cinq cents » mille, qui font l'honneur éternel de la » France, on vient d'imprimer une tragédie » ſous mon nom, intitulée, *Zulime.* La ſcène » eſt en Afrique. Il eſt bien vrai qu'ayant été » autrefois avec *Alzire* en Amérique, je fis un » petit tour en Afrique avec *Zulime*, avant » que d'aller voir *Idamé* à la Chine; mais mon » voyage d'Afrique ne me réuſſit point: » preſque perſonne dans le parterre ne con» naiſſait la ville d'Arſénie qui était le lieu de » la ſcène. C'eſt pourtant une colonie romaine » nommée *Arſenaria*, et c'eſt encore par cette » raiſon-là qu'on ne la connaiſſait pas.

» Trémizène eſt un nom bien ſonore: c'eſt » un joli petit royaume; mais on n'en avait » aucune idée. La pièce ne donna nulle envie » de s'informer du giſement de ces côtes. Je » retirai prudemment ma flotte: *Et quæ deſ» perat tractata niteſcere poſſe*, *relinquit.* Des » corſaires ſe ſont enfin ſaiſis de la pièce, et » l'ont fait imprimer; mais par droit de con» quête, ils ont ſupprimé deux ou trois cents

» vers de ma façon, et en ont mis autant de
» la leur. Je crois qu'ils ont très-bien fait :
» je ne veux point leur voler leur gloire,
» comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue
» que le dénouement leur appartient, et qu'il
» eſt auſſi mauvais que l'était le mien. Les
» rieurs auront beau jeu ; car au lieu d'avoir
» une pièce à ſiffler, ils en auront deux. Il
» eſt vrai que les rieurs feront en petit nom-
» bre, car peu de gens pourraient lire les deux
» pièces. Je ſuis de ce nombre ; et de tous ceux
» qui priſent ces bagatelles ce qu'elles valent,
» je ſuis peut-être celui qui y met le plus
» bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du
» ſiècle paſſé, autant que dégoûté du fatras
» prodigieux de nos médiocrités, je vais expier
» les miennes, en me feſant le commentateur
» de *P. Corneille.*

» L'Académie agrée ce travail : je me flatte
» que le public le ſecondera en faveur des
» héritiers de ce grand nom. Il vaut mieux
» commenter Héraclius que de faire Tancrède;
» on riſque bien moins.

» Le premier jour que l'on joua ce Tan-
» crède, beaucoup de ſpectateurs étaient
» venus armés d'un manuſcrit qui courait le
» monde, et qu'on aſſurait être mon ouvrage :
» il reſſemblait à cette Zulime imprimée.»

A

MADEMOISELLE

CLAIRON.

CETTE tragédie vous appartient, Mademoiselle ; vous l'avez fait ſupporter au théâtre. Les talens comme les vôtres ont un avantage aſſez unique, c'eſt celui de reſſuſciter les morts : c'eſt ce qui vous eſt arrivé quelquefois. Il faut avouer que ſans les grands acteurs une pièce de théâtre eſt ſans vie ; c'eſt vous qui lui donnez l'ame. La tragédie eſt encore plus faite pour être repréſentée que pour être lue ; et c'eſt ſur quoi je prendrai la liberté de dire qu'il eſt bien ſingulier qu'un ouvrage qui eſt innocent à la lecture, puiſſe devenir coupable aux yeux de certaines gens, en acquérant le mérite qui lui eſt propre, celui de paraître ſur le théâtre. On ne comprendra pas un jour qu'on ait pu faire des reproches à mademoiſelle de *Champmêlé* de jouer Chimène, lorſque *Auguſtin Courbé* et *Mabre Cramoiſi* qui l'imprimaient, étaient marguilliers de leur paroiſſe ; et l'on jouera peut-être un jour ſur le théâtre ces contradictions de nos mœurs.

Je n'ai jamais conçu qu'un jeune homme qui réciterait en public une Philippique de *Cicéron*, dût déplaire mortellement à certaines

perſonnes, qui prétendent lire avec un plaiſir extrême les injures groſſières que ce *Cicéron* dit éloquemment à *Marc-Antoine.* Je ne vois pas non plus qu'il y ait un grand mal à prononcer tout haut des vers français que tous les honnêtes gens liſent, ou même des vers qu'on ne lit guères : c'eſt un ridicule qui m'a ſouvent frappé parmi bien d'autres ; et ce ridicule, tenant à des choſes ſérieuſes, pourrait quelquefois mettre de fort mauvaiſe humeur.

Quoi qu'il en ſoit, l'art de la déclamation demande à la fois tous les talens extérieurs d'un grand orateur, et tous ceux d'un grand peintre. Il en eſt de cet art comme de tous ceux que les hommes ont inventés pour charmer l'eſprit, les oreilles et les yeux : ils ſont tous enfans du génie, tous devenus néceſſaires à la ſociété perfectionnée ; et ce qui eſt commun à tous, c'eſt qu'il ne leur eſt pas permis d'être médiocres. Il n'y a de véritable gloire que pour les artiſtes qui atteignent la perfection ; le reſte n'eſt que toléré.

Un mot de trop, un mot hors de ſa place, gâte le plus beau vers ; une belle penſée perd tout ſon prix, ſi elle eſt mal exprimée ; elle vous ennuie, ſi elle eſt répétée : de même, des inflexions de voix, ou déplacées, ou peu juſtes, ou trop peu variées, dérobent au récit toute ſa grâce. Le ſecret de toucher les cœurs

eſt dans l'aſſemblage d'une infinité de nuances délicates, en poëſie, en éloquence, en déclamation, en peinture; la plus légère diſſonance en tout genre eſt ſentie aujourd'hui par les connaiſſeurs; et voilà peut-être pourquoi l'on trouve ſi peu de grands artiſtes, c'eſt que les défauts ſont mieux ſentis qu'autrefois. C'eſt faire votre éloge, que de vous dire ici combien les arts ſont difficiles. Si je vous parle de mon ouvrage, ce n'eſt que pour admirer vos talens.

Cette pièce eſt aſſez faible. Je la fis autrefois pour eſſayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à ſon gendre, ni à ſa fille, quoiqu'ils fuſſent très-eſtimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait ſans ſon conſentement un mariage que lui-même aurait dû leur propoſer.

L'aventure de *Zulime*, tirée de l'hiſtoire des Maures, préſentait au ſpectateur une princeſſe bien plus coupable; et *Bénaſſar* ſon père, en lui pardonnant, ne devait qu'inviter davantage à la clémence ceux qui pourraient avoir à punir une faute plus graciable que celle de *Zulime.*

Malheureuſement la pièce paraît avoir quelque reſſemblance avec Bajazet; et pour comble de malheur, elle n'a point d'*Acomat;* mais auſſi, cet *Acomat* me paraît l'effort de l'eſprit humain. Je ne vois rien dans l'antiquité,

ni chez les modernes, qui ſoit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore ; pas un ſeul vers ou dur ou faible, pas un mot qui ne ſoit le mot propre ; jamais de ſublime hors d'œuvre, qui ceſſe alors d'être ſublime ; jamais de diſſertation étrangère au ſujet ; toutes les convenances parfaitement obſervées : enfin, ce rôle me paraît d'autant plus admirable, qu'il ſe trouve dans la ſeule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé par-tout ailleurs.

Le père de *Zulime* a pu ne pas déplaire, parce qu'il eſt le premier de cette eſpèce qu'on ait oſé mettre ſur le théâtre. Un père qui a une fille unique à punir d'un amour criminel, eſt une nouveauté qui n'eſt pas ſans intérêt : mais le rôle de *Ramire* m'a toujours paru très-faible, et c'eſt pourquoi je ne voulais plus haſarder cette pièce ſur la ſcène françaiſe. Tout n'eſt qu'amour dans cet ouvrage ; ce n'eſt pas un défaut de l'art, mais ce n'eſt pas auſſi un grand mérite. Cet amour ne péche pas contre la vraiſemblance ; il y a cent exemples de pareilles aventures et de ſemblables paſſions ; mais je voudrais que ſur le théâtre l'amour fût toujours tragique.

Il eſt vrai que celui de *Zulime* eſt toujours annoncé par elle-même comme une paſſion très-condamnable, mais ce n'eſt pas aſſez :

Et que l'amour fouvent de remords combattu,
Paraiffe une faibleffe, et non une vertu.

Les autres perfonnages doivent concourir aux effets terribles que toute tragédie doit produire. La médiocrité du perfonnage de *Ramire* fe répand fur tout l'ouvrage. Un héros qui ne joue d'autre rôle que celui d'être aimé ou amoureux, ne peut jamais émouvoir; il ceffe dès-lors d'être un perfonnage de tragédie: c'eft ce qu'on peut quelquefois reprocher à *Racine*, fi l'on peut reprocher quelque chofe à ce grand homme, qui de tous nos écrivains eft celui qui a le plus approché de la perfection dans l'élégance et la beauté continue de fes ouvrages. C'eft fur-tout le grand vice de la tragédie d'Ariane, tragédie d'ailleurs intéreffante, remplie des fentimens les plus touchans et les plus naturels, et qui devient excellente quand vous la jouez.

Le malheur de prefque toutes les pièces dans lefquelles une amante eft trahie, c'eft qu'elles retombent toutes dans la fituation d'Ariane; et ce n'eft prefque que la même tragédie fous des noms différens.

J'ofe croire en général que les tragédies qui peuvent fubfifter fans cette paffion, font fans contredit les meilleures; non-feulement parce qu'elles font beaucoup plus difficiles à faire,

mais parce que le ſujet étant une fois trouvé, l'amour qu'on introduirait y paraîtrait une puérilité, au lieu d'y être un ornement.

Figurez - vous le ridicule qu'une intrigue amoureuſe ferait dans *Athalie*, qu'un grand prêtre fait égorger à la porte du temple; dans cet *Oreſte*, qui venge ſon père et qui tue ſa mère; dans *Mérope*, qui pour venger la mort de ſon fils lève le bras ſur ſon fils même; enfin dans la plupart des ſujets vraiment tragiques de l'antiquité. L'amour doit régner ſeul, on l'a déjà dit; il n'eſt pas fait pour la ſeconde place. Une intrigue politique dans Ariane ſerait auſſi déplacée qu'une intrigue amoureuſe dans le parricide d'*Oreſte*. Ne confondons point ici avec l'amour tragique les amours de comédie et d'églogue, les déclarations, les maximes d'élégie, les galanteries de madrigal; elles peuvent faire dans la jeuneſſe l'amuſement de la ſociété, mais les vraies paſſions ſont faites pour la ſcène; et perſonne n'a été ni plus digne que vous de les inſpirer, ni plus capable de les bien peindre.

PERSONNAGES.

BENASSAR, shérif de Trémizène.

ZULIME, ſa fille.

MOHADIR, miniſtre de *Bénaſſar.*

RAMIRE, eſclave eſpagnol.

ATIDE, eſclave eſpagnole.

IDAMORE, eſclave eſpagnol.

SERAME, attachée à *Zulime.*

Suite.

La ſcène eſt dans un château de la province de Trémizène, ſur le bord de la mer d'Afrique.

ZULIME,

ZULIME,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE, MOHADIR.

ZULIME, *d'une voix baſſe et entre-coupée, les yeux baiſſés, et regardant à peine Mohadir.*

ALLEZ, laiſſez Zulime aux remparts d'Arſénie;
Partez, loin de vos yeux je vais cacher ma vie:
Je vais mettre à jamais dans un autre univers,
Entre mon père et moi, la barrière des mers.
Je n'ai plus de patrie, et mon deſtin m'entraîne.
Retournez, Mohadir, aux murs de Trémizène;
Conſolez les vieux ans de mon père affligé:
Je l'outrage et je l'aime; il eſt aſſez vengé.
Puiſſent les juſtes cieux changer ſa deſtinée!
Puiſſe-t-il oublier ſa fille infortunée!

MOHADIR.

Qui? lui! vous oublier! grand Dieu, qu'il en eſt loin!
Que vous prenez, Zulime, un déplorable ſoin!
Outragez-vous ainſi le père le plus tendre,
Qui pour vous de ſon trône était prêt à deſcendre?

Qui, vous laiſſant le choix de tant de ſouverains,
De ſon ſceptre avec joie aurait orné vos mains ?
Quoi, dans vous, dans ſa fille il trouve une ennemie!
Dans cet affreux deſſein feriez-vous affermie ?
Ah! ne l'irritez point, revenez dans ſes bras.
Mes conſeils autrefois ne vous révoltaient pas,
Cette voix d'un vieillard, qui nourrit votre enfance,
Quelquefois de Zulime obtint plus d'indulgence.
Bénaſſar votre père eſpérait aujourd'hui
Que mes ſoins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
A ſon cœur ulcéré que faut-il que j'annonce ?

ZULIME.

Porte-lui mes ſoupirs et mes pleurs pour réponſe :
C'eſt tout ce que je puis : et c'eſt t'en dire aſſez.

MOHADIR.

Vous pleurez ! vous, Zulime ! et vous le trahiſſez ?

ZULIME.

Je ne le trahis point. Le deſtin qui l'outrage
Aux cruels Turcomans livrait ſon héritage :
Par ces brigands nouveaux preſſé de toutes parts,
De Trémizène en cendre il quitta les remparts :
Et, quel que ſoit l'objet du ſoin qui me dévore,
J'ai ſuivi ſon exemple.

MOHADIR.

Hélas ! ſuivez-le encore.
Il revient ; revenez, diſſipez tant d'ennuis :
Rempliſſez vos devoirs, croyez-moi.

ZULIME.

Je ne puis.

MOHADIR.

Vous le pouvez. Sachez que nos triſtes rivages
Ont vu fuir à la fin nos deſtructeurs ſauvages ;
Diſperſés, affaiblis, et laſſés déſormais
Des maux qu'ils ont ſoufferts, et des maux qu'ils ont faits.
Trémizène renaît et va revoir ſon maître :
Sans ſa fille, ſans vous, le verrons-nous paraître ?
Vous avez dans ce fort entraîné ſes ſoldats :
Des eſclaves d'Europe accompagnent vos pas.
Ces chrétiens, ces captifs, le prix de ſon courage,
Dont jadis la victoire avait fait ſon partage,
Ont arraché Zulime à ſes bras paternels.
Avec qui fuyez-vous ?

ZULIME.

Ah ! reproches cruels !
Arrêtez, Mohadir.

MOHADIR.

Non, je ne puis me taire ;
Le reproche eſt trop juſte, et vous m'êtes trop chère :
Non, je ne puis penſer, ſans honte et ſans horreur,
Que l'eſclave Ramire a fait votre malheur.

ZULIME.

Ramire eſclave !

MOHADIR.

Il l'eſt, il était fait pour l'être :
Il naquit dans nos fers ; Bénaſſar eſt ſon maître.

N'eſt-il pas deſcendu de ces Goths odieux,
Dans leurs propres foyers vaincus par nos aïeux ?
Son père à Trémizène eſt mort dans l'eſclavage,
Et la bonté d'un maître eſt ſon ſeul héritage.

ZULIME.

Ramire eſclave ! lui ?

MOHADIR.

C'eſt un titre qui rend
Notre affront plus ſenſible, et ſon crime plus grand.
Quoi donc, un eſpagnol ici commande en maître !
A peine devant vous m'a-t-on laiſſé paraître :
A peine ai-je percé la foule des ſoldats
Qui veillent à ſa garde, et qui ſuivent vos pas.
Vous pleurez malgré vous : la nature outragée
Déchire en s'indignant votre ame partagée.
A vos juſtes remords n'oſez-vous vous livrer ?
Quand on pleure ſa faute, on va la réparer.

ATIDE.

Reſpectez plus ſes pleurs, et calmez votre zèle ;
Il ne m'appartient pas de répondre pour elle :
Mais je ſuis dans le rang de ces infortunés
Qu'un maître redemande, et que vous condamnez.
Je fus comme eux eſclave ; et de leur innocence
Peut-être il m'appartient de prendre la défenſe.
Oui, Ramire a d'un maître éprouvé les bienfaits ;
Mais vous lui devez plus qu'il ne vous dut jamais.
C'eſt Ramire, c'eſt lui, dont l'étonnant courage,
Dans vos murs pris d'aſſaut et fumans de carnage,

Délivra votre émir, et lui donna le temps
De dérober ſa tête au fer des Turcomans.
C'eſt lui qui comme un dieu, veillant ſur ſa famille,
Ayant ſauvé le père, a défendu la fille :
C'eſt par ſes ſeuls exploits, enfin, que vous vivez.
Quel prix a-t-il reçu ? Seigneur, vous le ſavez.
Loin des murs tout ſanglans de ſa ville alarmée,
Bénaſſar avec peine aſſemblait une armée ;
Et quand vos citoyens, par nos ſoins reſpirans,
A quelque ombre de paix ont porté vos tyrans,
Ces Turcs impérieux, qu'aucun devoir n'arrête,
De Ramire et des ſiens ont demandé la tête ;
Et de votre divan la baſſe cruauté
Souſcrivait en tremblant à cet affreux traité.
De Zulime pour nous la bonté généreuſe
Vous épargna du moins une paix ſi honteuſe.
Elle acquitte envers nous ce que vous nous devez.
N'inſultez point ici ceux qui vous ont ſauvés :
Reſpectez plus Ramire et ces guerriers ſi braves ;
Ils ſont vos défenſeurs, et non plus vos eſclaves.

MOHADIR *à Zulime.*

Votre ſecret, Zulime, eſt enfin révélé :
Ainſi donc par ſa voix votre cœur a parlé ?

ZULIME.

Oui, je l'avoue.

MOHADIR.

Ah Dieu !



ZULIME.

Coupable, mais fincère,
Je ne puis vous tromper.... Tel eft mon caractère.

MOHADIR.

Vous voulez donc charger d'un affront fi nouveau
Un père infortuné qui touche à fon tombeau ?

ZULIME.

Vous me faites frémir.

MOHADIR.

Repentez-vous, Zulime ;
Croyez-moi, votre cœur n'eft point né pour le crime.

ZULIME.

Je me repens en vain ; tout va fe déclarer :
Il eft des attentats qu'on ne peut réparer.
Il ne m'appartient pas de foutenir fa vue ;
J'emporte en le quittant le remords qui me tue.
Allez : votre préfence en ces funeftes lieux
Augmente ma douleur, et bleffe trop mes yeux.
Mohadir.... ah ! partez.

MOHADIR.

Hélas, je vais peut-être
Porter les derniers coups au fein qui vous fit naître !

SCENE II.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Ah ! je ſuccombe, Atide ; et ce cœur déſolé
Ne ſoutient plus le poids dont il eſt accablé.
Vous voyez ce que j'aime, et ce que je redoute,
Une patrie, un père ; Atide ! ah qu'il en coûte !
Que de retours ſur moi ! que de triſtes efforts !
Je n'ai dans mon amour ſenti que des remords. (1)
D'un père infortuné vous concevez l'injure ;
Il eſt affreux pour moi d'offenſer la nature :
Mais Ramire expirait, vous étiez en danger.
Eſt-ce un crime, après tout, que de vous protéger ?
Je dois tout à Ramire : il a ſauvé ma vie.
A ce départ enfin vous m'avez enhardie :
Vos périls, vos vertus, vos amis malheureux,
Tant de motifs puiſſans, et l'amour avec eux,
L'amour qui me conduit ; hélas ! ſi l'on m'accuſe,
Voilà tous mes forfaits : mais voilà mon excuſe.
Je tremble cependant : de pleurs toujours noyés,
De l'abyme où je ſuis mes yeux ſont effrayés.

ATIDE.

Hélas ! Ramire et moi, nous vous devons la vie ;
Vous rendez un héros, un prince à ſa patrie ;
Le ciel peut-il haïr un ſoin ſi généreux ?
Arrachez votre amant à ces bords dangereux.

Ma vie eſt peu de choſe : et je ne ſuis encore
Qu'une eſclave tremblante en des lieux que j'abhorre.
Quoique d'aſſez grands rois mes aïeux ſoient iſſus,
Tout ce que vous quittez eſt encore au-deſſus.
J'étais votre captive, et vous ma protectrice ;
Je ne pouvais prétendre à ce grand ſacrifice.
Mais Ramire ! un héros du ciel abandonné,
Lui qui, de Bénaſſar eſclave infortuné,
A prodigué ſon ſang pour Bénaſſar lui-même ;
Enfin, que vous aimez....

ZULIME.

Atide, ſi je l'aime !
C'eſt toi qui découvris, dans mes eſprits troublés,
De mon ſecret penchant les traits mal démêlés.
C'eſt toi qui les nourris, chère Atide ; et peut-être,
En me parlant de lui c'eſt toi qui les fis naître.
C'eſt toi qui commenças mon téméraire amour ;
Ramire a fait le reſte en me ſauvant le jour.
J'ai cru fuir nos tyrans, et j'ai ſuivi Ramire.
J'abandonne pour lui parens, peuples, empire ;
Et frémiſſant encor de ſes périls paſſés,
J'ai craint dans mon amour de n'en point faire aſſez.
Cependant, loin de moi ſe peut-il qu'il s'arrête ?
Quoi ! Ramire aujourd'hui, trop ſûr de ſa conquête,
Ne prévient point mes pas, ne vient point conſoler
Ce cœur trop aſſervi, que lui ſeul peut troubler !

ATIDE.

Eh ! ne voyez-vous pas avec quelle prudence

De l'envoyé d'un père il fuyait la présence ?

ZULIME.

J'ai tort, je te l'avoue : il a dû s'écarter ;
Mais pourquoi si long-temps ?

ATIDE.

A ne vous point flatter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicatesse
Conviennent mal, peut-être, au péril qui nous presse ;
Un moment peut nous perdre, et nous ravir le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
Entre cet Océan, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée.
Trop d'amour vous égare ; et les cœurs si troublés
Sur leurs vrais intérêts sont toujours aveuglés.

ZULIME.

Non, sur mes intérêts c'est l'amour qui m'éclaire ;
Ramire va presser ce départ nécessaire :
L'ordre dépend de lui, tout est entre ses mains ;
Souverain de mon ame, il l'est de mes destins.
Que fait-il ? est-ce vous, est-ce moi qu'il évite ?

ATIDE.

Le voici..... Ciel ! témoin du trouble qui m'agite,
Ciel ! renferme à jamais dans ce sein malheureux,
Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Madame, enfin des cieux la clémence ſuprême
Semble en notre défenſe agir comme vous-même ;
Et les mers et les vents, ſecondant vos bontés,
Vont nous conduire aux bords ſi long-temps ſouhaités.
Valence, de ma race autrefois l'héritage,
A vos pieds plus qu'aux miens portera ſon hommage.
Madame, Atide et moi, libres par vos ſecours,
Nous ſommes vos ſujets, nous le ſerons toujours.
Quoi! vos yeux à ma voix répondent par des larmes!

ZULIME.

Et pouvez-vous penſer que je ſois ſans alarmes?
L'amour veut que je parte, il lui faut obéir:
Vous ſavez qui je quitte, et qui j'ai pu trahir.
J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
Ma gloire encor plus chère, et que je ſacrifie.
Je dépends de vous ſeul... Ah, Prince, avant ce jour,
Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour ;
Plus d'une amante, hélas! cruellement ſéduite,
A pleuré vainement ſa faibleſſe et ſa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point de ſi juſtes terreurs.
Vous faites tout pour nous; oui, Madame, et nos cœurs

N'ont, pour vous raſſurer dans votre défiance,
Qu'un hommage inutile, et beaucoup d'eſpérance.
Eſclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts
Ont connu vos grandeurs, ma misère, et des fers;
Mais j'atteſte le dieu qui ſoutient mon courage,
Et qui donne à ſon gré l'empire et l'eſclavage,
Que ma reconnaiſſance et mes engagemens....

ZULIME.

Pour me prouver vos feux vous faut-il des ſermens?
En ai-je demandé, quand cette main tremblante
A détourné la mort à vos regards préſente?
Si mon ame aux frayeurs ſe peut abandonner,
Je ne crains que mon ſort; puis-je vous ſoupçonner?
Ah! les ſermens ſont faits pour un cœur qui peut feindre.
Si j'en avais beſoin, nous ſerions trop à plaindre. (2)

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre ſureté....

ZULIME.

Conſervez-les, cher Prince, ils m'ont aſſez coûté.
Peut-être que je ſuis trop faible et trop ſenſible;
Mais enfin tout m'alarme en ce ſéjour horrible:
Vous-même, devant moi, triſte, ſombre, égaré,
Vous reſſentez le trouble où mon cœur eſt livré.

ATIDE.

Vous vous faites tous deux une pénible étude
De nourrir vos chagrins et votre inquiétude.
Dérobez-vous, Madame, aux peuples irrités
Qui pourſuivent ſur nous l'excès de vos bontés.

Ce palais eſt peut-être un rempart inutile ;
Le vaiſſeau vous attend, Valence eſt votre aſile.
Calmez de vos chagrins l'importune douleur :
Vous avez tant de droits ſur nous.... et ſur ſon cœur !
Vous condamnez ſans doute une crainte odieuſe.
Votre amant vous doit tout ; vous êtes trop heureuſe!

ZULIME.

Je dois l'être, et l'hymen qui va nous engager....

SCENE IV.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Dans ce moment, Madame, on vient vous aſſiéger,

ATIDE.

Ciel !

IDAMORE.

On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flamme, de pouſſière ;
D'étendards menaçans les champs ſont inondés.
Le peu de nos amis dont nos murs ſont gardés,
Sur ces bords eſcarpés qu'a formés la nature,
Et qui de ce palais entourent la ſtructure,
En défendront l'approche, et ſeront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE.

Dans ce malheur preſſant je goûte quelque joie.
Eh bien, pour vous ſervir le ciel m'ouvre une voie,

De vos peuples unis je brave le courroux ;
J'ai combattu pour eux, je combattrai pour vous.
Pour mériter vos soins je puis tout entreprendre,
Et mon sort en tout temps sera de vous défendre.

ZULIME.

Que dis-tu? contre un père ! arrête, épargne-moi.
L'amour n'entraîne-t-il que le crime après soi ?
Tombe sur moi des cieux l'éternelle colère,
Plutôt que mon amant ose attaquer mon père !
Avant que ses soldats environnent nos tours,
Les flots nous ouvriront un plus juste secours.
Mon séjour en ces lieux me rendrait trop coupable ;
D'un père courroucé fuyons l'œil respectable :
Je vais hâter ma fuite, et j'y cours de ce pas.

RAMIRE *à Atide.*

Moi, je vais fuir la honte et hâter mon trépas.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Vous n'irez point sans moi : non, cruel que vous êtes,
Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrètes.
Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
Cher époux, commencez par me donner la mort.
Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière
De ses mourantes mains vient de former mon père,

De ces nœuds dangereux dont nous avons promis
De dérober l'étreinte à des yeux ennemis,
Songez aux droits facrés que j'ai fur votre vie ;
Songez qu'elle eft à moi, qu'elle eft à la patrie ;
Que Valence dans vous redemande un vengeur.
Allez la délivrer de l'Arabe oppreffeur ;
Quittez, fans plus tarder cette rive fatale ;
Partez, vivez, régnez, fût-ce avec ma rivale.

RAMIRE.

Non, déformais ma vie eft un tiffu d'horreurs ;
Je rougis de moi-même, et fur-tout de vos pleurs.
Je fuis né vertueux, j'ai voulu toujours l'être ;
Voulez-vous me changer ? chéririez-vous un traître ?
J'ai fubi l'efclavage et fon poids rigoureux ;
Le fardeau de la feinte eft cent fois plus affreux.
J'ai connu tous les maux, la vertu les furmonte ;
Mais quel cœur généreux peut fupporter la honte ?
Quel fupplice effroyable, alors qu'il faut tromper,
Et que tout mon fecret eft prêt à m'échapper !

ATIDE.

Eh bien, allez, parlez, armez fa jaloufie,
J'y confens ; mais, cruel, n'expofez que ma vie :
N'immolez que l'objet pour qui vous rougiffez,
Qui vous forçait à feindre, et que vous haïffez.

RAMIRE.

Je vous adore, Atide, et l'amour qui m'enflamme
Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame.

Mais plus je vous adore, et plus je dois rougir
De fuir avec Zulime afin de la trahir.
Je ſuis bien malheureux, ſi votre jalouſie
Joint ſes poiſons nouveaux aux horreurs de ma vie.
Entouré de forfaits et d'infidélités,
Je les commets pour vous, et vous ſeule en doutez.
Ah! mon crime eſt trop vrai, trop affreux envers elle;
Ce cœur eſt un perfide, et c'eſt pour vous, cruelle!

ATIDE.

Non, il eſt généreux, le mien n'eſt point jaloux;
La fraude et les ſoupçons ne ſont point faits pour vous.
Zulime, en écoutant ſon amour malheureuſe,
N'a point reçu de vous de promeſſe trompeuſe.
Idamore a parlé : ſûre de ſes appas,
Elle a cru des diſcours que vous ne dictiez pas.
Eh! peut-on s'étonner que vous ayez ſu plaire?
Peut-on vous reprocher ce charme involontaire
Qui vous ſoumit un cœur prompt à ſe déſarmer?
Ah! le mien m'eſt témoin que l'on doit vous aimer.

RAMIRE.

Eh! pourquoi, profanant de ſi ſaintes tendreſſes,
De Zulime abuſée enhardir les faibleſſes?
Pourquoi, déshonorant votre amant, votre époux,
Promettre à d'autres yeux un cœur qui n'eſt qu'à vous?
Dans quel piége Idamore a conduit l'innocence!
Des bienfaits de Zulime affreuſe récompenſe!
Ah! cruelle; à quel prix le jour m'eſt conſervé!

ATIDE.

Eh bien, punissez-moi de vous avoir sauvé.
Idamore, il est vrai, n'est plus le seul coupable ;
J'ai parlé comme lui, comme lui condamnable,
J'engageai trop Ramire, et sans le consulter.
Je n'y survivrai pas, vous n'en pouvez douter.
Je sens qu'à vos vertus je fesais trop d'injure ;
Je vous épargnerai la honte d'un parjure :
Vivez, il me suffit...... Ciel ! quel tumulte affreux !

RAMIRE.

Il m'annonce un combat moins grand, moins douloureux ;
Le ciel m'y peut au moins accorder quelque gloire ;
J'y vole.....

ATIDE.

Je vous suis ; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je sais tout partager.
Puis-je être loin de vous ? vous êtes en danger.

RAMIRE.

Ah ! ne laissez qu'à moi le destin qui m'opprime.
Chère épouse, craignez...

ATIDE.

Je ne crains que Zulime.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE.

Oui, Dieu même eſt pour nous; oui, ce dieu de la guerre
Nous appelle ſur l'onde et déſarme la terre.
Vous voyez les ſujets du triſte Bénaſſar
Suſpendre leurs fureurs au pied de ce rempart;
Ils ont quitté ces traits, ces funeſtes machines,
Qui des murs d'Arſénie apportaient les ruines;
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce palais briſer les fondemens.
Cependant l'heure approche où la mer favorable
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Atide, au nom de nos malheurs,
Et de tant de périls, et de tant de douleurs,
Par le ſalut public devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des rois de notre race,
Ne ſongez qu'à partir; et ne rougiſſez pas
Des bontés de Zulime et de ſes attentats:
Ne fuyez point les dons de ſa main bienfeſante,
Envers les ſiens coupable, envers nous innocente.
Entouré d'ennemis dans ce ſéjour d'horreur,
Craignez....

RAMIRE.

Mes ennemis font au fond de mon cœur.
Atide l'a voulu; c'eſt aſſez, Idamore.

IDAMORE.

Comment! quel repentir peut vous troubler encore?
Qui vous retient?

RAMIRE.

L'honneur. — Crois-tu qu'il ſoit permis
D'être injuſte, infidèle, et traître à ſes amis?

IDAMORE.

Non, ſans doute, Seigneur, et ce crime eſt infame.

RAMIRE.

Eſt-il donc plus permis de trahir une femme?
De la conduire au piége et de l'abandonner?

IDAMORE.

Un plus grand intérêt doit vous déterminer.
Voudriez-vous livrer à l'horreur des ſupplices
Ceux qui vous ont voué leur vie et leurs ſervices?
Entre Zulime et nous il eſt temps de choiſir.

RAMIRE.

Eh bien, qui de vous tous me faut-il donc trahir?
Faut-il que malgré nous il ſoit des conjonctures
Où le cœur égaré flotte entre les parjures?
Où la vertu ſans force, et prête à ſuccomber,
Ne voit que des écueils et tremble d'y tomber?
Tu ſais ce que pour nous Zulime a daigné faire;
Elle renonce à tout, à ſon trône, à ſon père,

A ſa gloire en un mot ; il faut en convenir.
Armé de ſes bienfaits, moi, j'irais l'en punir !
C'eſt trop rougir de moi : plains ma douleur mortelle.

IDAMORE.

Rougiſſez de tarder, Valence vous appelle ;
Les momens ſont bien chers, et ſi vous héſitez....

RAMIRE.

Non, je vais m'expliquer, et lui dire....

IDAMORE.

Arrêtez ;
Gardez-vous d'arracher un voile néceſſaire :
Laiſſez-lui ſon erreur, cette erreur eſt trop chère.
Pour entraîner Zulime à ſes égaremens
Vous n'employâtes point l'art trompeur des amans.
Senſible, généreuſe, et ſans expérience,
Elle a cru n'écouter que la reconnaiſſance ;
Elle ne ſavait pas qu'elle écoutait l'amour.
Tous vos ſoins empreſſés la perdaient ſans retour ;
Dans ſon illuſion nous l'avons confirmée :
Enfin elle vous aime ; elle ſe croit aimée.
De quel jour odieux ſes yeux ſeraient frappés !
Il n'eſt de malheureux que les cœurs détrompés.
Réſervez pour un temps plus ſûr et plus tranquile,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorſque vous ſerez roi, jugez et décidez ;
Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Je dépends de l'honneur ; votre diſcours m'offenſe.

Je crains l'ingratitude, et non pas sa vengeance.
Quoi qu'il puisse arriver, un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole, ou ne promettra rien.

IDAMORE.

Tremblez donc : son amour peut se tourner en rage.
Atide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Cher Idamore, au bruit de son moindre danger,
De ces lieux ennemis va, cours la dégager.
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite,
Avant que d'expirer, j'assurerai sa fuite.

IDAMORE.

Vous vous connaissez mal en ces extrémités ;
Atide et vos amis mourront à vos côtés.
Mais non ; votre prudence et la faveur céleste
Ne nous annoncent point une fin si funeste.
Zulime est encor loin de vouloir se venger ;
Peut-elle craindre, hélas ! qu'on la veuille outrager ?
Son ame toute entière à son espoir livrée,
Aveugle en ses bontés et d'amour enivrée,
Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil....

RAMIRE.

Que je crains le moment de son affreux réveil !

IDAMORE.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle,
Au nom de la patrie.... On approche, c'est elle.

RAMIRE.

Va, cours après Atide, et reviens m'avertir
Si les mers et les vents m'ordonnent de partir.

SCENE II.

ZULIME, RAMIRE, SERAME.

ZULIME.

OUI, nous touchons, Ramire, à ce moment profpère
Qui met en fureté cette tête fi chère.
En vain nos ennemis (car j'ofe ainfi nommer
Qui voudrait défunir deux cœurs nés pour s'aimer,)
En vain tous ces guerriers, ces peuples que j'offenfe,
De mon malheureux père ont armé la vengeance.
Profitons des inftans qui nous font accordés ;
L'amour nous conduira, puifqu'il nous a gardés ;
Et je puis dès demain rendre à votre patrie
Ce dépôt précieux qu'à moi feule il confie.
Il ne me refte plus qu'à m'attacher à vous
Par les nœuds éternels et de femme et d'époux :
Grâce à ces noms fi faints, ma tendreffe épurée
En eft plus refpectable, et non plus affurée.
Le père, les amis que j'ofe abandonner,
Le ciel, tout l'univers doivent me pardonner,
Si de tant de héros la déplorable fille
Pour un époux fi cher oublia fa famille.
Prenons donc à témoin ce Dieu de l'univers,
Que nous fervons tous deux par des cultes divers ;
Atteftons cet auteur de l'amour qui nous lie,
Non que votre grande ame à la mienne eft unie,

Nos cœurs n'ont pas befoin de ces vœux folennels ;
Mais que bientôt, Seigneur, aux pieds de vos autels
Vos peuples béniront, dans la même journée,
Et votre heureux retour, et ce grand hyménée.
Mettons près des humains ma gloire en fureté ;
Du Dieu qui nous entend méritons la bonté :
Et ceffons de mêler, par trop de prévoyance,
Le poifon de la crainte à la douce efpérance.

RAMIRE.

Ah ! vous percez un cœur deftiné déformais
A d'éternels tourmens, plus grands que vos bienfaits.

ZULIME.

Eh! qui peut vous troubler, quand vous m'avez fu plaire?
Les chagrins font pour moi ; la douleur de mon père,
Sa vertu, cet opprobre à ma fuite attaché,
Voilà les déplaifirs dont mon cœur eft touché.
Mais vous qui retrouvez un fceptre, une couronne,
Vos parens, vos amis, tout ce que j'abandonne,
Qui de votre bonheur n'avez point à rougir ;
Vous qui m'aimez enfin....

RAMIRE.

Pourrais-je vous trahir ?
Non, je ne puis.

ZULIME.

Hélas ! je vous en crois fans peine.
Vous fauvâtes mes jours, je brifai votre chaîne ;
Je vois en vous, Ramire, un vengeur, un époux :
Vos bienfaits et les miens, tout me répond de vous.

RAMIRE.

Sous un ciel inconnu le destin vous envoie.

ZULIME.

Je le sais, je le veux, je le cherche avec joie ;
C'est vous qui m'y guidez.

RAMIRE.

C'est à vous de juger
Qu'on a tout à souffrir chez un peuple étranger ;
Coutumes, préjugés, mœurs, contraintes nouvelles,
Abus devenus droits, et lois souvent cruelles.

ZULIME.

Qu'importe à notre amour, ou leurs mœurs ou leurs droits?
Votre peuple est le mien, vos lois seront mes lois.
J'en ai quitté pour vous, hélas ! de plus sacrées ;
Et qu'ai-je à redouter des mœurs de vos contrées ?
Quels sont donc les humains qui peuplent vos Etats ?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats ?

RAMIRE.

Je suis loin d'être ingrat, non, mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute....

RAMIRE.

Mais en moi vous ne verriez qu'un traître,
Si tout prêt à partir je cachais à vos yeux
Un obstacle fatal opposé par les cieux.

ZULIME.

Un obstacle !

RAMIRE.

Une loi formidable, éternelle.

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur ; achevez, quelle eſt-elle ?

RAMIRE.

C'eſt la religion... Je ſais qu'en vos climats,
Où vingt peuples mêlés ont changé tant d'Etats,
L'hymen unit ſouvent ceux que leur loi diviſe.
En Eſpagne autrefois cette indulgence admiſe,
Déformais parmi nous eſt un crime odieux ;
La loi dépend toujours et des temps et des lieux.
Mon ſang dans mes Etats m'appelle au rang ſuprême,
Mais il eſt un pouvoir au-deſſus de moi-même.

ZULIME.

Je t'entends ; cher Ramire, il faut t'ouvrir mon cœur ;
Pour ma religion j'ai connu ton horreur :
J'en ai ſouvent gémi ; mais s'il ne faut rien taire,
A mon ame en ſecret tu la rendis moins chère.
Soit erreur ou raiſon, ſoit ou crime ou devoir,
Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir,
(Puiſſe le juſte ciel excuſer mes faibleſſes !)
Du ſang en ta faveur j'ai bravé les tendreſſes ;
Je pourrai t'immoler, par de plus grands efforts,
Ce culte mal connu de ce ſang dont je ſors :
Puiſqu'il t'eſt odieux, il doit un jour me l'être.
Fidelle à mon époux, et ſoumiſe à mon maître,
J'attendrai tout du temps et d'un ſi cher lien.
Mon cœur ſervirait-il d'autre dieu que le tien ?
Je vois couler tes pleurs : tant de ſoin, tant de flamme,
Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame.

Adreſſons

Adressons l'un et l'autre au dieu de tes autels
Ces pleurs que l'amour verse, et ces vœux solennels.
Qu'Atide y soit présente; elle approche; elle m'aime:
Que son amitié tendre ajoute à l'amour même.
Atide!

RAMIRE.

C'en est trop; et mon cœur déchiré....

SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ATIDE, SERAME.

ATIDE.

Madame, dans ces murs votre père est entré.

ZULIME.

Mon père!

RAMIRE.

Lui!

ZULIME.

Grands Dieux!

ATIDE.

Sans soldats, sans escorte,
Sa voix de ce palais s'est fait ouvrir la porte.
A l'aspect de ses pleurs et de ses cheveux blancs,
De ce front couronné, respecté si long-temps,
Vos gardes interdits, baissant pour lui les armes,
N'ont pas cru vous trahir en partageant ses larmes.
Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon père, ô mon roi!
Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ATIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon ſang, je vous le ſacrifie;
Mais conſervez du moins....

ZULIME.

Dans l'état où je ſuis,
Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis?
Tombent, tombent ſur moi, les traits de ſa vengeance!
Allez, Atide; et vous, évitez ſa préſence.
C'eſt le premier moment où je puis ſouhaiter
De me voir ſans Ramire et de vous éviter.
Allez, trop digne époux de la triſte Zulime,
Ce titre ſi ſacré me laiſſe au moins ſans crime.

ATIDE.

Qu'entends-je? ſon époux?

RAMIRE.

On vient, ſuivez mes pas;
Plaignez mon ſort, Atide, et ne m'accuſez pas.

SCENE IV.

ZULIME, BENASSAR, SERAME.

ZULIME.

Le voici, je friſſonne, et mes yeux s'obſcurciſſent.
Terre, que devant lui tes gouffres m'engloutiſſent!
Sérame, ſoutiens-moi.

BENASSAR.

C'eſt elle.

ZULIME.

O déſeſpoir!

BENASSAR.

Tu détournes les yeux, et tu crains de me voir.

ZULIME.

Je me meurs! Ah, mon père!

BENASSAR.

O toi, qui fus ma fille,
Cher eſpoir autrefois de ma triſte famille,
Toi, qui dans mes chagrins étais mon ſeul recours,
Tu ne me connais plus.

ZULIME *à genoux.*

Je vous connais toujours;
Je tombe en frémiſſant à ces pieds que j'embraſſe,
Je les baigne de pleurs, et je n'ai point l'audace
De lever juſqu'à vous un regard criminel,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

BENASSAR.

Sais-tu quelle eſt l'horreur dont ton crime m'accable ?

ZULIME.

Je ſais trop qu'à vos yeux il eſt inexcuſable.

BENASSAR.

J'aurais pu te punir, j'aurais pu dans ces tours
Enſevelir ma honte et tes coupables jours.

ZULIME.

Votre colère eſt juſte, et je l'ai méritée.

BENASSAR.

Tu vois trop que mon cœur ne l'a point écoutée.
Lève-toi, ta douleur commence à m'attendrir,
(*elle ſe relève.*)
Et le cœur de ton père attend ton repentir.
Tu ſais ſi dans ce cœur trop indulgent, trop tendre,
Les cris de la nature ont ſu ſe faire entendre.
Je vivais dans toi ſeule ; et juſques à ce jour,
Jamais père à ſon ſang n'a marqué plus d'amour.
Tu ſais ſi j'attendais qu'au bout de ma carrière
Ma bouche en expirant nommât mon héritière,
Et cédât malgré moi, par des ſoins ſuperflus,
Ce qui dans ces momens ne nous appartient plus.
Je n'ai que trop vécu ; ma prodigue tendreſſe
Prévenait par ſes dons ma caduque vieilleſſe.
Je te donnais pour dot, en engageant ta foi,
Ces tréſors, ces Etats, que je quittais pour toi ;

Et tu pouvais choiſir entre les plus grands princes,
Qui des bords Syriens gouvernent les provinces ;
Et c'eſt dans ces momens que fuyant de mes bras,
Toi ſeule à la révolte excites mes ſoldats,
M'arraches mes ſujets, m'enlèves mes eſclaves,
Outrages mes vieux ans, m'abandonnes, me braves.
Quel démon t'a conduite à cet excès d'horreur ?
Quel monſtre a corrompu les vertus de ton cœur ?
Veux-tu ravir un rang que je te ſacrifie ?
Veux-tu me dépouiller de ce reſte de vie ?
Ah, Zulime ! ah, mon ſang ! par tant de cruauté
Veux-tu punir ainſi l'excès de ma bonté ?

ZULIME.

Seigneur, mon ſouverain, j'oſe dire, mon père,
Je vous aime encor plus que je ne vous fus chère.
Régnez, vivez heureux, ne vous conſumez plus
Pour cette criminelle en regrets ſuperflus.
De mon aveuglement moi-même épouvantée,
Expirant des regrets dont je ſuis tourmentée,
Et de votre tendreſſe, et de votre courroux,
Je pleure ici mon crime à vos ſacrés genoux ;
Mais ce crime ſi cher a ſur moi trop d'empire ;
Vous n'avez plus de fille, et je ſuis à Ramire.

BENASSAR.

Que dis-tu ? malheureuſe ! opprobre de mon ſort !
Quoi, tu joins tant de honte à l'horreur de ma mort !
Qui ? Ramire ! un captif ! Ramire t'a ſéduite ?
Un barbare t'enlève, et te force à la fuite !

Non, dans ton cœur féduit, d'un fol amour atteint,
Tout l'honneur de mon fang n'eft pas encore éteint.
Tu ne fouilleras point d'une tache fi noire
La race des héros, ma vieilleffe et ma gloire.
Quelle honte, grand Dieu, fuivrait un fort fi beau !
Veux-tu déshonorer ma vie et mon tombeau ?
De mes folles bontés quel horrible falaire !
Ma fille, un fuborneur eft-il donc plus qu'un père ?
Repens-toi, fuis mes pas, viens fans plus m'outrager.

ZULIME.

Je voudrais obéir ; mon fort ne peut changer.
Approuvée en Europe, en vos climats flétrie,
Il n'eft plus de retour pour moi dans ma patrie.
Mais fi le nom d'efclave aigrit votre courroux,
Songez que cet efclave a combattu pour vous ;
Qu'il vous a délivré d'une main ennemie,
Que vos perfécuteurs ont demandé fa vie ;
Que j'acquitte envers lui ce que vous lui devez,
Qu'à d'affez grands honneurs fes jours font réfervés ;
Qu'il eft du fang des rois ; et qu'un héros pour gendre,
Un prince vertueux....

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre,
Barbare ! que les cieux partagent ma douleur !
Que ton indigne amant foit un jour mon vengeur !
Il le fera fans doute, et j'en reçois l'augure.
Tous les enlèvemens font fuivis du parjure.

Puiſſe la perfidie et la diviſion
Etre le digne fruit d'une telle union !
J'eſpère que le ciel, ſenſible à mon outrage,
Accourcira bientôt dans les pleurs, dans la rage,
Les jours infortunés que ma bouche a maudits,
Et qu'on te trahira, comme tu me trahis.
Coupable de la mort qu'ici tu me prépares,
Lâche, tu périras par des mains plus barbares.
Je le demande aux cieux ; perfide, tu mourras
Aux pieds de ton amant, qui ne te plaindra pas.
Mais avant de combler ſon opprobre et ſa rage,
Avant que le cruel t'arrache à ce rivage,
J'y cours ; et nous verrons ſi tes lâches ſoldats
Seront aſſez hardis pour t'ôter de mes bras ;
Et ſi pour ſe ranger ſous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds et ton père, et leur maître.

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

SEIGNEUR... Ah! cher auteur de mes coupables jours !
Voilà quel eſt le fruit de mes triſtes amours !
Dieu qui l'as entendu, Dieu puiſſant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'arrêt que je mérite ?
La mort et les enfers paraiſſent devant moi :
Ramire, avec plaiſir j'y deſcendrais pour toi.

Tu me plaindras ſans doute.... Ah ! paſſion funeſte !
Quoi ! les larmes d'un père, et le courroux céleſte,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me ſens brûler !
Dieu ! je me livre à toi ; ſi tu veux que j'expire,
Frappe ; mais réponds-moi des larmes de Ramire.

Fin du ſecond acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ATIDE.

ZULIME.

Helas ! vous n'aimez point : vous ne concevez pas
Tous ces foulèvemens, ces craintes, ces combats,
Ce reflux orageux du remords et du crime.
Que je me hais ! j'outrage un père magnanime,
Un père qui m'eſt cher, et qui me tend les bras.
Que dis-je ? l'outrager ! j'avance fon trépas :
Malheureufe !

ATIDE.

Après tout, fi votre ame attendrie
Craint d'accabler un père, et tremble pour fa vie,
Pardonnez ; mais je fens qu'en de tels déplaifirs,
Un grand cœur quelquefois commande à fes foupirs,
Qu'on peut facrifier.....

ZULIME.

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !
A quels confeils, grand Dieu ! faut-il s'abandonner ?
Ai-je pu les entendre ? ofe-t-on les donner ?
Toute prête à partir, vous propofez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me fépare ?

Non, mon père en courroux, mes remords, ma douleur,
De ce confeil affreux n'égalent point l'horreur.

ATIDE.

Mais vous-même à l'inftant, à vos devoirs fidelle,
Vous difiez que l'amour vous rend trop criminelle.

ZULIME.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait;
Si je parlais ainfi, mon cœur me démentait.

ATIDE.

Qui ne connaît l'état d'une ame combattue?
J'éprouve, croyez-moi, le chagrin qui vous tue;
Et ma trifte amitié.....

ZULIME.

Vous m'en devez, du moins.
Mais que cette amitié prend de funeftes foins!
Ne me parlez jamais que d'adorer Ramire;
Redoublez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'infpire.
Hélas! m'affurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

Ce n'eft point à des cœurs nourris dans l'amertume,
Que la crainte a glacés, que la douleur confume;
Ce n'eft point à des yeux aux larmes condamnés,
De lire dans les cœurs des amans fortunés.
Eft-ce à moi d'obferver leur joie et leur caprice?
Ne vous fuffit-il pas qu'on vous rende juftice,
Qu'on foit à vos bontés afservi pour jamais?

ZULIME.

Non, il femble accablé du poids de mes bienfaits ;
Son ame eft inquiéte, et n'eft point attendrie.
Atide, il me parlait des lois de fa patrie.
Il eft tranquille affez, maître affez de fes vœux,
Pour voir en ma préfence un obftacle à nos feux.
Ma tendreffe un moment s'eft fentie alarmée.
Chère Atide, eft-ce ainfi que je dois être aimée ?
Après ce que j'ai fait, après ma fuite, hélas ! ...
Atide, il me trahit, s'il ne m'adore pas :
Si de quelque intérêt fon ame eft occupée,
Si je n'y fuis pas feule, Atide, il m'a trompée.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

MADAME, votre père appelle fes foldats ;
Réfolvez votre fuite, et ne différez pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénaffar étaient prêts à fe rendre.
Honteux de vous prêter un facrilége appui,
Leurs fronts en rougiffant fe baiffaient devant lui.
De ces murs odieux je garde le paffage ;
Ce fentier détourné nous conduit au rivage.
Ramire, impatient, de vous feule occupé,
De vos bontés rempli, de vos charmes frappé,

Et prêt pour ſon épouſe à prodiguer ſa vie,
Diſpoſe en ce moment votre heureuſe ſortie.

ZULIME.

Ramire, dites-vous ?

IDAMORE.

Ardent, rempli d'eſpoir,
Il revient vous ſervir, ſur-tout il veut vous voir.

ZULIME.

Ah ! je renais, Atide, et mon ame eſt en proie
A tout l'emportement de l'excès de ma joie.
Pardonne à des ſoupçons indignement conçus,
Ils ſont évanouis, ils ne renaîtront plus.
J'ai douté, j'en rougis, je craignais, et l'on m'aime !
Ah ! Prince ! ....

SCENE III.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE, IDAMORE.

IDAMORE *à Ramire.*

J'AI parlé, Seigneur, comme vous-même ;
J'ai peint de votre cœur les juſtes ſentimens ;
Zulime en eſt bien digne ; achevez, il eſt temps.
Preſſons l'heureux inſtant de notre délivrance ;
Rien ne nous retient plus : je cours, je vous dévance.

(*il ſort.*)

RAMIRE.

Nous voici parvenus à ce moment fatal,

Où d'un départ trop lent on donne le ſignal.
Bénaſſar de ces lieux n'eſt point encor le maître ;
Pour peu que nous tardions, Madame, il pourrait l'être.
Vous voulez de l'Afrique abandonner les bords ;
Venez, ne craignez point ſes impuiſſans efforts.

ZULIME.

Moi craindre! ah c'eſt pour vous que j'ai connu la crainte.
Croyez-moi ; je commande encor dans cette enceinte ;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Sauvez ma gloire, au moins, pour la dernière fois.
Apprenons à l'Eſpagne, à l'Afrique jalouſe,
Que je ſuis mon devoir en partant votre épouſe.

RAMIRE.

C'eſt braver votre père, et le déſeſpérer ;
Pour le ſalut des miens, je ne puis différer....

ZULIME.

Ramire !

RAMIRE.

Si le ciel me rend mon héritage,
Valence eſt à vos pieds.

ZULIME.

Tu promis davantage.
Que m'importait un trône ?

ATIDE.

Eh ! Madame, eſt-il temps
De s'oublier ici dans ces périls preſſans ?
Songez....

ZULIME.

De ce péril foyez moins occupée :
Il en eft un plus grand. Ciel ! ferais-je trompée ?
Ah, Ramire !

RAMIRE.

Attendez qu'au fein de fes Etats
L'infortuné Ramire ait pu guider vos pas.

ZULIME.

Qu'entends-je ? Quel difcours à tous les trois funefte !
Ramire ! attendais-tu, qu'immolant tout le refte,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'euffe en ces climats d'autre maître que toi ?
Sur ces rochers déferts, ingrat, m'as-tu conduite,
Pour traîner en Europe une efclave à ta fuite ?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine ; et mon peuple à genoux
Avec fon fouverain fléchira devant vous.

ATIDE.

Croyez que vos bienfaits...

ZULIME.

Ah ! c'en eft trop, Atide :
C'eft trop vous efforcer d'excufer un perfide ;
Le voile eft déchiré : je vois mon fort affreux.
Quel père j'offenfais ! et pour qui ? malheureux,
Des plus facrés devoirs la barrière eft franchie :
Mais il refte un retour à ma vertu trahie ;
Je revole à mon père ; il a plaint mes erreurs ;
Il eft fenfible, il m'aime ; il vengera mes pleurs :

Et de ſa main du moins il faudra que j'obtienne,
Dirai-je, hélas ! ta mort ? non, ingrat, mais la mienne.
Tu l'as voulu, j'y cours.

ATIDE.

Madame !

RAMIRE.

Atide ! ô Ciel !

ATIDE.

Madame, écoutez-vous ce déſeſpoir mortel ?
C'eſt votre ouvrage, hélas ! que vous allez détruire.
Vous vous perdez ! Eh quoi, vous balancez, Ramire !

ZULIME.

Madame, épargnez-vous ces tranſports empreſſés ;
Son ſilence et vos pleurs m'en ont appris aſſez.
Je vois ſur mon malheur ce qu'il faut que je penſe,
Et je n'ai pas beſoin de tant de confidence,
Ni des ſecours honteux d'une telle pitié.
J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié :
Vous m'en payez le prix, je vais le reconnaître.
Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître ;
Eſclaves, redoutez mes ordres abſolus ;
A mes yeux indignés ne vous préſentez plus :
Laiſſez-moi.

RAMIRE.

Non, Madame, et je perdrai la vie,
Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.

Si vous le connaissiez, si vous saviez....

ZULIME.

Parjure,
Ta fureur à ce point insulte à mon injure!
Tu m'outrages pour elle! Ah! vil couple d'ingrats!
Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas;
Vous expîrez tous deux mes feux illégitimes:
Tremblez, ce jour affreux sera le jour des crimes.
Je n'en ai commis qu'un, ce fut de vous servir,
Ce fut de vous sauver; je cours vous en punir...
Tu me braves encore; et tu présumes, traître,
Que des lieux où je suis tu t'es rendu le maître,
Ainsi que tu l'étais de mes vœux égarés:
Tu te trompes, barbare..... A moi, Gardes, courez,
Suivez-moi tous, ouvrez aux soldats de mon père:
Que mon sang satisfasse à sa juste colère;
Qu'il efface ma honte, et que mes yeux mourans
Contemplent deux ingrats à mes pieds expirans.

SCENE IV.

ATIDE, RAMIRE.

RAMIRE.

Ah! fuyez sa vengeance, Atide, et que je meure.

ATIDE.

Non, je veux qu'à ses pieds vous vous jetiez sur l'heure;
Ramire, il faut me perdre, et vous justifier,
Laisser périr Atide, et même l'oublier.

RAMIRE.

Vous !

ATIDE.

Vos jours, vos devoirs, votre reconnaiſſance,
Avec ce triſte hymen n'entrent point en balance.
Nos liens ſont ſacrés, et je les briſe tous :
Mon cœur vous idolâtre.... et je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous, Atide !

ATIDE.

Il le faut ; partez ſous ces auſpices :
Ma rivale aura fait de moindres ſacrifices.
Mes mains auront briſé de plus puiſſans liens ;
Et mes derniers bienfaits ſont au-deſſus des ſiens.

RAMIRE.

Vos bienfaits ſont affreux ! l'idée en eſt un crime.
O chère et tendre épouſe ! ô cœur trop magnanime !
Il faut périr enſemble, il faut qu'un noble effort
Aſſure la retraite, ou nous mène à la mort.

ATIDE.

Je mourrai, j'y conſens ; mais eſpérez encore,
Tout eſt entre vos mains ; Zulime vous adore :
Ce n'eſt pas votre ſang qu'elle prétend verſer.
Penſez-vous qu'à ſon père elle osât s'adreſſer ?
Vous voyez ces remparts qui ceignent notre aſile,
Sont-ils pleins d'ennemis ? tout n'eſt-il pas tranquille ?
A-t-elle ſeulement marché de ce côté ?
Sa colère trompait ſon eſprit agité.

Confiez-vous à moi; mon amour le mérite.
Je vous réponds de tout, souffrez que je vous quitte,
Souffrez.....

(elle sort.)

RAMIRE.

Non... je vous fuis.

SCENE V.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

DEMEURE, malheureux,
Demeure.

RAMIRE.

Que veux-tu ?

BENASSAR.

Cruel, ce que je veux ?
Après tes attentats, après ta fuite infame,
L'humanité, l'honneur, entrent-ils dans ton ame ?

RAMIRE.

Crois-moi, l'humanité règne au fond de ce cœur,
Qui pardonne à ton doute, et qui plaint ton malheur:
L'honneur est dans ce cœur qui brava la misère.

BENASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père:
Tu laisses le poignard dans ce cœur déchiré;
Tu pars, et cet assaut est encor différé.

La mer t'ouvre ſes flots, pour enlever ta proie ;
Eh bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Prends pitié d'un vieillard, trahi, déshonoré,
D'un père qui chérit un cœur dénaturé.
Je te crus vertueux, Ramire, autant que brave ;
Je corrigeai le ſort qui te fit mon eſclave :
Je te devais beaucoup, je t'en donnais le prix ;
J'allais avec les tiens te rendre à ton pays.
Le ciel ſait ſi mon cœur abhorrait l'injuſtice
Qui voulait de ton ſang le fatal ſacrifice.
Ma fille a cru, ſans doute, une indigne terreur ;
Et ſon aveuglement a cauſé ſon erreur.
Je t'adreſſe, cruel, une plainte impuiſſante :
Ton fol amour inſulte à ma voix expirante.
Contre les paſſions que peut mon déſeſpoir ?
Que veux-tu ? je me mets moi-même en ton pouvoir :
Accepte tous mes biens, je te les ſacrifie ;
Rends-moi mon ſang, rends-moi mon honneur et ma vie.
Tu ne me réponds rien, barbare !

RAMIRE.

Ecoute-moi.

Tes tréſors, tes bienfaits, ta fille, ſont à toi.
Soit vertu, ſoit pitié, ſoit intérêt plus tendre,
Au péril de ſa gloire elle oſa nous défendre ;
Pour toi de mille morts elle eût bravé les coups.
Elle adore ſon père, et le trahit pour nous ;
Et je crois la payer du plus noble ſalaire,
En la rendant aux mains d'un ſi vertueux père.

BENASSAR.

Toi, Ramire ?

RAMIRE.

Zulime eſt un objet ſacré,
Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
Tu coûtas plus de pleurs à ſon ame ſéduite,
Que n'en coûte à tes yeux ſa déplorable fuite.
Le temps fera le reſte ; et tu verras un jour
Qu'il ſoutient la nature, et qu'il détruit l'amour :
Et ſi dans ton courroux je te croyais capable
D'oublier pour jamais que ta fille eſt coupable,
Si ton cœur généreux pouvait ſe déſarmer,
Chérir encor Zulime...

BENASSAR.

Ah ! ſi je puis l'aimer !
Que me demandes-tu ? conçois-tu bien la joie
Du plus ſenſible père au déſeſpoir en proie,
Qui, noyé ſi long-temps dans des pleurs ſuperflus
Reprend ſa fille enfin, quand il ne l'attend plus ?
Moi ; ne la plus chérir ! Va, ma chère Zulime
Peut avec un remords effacer tout ſon crime.
Va, tout eſt oublié ; j'en jure mon amour.
Mais puis-je à tes ſermens me fier à mon tour ?
Zulime m'a trompé ! Quel cœur n'eſt point parjure ?
Quel cœur n'eſt point ingrat ?

RAMIRE.

Que le tien ſe raſſure.

Atide est dans ces lieux, Atide est comme moi,
Du sang infortuné de notre premier roi.
Nos captifs malheureux, brûlans du même zèle,
N'ont tout fait avec moi, tout tenté que pour elle.
Je la livre en otage, et la mets dans tes mains.
Toi, si je fais un pas contraire à tes desseins,
Sur mon corps tout sanglant verse le sang d'Atide:
Mais si je suis fidèle, et si l'honneur me guide,
Toi-même arrache Atide à ces bords ennemis.
Appelle tous les tiens, délivre nos amis.
Le temps presse: peux-tu me donner ta parole?
Peux-tu me seconder?

BENASSAR.

Je le puis, et j'y vole.
Déjà quelques guerriers, honteux de me trahir,
Reconnaissent leur maître, et sont prêts d'obéir.
Mais aurais-tu, Ramire, une ame assez cruelle,
Pour abuser encor mon amour paternelle?
Pardonne à mes soupçons.

RAMIRE.

Va, ne soupçonne rien;
Mon plus cher intérêt s'accorde avec le tien.
Je te vois comme un père.

BENASSAR.

A toi je m'abandonne.
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE VI.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah ! Prince, on vous attend.
Il n'eſt plus de danger, l'amour ſeul vous défend.
Zulime eſt apaiſée, et tant de violence,
Tant de tranſports affreux, tant d'apprêts de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond ;
L'orage était ſoudain, le calme eſt auſſi prompt.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir ſa rage ;
Et l'amour à ſon cœur en diſait davantage.
Ses yeux, auparavant ſi fiers, ſi courroucés,
Mêlaient des pleurs de joie aux pleurs que j'ai verſés.
J'ai ſaiſi cet inſtant, favorable à la fuite :
Juſqu'au pied du vaiſſeau ſoudain je l'ai conduite ;
J'ai hâté vos amis ; la moitié ſuit mes pas,
L'autre moitié s'embarque, ainſi que vos ſoldats ;
On n'attend plus que vous : la voile ſe déploie.

RAMIRE.

Ah Ciel ! qu'avez-vous fait ?

ATIDE.

Les pleurs où je me noie,
Seront les derniers pleurs que vous verrez couler.
C'en eſt fait, cher amant, je ne veux plus troubler

Le bonheur de Zulime, et le vôtre peut-être.
Vous êtes trop aimé, vous méritez de l'être.
Allez, de ma rivale heureux et cher époux,
Remplir tous les fermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Quoi! vous l'avez conduite à ce vaiffeau funefte?

ATIDE.

Elle vous y demande.

RAMIRE.

O Puiffance célefte!
Elle part, dites-vous?

ATIDE.

Oui, fauvez-la, Seigneur,
Des lieux que pour vous feul elle avait en horreur.

RAMIRE.

Atide! én ce moment c'eft fait de votre vie.

ATIDE.

Eh! ne favez-vous pas que je la facrifie?

RAMIRE.

Vous êtes en otage auprès de Bénaffar.
Il n'eft plus d'efpérance, il n'eft plus de départ:
Tout eft perdu.

ATIDE.

Comment?

RAMIRE.

Où courir? et que faire?
Et comment réparer mon crime involontaire?

ATIDE.

Que dites-vous ? quel crime, et quel engagement ?

RAMIRE.

Ah Ciel !

ATIDE.

Qu'ai-je donc fait ?

SCENE VII.

RAMIRE, ATIDE, IDAMORE.

IDAMORE.

En ce même moment,
Bénaffar vous pourfuit, vous, Atide, et Zulime.
Le péril le plus grand eft celui qui m'anime.
Seigneur, je viens combattre et mourir avec vous.
J'ai vu ce Bénaffar, enflammé de courroux,
Aux fiens qui l'attendaient lui-même ouvrir la porte,
Rentrer accompagné de leur fatale efcorte,
Courir à fes vaiffeaux, la flamme dans les mains :
Il atteftait le ciel vengeur des fouverains :
Sa fureur échauffait les glaces de fon âge.
Déjà de tous côtés commençait le carnage ;
Je me fraye un chemin, je revole en ces lieux.
Sortons.... Entendez-vous tous ces cris furieux ?
D'où vient que Bénaffar, au fort de la mêlée,
Accufe votre foi lâchement violée ?
Des foldats de Zulime ont quitté fes drapeaux :
Ils ont fuivi fon père, ils marchent aux vaiffeaux.

D'où

D'où peut naître un revers si prompt et si funeste ?

RAMIRE.

Allons le réparer, le désespoir nous reste ;
Sauvons du moins Atide ; et le fer à la main,
Parmi ces malheureux ouvrons-nous un chemin.
Suivez-moi. Dieu puissant ! daignez enfin défendre
La vertu la plus pure, et l'amour le plus tendre.
Suivez-moi, dis-je.

ATIDE.

O Ciel ! Ramire ! Ah, jour affreux !

RAMIRE.

Si vous vivez, ce jour est encor trop heureux.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, SERAME.

SERAME.

Rémerciez le ciel, au comble des tourmens,
D'avoir long-temps perdu l'usage de vos sens.
Il vous a dérobé, propice en sa colère,
Ce combat effrayant d'un amant et d'un père.

ZULIME *jetée dans un fauteuil, et revenant de son évanouissement.*

O jour! tu luis encore à mes yeux alarmés,
Qu'une éternelle nuit devrait avoir fermés.
O sommeil des douleurs! mort douce et passagère!
Seul moment de repos goûté dans ma misère!
Que n'es-tu plus durable? et pourquoi laisses-tu
Rentrer encor la vie en ce cœur abattu?

(*se relevant.*)

Où suis-je? qu'a-t-on fait? ô crime! ô perfidie!
Ramire va périr! quel monstre m'a trahie?
J'ai tout fait, malheureuse! et moi seule, en un jour,
J'ai bravé la nature, et j'ai trahi l'amour.
Quoi! mon père, dis-tu, défend que je l'approche?

SERAME.

Plus le combat, Madame, et le péril est proche,

Plus il veut vous ſauver de ces objets d'horreur,
Qui préſentés de près à votre faible cœur,
Et redoublant les maux dont l'excès vous dévore,
Peut-être vous rendraient plus criminelle encore.

ZULIME.

Qu'eſt devenu Ramire ?

SERAME.

Ai-je donc pu ſonger,
Dans ces malheurs communs, qu'à votre ſeul danger?
Ai-je pu m'occuper que du mal qui vous tue ?

ZULIME.

Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ? quelle erreur m'a perdue ?
Ah ! n'ai-je pas tantôt, dans mes tranſports jaloux,
Des miens contre Ramire allumé le courroux ?
J'accuſais mon amant ; j'eus trop de violence ;
On m'a trop obéi : je meurs de ma vengeance.
Va, cours, informe-toi des funeſtes effets
Et des crimes nouveaux qu'ont produits mes forfaits.
Juſte Ciel ! je partais, et ſur la foi d'Atide !
M'aurait-elle trahie ? On m'arrête. Ah, perfide!...
N'importe : apprends-moi tout, ne me déguiſe rien :
Rapporte-moi ma mort; va, cours, vole, et revien.

SERAME.

Je vous laiſſe à regret dans ces horreurs mortelles.

ZULIME.

Va, dis-je. Ah ! j'en mérite encor de plus cruelles !

SCENE II.

ZULIME *seule.*

M'AS-TU trompée, Atide, avec tant de noirceur ?
Quoi ! les pleurs quelquefois ne partent point du cœur !
Mais non, en me perdant tu te perdrais toi-même,
Toi, tes amis, ton peuple, et ce cruel que j'aime.
Non, trop de vérité parlait dans tes douleurs ;
L'impoſture, après tout, ne verſe point de pleurs.
Ton ame m'eſt connue, elle eſt ſans artifice ;
Et qui m'eût fait jamais un pareil ſacrifice !
Loin de moi, loin de lui tu voulais demeurer.
Ah ! de Ramire ainſi ſe peut-on ſéparer ?
Atide n'aime point : j'étais peut-être aimée.
Ma jalouſe fureur s'eſt trop tôt allumée.
J'aſſaſſine Ramire.

SCENE III.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Eh bien ! que t'a-t-on dit ?
Parle.

SERAME.

Un déſordre horrible accable mon eſprit.
On ne voit, on n'entend que des troupes plaintives,
Au dehors, au dedans, aux portes, ſur les rives,

Au palais, fur le port, autour de ce rempart ;
On fe raffemble, on court, on combat au hafard.
La mort vole en tous lieux. Votre efclave perfide,
Par-tout oppofe au nombre une audace intrépide.
Preffé de tous côtés, Ramire allait périr :
Croiriez-vous quelle main vient de le fecourir ?
Atide....

ZULIME.

Atide ! ô Ciel !

SERAME.

Au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançant dans la foule, étonnant les foldats,
Sa beauté, fon audace ont arrêté leurs bras.
Vos guerriers, qui penfaient venger votre querelle,
Unis avec les fiens, fe rangent autour d'elle :
Voilà ce qu'on m'a dit, et j'en frémis d'effroi.

ZULIME.

Ramire vit encore, et ne vit point pour moi !
Ramire doit la vie à d'autres qu'à moi-même !
Une autre le défend ; c'eft une autre qu'il aime !
Et c'eft Atide !... Allons, le charme eft diffipé ;
Je déchire un bandeau de mes larmes trempé :
Je revois la lumière, et je fors de l'abyme
Où me précipitaient ma faibleffe et leur crime.
Ciel, quel tiffu d'horreurs ! ah ! j'en avais befoin.
De guérir ma bleffure ils ont pris l'heureux foin.

Va, je renonce à tout, et même à la vengeance.
Je verrai leur fupplice avec l'indifférence
Qu'infpirent des forfaits qui ne nous touchent pas.
Que m'importe en effet leur vie ou leur trépas ?
C'en eft fait.

SCENE IV.

ZULIME, MOHADIR, SERAME.

ZULIME.

MOHADIR, parlez, que fait mon père?
Puiffe fur moi le ciel épuifant fa colère,
Sur fes jours vertueux prodiguer fa faveur !
Qu'il foit vengé fur-tout.

MOHADIR.

Madame, il eft vainqueur.

ZULIME.

Ah ! Ramire eft donc mort ?

MOHADIR.

Sa valeur malheureufe,
A cherché vainement une mort glorieufe.
Laffé, couvert de fang, l'efclave révolté
Eft tombé dans les mains de fon maître irrité.
Je ne vous nirai point que fon cœur magnanime
Semblait juftifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de fon courroux,
Refpecter votre père, en détournant fes coups,

Je l'ai vu, des ſiens même arrêtant la vengeance,
Abandonner le ſoin de ſa propre défenſe.

ZULIME.

Lui !

MOHADIR.

Cependant, on dit qu'il nous a trahis tous,
Qu'il trompait à la fois et Bénaſſar et vous.
Mais ſans approfondir tant de ſujets d'alarmes,
Sans plus empoiſonner la ſource de vos larmes,
Il faut de votre père obtenir un pardon;
Il le faut mériter. Je vais en votre nom
Des rebelles armés pourſuivre ce qui reſte.
Terminons ſans retour un trouble ſi funeſte.
Zulime, avec un père il n'eſt point de traité;
Votre repentir ſeul eſt votre ſureté;
La nature dans lui reprendra ſon empire,
Quand elle aura dans vous triomphé de Ramire.

ZULIME.

Il me ſuffit: je ſais tout ce que j'ai commis,
Et combien de devoirs en un jour j'ai trahis.
Aux pieds de Bénaſſar il faut que je me jette.
Hâtons-nous.

MOHADIR.

Retenez cette ardeur indiſcrette;
Gardez en ce moment de vous y préſenter.

ZULIME.

Mohadir, et c'eſt vous qui m'oſez arrêter?

MOHADIR.

Respectez la défense, heureuse et nécessaire,
D'un père au désespoir, et d'un maître en colère.
Vous devez obéir, et sur-tout épargner
Sa blessure trop vive et trop prompte à saigner.
Il vous aime, il est vrai; mais après tant d'injures,
Si vos ressentimens s'échappaient en murmures;
Frémissez pour vous-même: un affront si cruel
Serait le dernier coup à ce cœur paternel;
Dans Ramire et dans vous il confondrait peut-être...

ZULIME.

Osez-vous bien penser que je protége un traître?

MOHADIR.

Madame, pardonnez un injuste soupçon.
Votre ame détrompée a repris sa raison.
Je le vois, et je cours, en serviteur fidèle,
Apprendre à Bénassar le succès de mon zèle.
Daignez de sa justice attendre ici l'effet.

(*il sort.*)

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

AH! j'attends le trépas. Juste Ciel, qu'ai-je fait?

SERAME.

Vous laissez un perfide au destin qui l'accable.
Vos jours sont à ce prix.

ZULIME.

ZULIME.

Dieu ! qu'Atide eſt coupable !

SERAME.

Tous deux feront punis ; ne ſongez plus qu'à vous :
D'un père infortuné déſarmez le courroux ;
Détournez.....

ZULIME.

Il ne voit en moi qu'une ennemie ;
Il ne ſait point, hélas ! combien je ſuis punie ;
Mon châtiment, Sérame, eſt dans mes attentats :
J'étais dénaturée, et j'ai fait des ingrats.

SERAME.

Eh bien, de leurs forfaits ſéparez votre cauſe.
Quelque punition qu'un père ſe propoſe,
Aux traits de ſon courroux ſon ſang doit échapper ;
Et ſa main s'amollit ſur le point de frapper.
Obtenez qu'il vous voie, et votre grâce eſt sûre.
Uniſſez-vous à lui pour venger ſon injure ;
Abandonnez les jours, juſtement menacés,
De ce parjure amant qu'enfin vous haïſſez.

ZULIME.

De Ramire !

SERAME.

De lui. Son indigne artifice
Vous feſait ſa victime, ainſi que ſa complice.

ZULIME.

Je ne le ſais que trop. Hélas ! que de forfaits !

SERAME.

Que j'aime à voir vos yeux deſſillés pour jamais!
Des pleurs que vous verſiez ſa vanité s'honore :
Il vous trompe, il vous hait.

ZULIME.

Sérame, je l'adore. (3)

SERAME.

Qui? vous!

ZULIME.

Un dieu barbare aſſemble dans mon cœur
L'excès de la faibleſſe, et celui de l'horreur.
C'eſt en vain que j'ai cru triompher de moi-même.
Je déteſte mon crime, et je ſens que je l'aime :
Je n'y réſiſte plus : ce poiſon déteſté,
Par mes tremblantes mains aujourd'hui rejeté,
De toutes les fureurs m'embraſe et me déchire.
Au bord de mon tombeau j'idolâtre Ramire.
Tel eſt dans les replis de ce cœur dévoré
Ce pouvoir malheureux, de moi-même abhorré ;
Que ſi, pour couronner ſa lâche perfidie,
Ramire en me quittant eût demandé ma vie ;
S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant ;
S'il eût inſulté même à mon dernier moment ;
Je l'euſſe aimé toujours, et mes mains défaillantes
Auraient cherché ſes mains de mon ſang dégouttantes.
Quoi! c'eſt ainſi que j'aime, et c'eſt moi qu'il trahit!
Et c'eſt moi qui le perds! c'eſt par moi qu'il périt!

Non. . . . je le ſauverai, le parjure que j'aime,
Dût-il me déteſter, et m'en punir lui-même.
Mais Atide eſt aimée !

SCENE VI.

ZULIME, ATIDE *amenée par des gardes.*

ZULIME.

Ah ! qu'eſt-ce que je voi !
Ma rivale à mes yeux ! Atide devant moi !

ATIDE.

Oui, Madame, il eſt vrai, je ſuis votre rivale ;
Le malheur nous rejoint, le deſtin nous égale.
Je ſens les mêmes feux, je meurs des mêmes coups :
Et Ramire eſt perdu pour moi comme pour vous.

ZULIME.

Avez-vous vu Ramire ?

ATIDE.

Oui, je l'ai vu combattre,
Et braver ſon deſtin, qui ne pouvait l'abattre ;
Mais je ne l'ai point vu depuis qu'il eſt chargé
De ces indignes fers où vous l'avez plongé.
On prépare pour lui la mort la plus ſanglante ;
Vous le voulez, Madame, et vous ſerez contente.
Il ne vous reſte ici qu'à terminer mon ſort,
Avant d'avoir appris s'il vit ou s'il eſt mort.

ZULIME.

S'il eſt mort, je ſais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

Ah ! ſi vous le vouliez, vous pourriez le défendre,
Madame ; vous l'aimez, et je connais l'amour ;
Vous périrez des coups dont il perdra le jour :
Et quelque ſentiment qu'un père vous inſpire,
Le plus grand des forfaits eſt de trahir Ramire.
Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui ;
Et n'eſt-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
Quelques amis encore échappés au carnage
Vendent bien cher leur vie et marchent au rivage :
Vous êtes mal gardée ; on peut les réunir.

ZULIME.

Et vous me commandez encor de vous ſervir ?

ATIDE.

Quand je vous l'ai cédé, quand, vous donnant ma vie,
Je me ſuis immolée à votre jalouſie ;
Quand j'oſais en ces lieux vous preſſer à genoux
De m'abandonner ſeule et de ſuivre un époux ;
Puis-je encor mériter vos fureurs inquiètes ?
Que vous faut-il ? parlez, cruelle que vous êtes !
Quel fruit recueillez-vous de toutes vos erreurs ?
Et qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendriſſement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,

Vos charmes, mon malheur, et mes tranſports jaloux;
Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel, et l'honneur de mes jours.
Je vous fers, vous, Madame ; il le faut ; et j'y cours.
Mais vous me répondrez.....

ATIDE.

Ah ! c'en eſt trop, barbare !
Eh bien, j'aime Ramire : oui, je vous le déclare ;
Je l'aime, je le cède, et vous vous indignez !
J'ai ſauvé votre amant, et vous vous en plaignez !
Quel temps pour les fureurs de votre jalouſie !
Quel temps pour le reproche ! il s'agit de ſa vie.
Je jure ici par lui, par ce commun effroi,
J'en atteſte le jour, ce jour que je vous doi,
Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains ſermens qu'arrache le danger ;
Je jure encor ce ciel, lent à nous protéger,
Que s'il me permettait de délivrer Ramire,
S'il oſait me donner ſon cœur et ſon empire,
Si du plus tendre amour il écoutait l'erreur,
Je vous ſacrifirais ſon empire et ſon cœur.
Conſervez-le à ce prix, au prix de mon ſang même.
Que voulez-vous de plus, s'il vit, et s'il vous aime ?
Je ne diſpute rien, Madame, à votre amour,
Non, pas même l'honneur de lui ſauver le jour.

Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

Non, je ne vous crois point ; je vois tout mon outrage ;
Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux :
La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.
Mais cessez de prétendre au superbe partage,
A l'honneur insultant d'exciter mon courage ;
Ce courage intrépide, autant qu'il est jaloux,
Pour braver cent trépas n'a pas besoin de vous.
Suivez-moi seulement ; je vous ferai connaître
Que je sais tout tenter, et même pour un traître.
Je devrais l'oublier ; je devrais le punir ;
Et je cours le sauver, le venger, ou périr.
Sérame ! quelle horreur a glacé ton visage ?

SCENE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

SERAME.

MADAME, il faut du sort dévorer tout l'outrage,
Il faut d'un cœur soumis souffrir ce coup affreux.
Vainement Mohadir, sensible et généreux,
Du coupable Ramire a demandé la grâce ;
Tous les chefs irrités de sa perfide audace,
L'ont condamné, Madame, à ces tourmens cruels,
Réservés en ces lieux pour les grands criminels.
Il vous faut oublier jusqu'au nom de Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas ſeul, et devant qu'il expire....

SERAME.

Madame, ah! gardez-vous d'un téméraire effort!

ATIDE.

Vous l'abandonneriez à cette indigne mort?
Oublîriez-vous ainſi la grandeur de votre ame?

ZULIME.

Je préviens vos conſeils, n'en doutez point, Madame;
Ne les prodiguez plus. Et toi, nature, et toi,
Droits éternels du ſang, toujours ſacrés pour moi!
Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
Soutenez bien mon cœur, et gardez-moi d'un crime.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

Ce dernier trait, fans doute, eft le plus criminel.
Je fens le défefpoir de ce cœur paternel :
Je partage en pleurant fon trouble et fa colère.
Mais vous avez toujours des entrailles de père ;
Et tous les attentats de ce funefte jour
Ne font qu'un même crime, et ce crime eft l'amour.
Dans fon aveuglement Zulime enfevelie,
Mérite d'être plainte, encor plus que punie ;
Et fi votre bonté parlait à votre cœur.....

BENASSAR.

Ma bonté fit fon crime, et fit tout mon malheur.
Je me reproche affez mon excès d'indulgence ;
Ciel ! tu m'en as donné l'horrible récompenfe.
Ma fille était l'idole à qui mon amitié,
Cette amitié fatale, a tout facrifié.
Je lui tendais les bras, quand fa main ennemie
Me plongeait au tombeau, chargé d'ignominie.
Ah ! l'homme inexorable eft le feul refpecté :
Si j'euffe été cruel, on eût moins attenté.
La dureté de cœur eft le frein légitime
Qui peut épouvanter l'infolence et le crime.

Ma facile tendreſſe enhardit aux forfaits :
Le temps de la clémence eſt paſſé pour jamais.
Je vais, en puniſſant leurs fureurs inſenſées,
Egaler ma juſtice à mes bontés paſſées.

MOHADIR.

Je frémis comme vous de tous ces attentats,
Que l'amour fait commettre en nos brûlans climats.
En tout lieu dangereux, il eſt ici terrible ;
Il rend plus furieux, plus on eſt né ſenſible.
Ramire cependant à ſes erreurs livré,
De leurs cruels poiſons ſemble moins enivré :
Vous-même l'avez dit, et j'oſe le redire,
Que ce même ennemi, ce malheureux Ramire,
Eſt celui dont le bras vous avait défendu ;
Qu'il n'a point aujourd'hui démenti ſa vertu :
Que vous l'avez vu même, en ce combat horrible,
Dans ces momens cruels où l'homme eſt inflexible,
Où les yeux, les eſprits, les ſens ſont égarés,
Détourner loin de vous ſes coups déſeſpérés,
Reſpecter votre ſang, vous ſauver, vous défendre,
Et d'un bras aſſuré, d'un cri terrible et tendre,
Arrêter, déſarmer ſes amis emportés,
Qui levaient contre vous leurs bras enſanglantés.
Oui, j'ai vu le moment, où, malgré ſa colère,
Il ſemblait en effet combattre pour ſon père.

BENASSAR.

Ah ! que n'a-t-il plutôt dans ce malheureux flanc
Recherché de ſes mains le reſte de mon ſang !

Que ne l'a-t-il verſé, puiſqu'il le déshonore ?
Mais ma cruelle fille eſt plus coupable encore.
Ce cœur, en un ſeul jour à jamais égaré,
Eſt hardi dans ſa honte, eſt faux, dénaturé ;
Et ſe précipitant d'abymes en abymes,
Elle a contre ſon père accumulé les crimes.
Que dis-je ? au moment même où tu viens en ſon nom,
De tant d'iniquités implorer le pardon,
Son amour furieux la fait conduire aux armes.
Les ſuborneurs appas de ſes trompeuſes larmes
Ont ſéduit les ſoldats à ſa garde commis ;
Sa voix a raſſemblé ſes perfides amis.
Elle vient m'arracher ſon indigne conquête ;
Les armes dans les mains, elle marche à leur tête.
Cet amour inſenſé ne connaît plus de frein ;
Zulime contre un père oſe lever ſa main !
Au comble de l'outrage on joint le parricide !
Ah ! courons, et nous-même immolons la perfide.

SCENE II.

BENASSAR, ZULIME *ſuivie de ſes ſoldats dans l'enfoncement*, MOHADIR, Suite.

ZULIME, *les armes à la main, et jetant ſes armes.*

Non, n'allez pas plus loin, frappez : et vous, Soldats,
Laiſſez périr Zulime, et ne la vengez pas.
Il ſuffit : votre zèle a ſervi mon audace.

J'ai mérité la mort, méritez votre grâce.
Sortez, dis-je.

BENASSAR.

Ah, cruelle! eſt-ce toi que je voi?

ZULIME.

Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Oui, cette fille indigne, et de crime enivrée,
Vient d'armer contre vous ſa main déſeſpérée:
J'allais vous arracher, au péril de vos jours,
Ce déplorable objet de mes cruels amours.
Oui, toutes les fureurs ont embraſé Zulime;
La nature en tremblait; mais je volais au crime.
Je vous vois; un regard a détruit mes fureurs;
Le fer m'eſt échappé; je n'ai plus que des pleurs;
Et ce cœur tout brûlant d'amour et de colère,
Tout forcené qu'il eſt, voit un dieu dans ſon père.
Que ce dieu tonne enfin, qu'il frappe de ſes coups
L'objet, le ſeul objet d'un ſi juſte courroux.
Faut-il pour mes forfaits que Ramire périſſe?
Ah! peut-être il eſt loin d'en être le complice;
Peut-être pour combler l'horreur où je me voi,
Si Ramire eſt un traître, il ne l'eſt qu'envers moi.
Etouffez dans mon ſang ce doute que j'abhorre;
Qui déchire mes ſens, qui vous outrage encore.
J'idolâtre Ramire, et je ne puis, Seigneur,
Vivre un moment ſans lui, ni vivre ſans honneur.
J'ai perdu mon amant, et mon père, et ma gloire,
Perdez de tant d'erreurs la honteuſe mémoire;

Arrachez-moi ce cœur que vous m'avez donné,
De tous les cœurs, hélas ! le plus infortuné.
Je baiſe cette main dont il faut que j'expire ;
Mais pour prix de mon ſang, pardonnez à Ramire :
Ayez cette pitié pour mon dernier moment,
Et qu'au moins votre fille expire en vous aimant.

BENASSAR.

O Ciel, qui l'entendez ! ô faibleſſe d'un père !
Quoi ! ſes pleurs à ce point fléchiraient ma colère !
Me faudra-t-il les perdre, ou les ſauver tous deux ?
Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux ?
Ciel, prête tes clartés à mon ame attendrie !
L'une eſt ma fille, hélas ! l'autre a ſauvé ma vie ;
La mort, la ſeule mort peut briſer leurs liens.
Gardes, que l'on m'amène, et Ramire, et les ſiens.

MOHADIR.

Seigneur, vous la voyez à vos pieds éperdue,
Soumiſe, déſarmée, à vos ordres rendue.
Vous l'avez trop aimée, hélas ! pour la punir.
Mais on conduit Ramire, et je le vois venir.

SCENE III et dernière.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR. Suite.

RAMIRE *enchaîné.*

ACHEVE de m'ôter cette vie importune.
Depuis que je suis né, trahi par la fortune,
Sorti du sang des rois, j'ai vécu dans les fers ;
Et je meurs en coupable au fond de ces déserts.
Mais de mon triste état l'outrage et la bassesse
N'ont point de mon courage avili la noblesse :
Ce cœur impénétrable aux coups qui l'ont frappé,
Ne t'ayant jamais craint, ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains je remettais Atide.
Ni son cœur, ni le mien, ne peut être perfide.
Va, Ramire était loin de te manquer de foi ;
Bénassar, nos sermens m'étaient plus chers qu'à toi ;
Je sentais tes chagrins, j'effaçais ton injure ;
De ce cœur paternel je fermais la blessure.
Tout était réparé. Mes funestes destins
Ont tourné contre moi mes innocens desseins.
Tu m'as trop mal connu ; c'est ta seule injustice :
Que ce soit la dernière ; et que dans mon supplice
Des cœurs pleins de vertu ne soient point entraînés.

BENASSAR.

Le ciel à d'autres soins nous a tous destinés.
Je devrais te haïr : tu me forces, Ramire,

A reconnaître en toi des vertus que j'admire.
Je n'ai point oublié tes ſervices paſſés ;
Et quoique par ton crime ils fuſſent effacés,
J'ai trop vu, malgré moi, dans ce combat funeſte,
Que de ce ſang glacé tu reſpectais le reſte.
Un amour emporté, ſource de nos malheurs,
Plus fort que mes bontés, plus puiſſant que mes pleurs,
M'arracha par tes mains et ma gloire, et ma fille.
C'eſt par toi que mon nom, mon état, ma famille,
Sont accablés de honte; et, pour comble d'horreur,
Il faut verſer mon ſang pour venger mon honneur.
Après l'horrible éclat d'une amour effrénée,
Il ne reſte qu'un choix, la mort, ou l'hyménée.
Je dois tous deux vous perdre, ou la mettre en tes bras.
Sois ſon époux, Ramire, et règne en mes Etats.

RAMIRE.

Moi !

ZULIME.

Mon père !

ATIDE.

Ah ! grand Dieu !

BENASSAR.

Souvent dans nos provinces
On a vu nos émirs unis avec nos princes ;
L'intérêt de l'Etat l'emporta ſur la loi ;
Et tous les intérêts parlent ici pour toi.
J'ai beſoin d'un appui, combats pour nous défendre :
Vis pour elle et pour moi; ſois mon fils, ſois mon gendre.

ZULIME.

Ah Seigneur ! ah Ramire ! ah jour de mon bonheur !

ATIDE.

O jour affreux pour tous !

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé de furprife, et confus d'une grâce
Qui ne femblait pas due à ma coupable audace.
Votre fille fans doute eft d'un prix à mes yeux
Au-deffus des Etats conquis par mes aïeux :
Mais pour combler nos maux, apprenez l'un et l'autre
Le fecret de ma vie, et mon fort, et le vôtre.
Quand Zulime a daigné, par un fi noble effort,
Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
Séduifait fa pitié qui la rend criminelle.
Il promettait mon cœur, il promettait ma foi,
Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi;
Le ciel mit entre nous d'éternelles barrières.
En vain j'adore en vous le plus tendre des pères,
En vain vous m'accablez de gloire et de bienfaits;
Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
Madame, ainfi le veut la fortune jaloufe.
Vengez-vous fur moi feul, Atide eft mon époufe.

ZULIME.

Ton époufe ? perfide !

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,

Nos yeux fur nos malheurs à peine étaient ouverts,
Quand fon père, uniffant notre efpoir et nos larmes,
Attacha pour jamais mes deftins à fes charmes.
Lui-même a refferré, dans fes derniers momens,
Ces nœuds chers et facrés, préparés dès long-temps;
Et la loi du fecret nous était impofée.

ZULIME.

Ton époufe! à ce point ils m'auraient abufée!
Ils auront triomphé de ma crédulité!
Seigneur, à vos bienfaits ils auront infulté!
Vous fouffrirez qu'Atide, à ma honte, jouiffe
Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice?
Vengez-moi, vengez-vous de fes traîtres appas,
De cet affreux tiffu de fourbes, d'attentats.
Les cruels ont nourri mes feux illégitimes.
Mon heureufe rivale a commis tous mes crimes.
Vous ne puniffez pas cet objet odieux?

ATIDE.

Vous devez me punir, mais connaiffez-moi mieux.
Avant de me haïr, entendez ma réponfe.
Votre père eft préfent, qu'il juge, et qu'il prononce.

ZULIME.

O Ciel!

ATIDE.

Ramire et moi, Seigneur, fi nous vivons,
C'eft votre augufte fille à qui nous le devons.
(*à Zulime.*)
Je l'avoue à vos pieds: et moi pour récompenfe,

Je

Je vous coûte à la fois la gloire et l'innocence.
Trahiſſant l'amitié, combattant vos attraits,
Je m'armais contre vous de vos propres bienfaits;
J'arrachais de vos bras, j'enlevais à vos charmes
L'objet de tant de ſoins, le prix de tant de larmes:
Et lorſque vous ſortez de ce gouffre d'horreur,
Ma main vous y replonge, et vous perce le cœur.
Tout ſemble s'élever contre ma perfidie:
Mais j'aimais comme vous; ce mot me juſtifie:
Et d'un lien ſacré l'invincible pouvoir
Accrut cet amour même, et m'en fit un devoir.
Il faut dire encor plus; vous le ſavez, on m'aime.
Mais malgré mon hymen, et malgré l'amour même,
Je vous immolai tout; je vous ai fait ſerment,
Ce jour même, en ces lieux, de céder mon amant:
J'ai promis de ſervir votre fatale flamme;
Le ſerment eſt affreux, vous le ſentez, Madame!
Renoncer à Ramire, et le voir en vos bras,
C'eſt un effort trop grand, vous ne l'eſpérez pas!
Mais je vous ai juré d'immoler ma tendreſſe,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de tenir ma promeſſe,
Il n'eſt qu'un ſeul moyen de céder mon époux,
Le voici.

(elle tire un poignard pour ſe tuer.)

RAMIRE *la déſarmant avec Zulime.*

Chère Atide!

ZULIME *ſe ſaiſiſſant du poignard.*

O Ciel! que faites vous?

BENASSAR.

Hélas ! vivez pour lui.

ZULIME.

Suis-je affez confondue ?
Tu l'emportes, cruelle, et Zulime eft vaincue.
Oui, je le fuis en tout. J'avoue avec horreur
Que ma rivale enfin mérite fon bonheur.

(*à Atide.*)

J'admire en périffant jufqu'à ton amour même :
C'eft à moi de mourir, puifque c'eft toi qu'on aime.

(*à Ramire et à Atide.*)

Eh bien, foyez unis : eh bien, foyez heureux,
Aux dépens de ma vie, aux dépens de mes feux.
Eloignez-vous, fuyez, dérobez à ma vue
Ce fpectacle effrayant d'un bonheur qui me tue.
Votre joie eft horrible, et je ne puis la voir :
Fuyez, craignez encor Zulime au défefpoir.
Mon père, ayez pitié du moment qui me refte ;
Sauvez mes yeux mourans d'un fpectacle funefte.

(*elle tombe fur fa confidente.*)

ATIDE.

Nos deux cœurs font à vous.

RAMIRE.

Vivez fans nous haïr.

ZULIME.

Moi te haïr, cruel ! ah ! laiffe-moi mourir ;
Va, laiffe-moi.

BENASSAR.

Ma fille, objet funeste et tendre,
Mérite enfin les pleurs que tu nous fais répandre.

ZULIME.

Mon père, par pitié, n'approchez point de moi.
J'abjure un lâche amour; il triompha de moi:
Hélas! vous n'aurez plus de reproche à me faire.

BENASSAR.

Mon amitié t'attend, mon cœur s'ouvre.

ZULIME.

O mon père!
J'en suis indigne.

(*elle se frappe.*)

BENASSAR.

O Ciel!

RAMIRE et ATIDE.

Zulime! ô désespoir!

BENASSAR.

Ah ma fille!

ZULIME.

A la fin j'ai rempli mon devoir.
Je l'aurais dû plus tôt.... Pardonnez à Zulime....
Souvenez-vous de moi; mais oubliez mon crime.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES
DE ZULIME.

Edition de 1761.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZULIME.

. . . .
Je l'outrage et je l'aime, il eft affez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime:
Puiffe-t-il oublier jufqu'au nom de Zulime!

MOHADIR.

Noble et cher rejeton des héros et des rois,
Quel ordre impofez-vous à ma tremblante voix?
Faudra-t-il rapporter des réponfes fi dures?
D'un cœur défefpéré déchirer les bleffures?
Irai-je empoifonner fes chagrins paternels?

ZULIME.

Epargne, épargne-moi ces reproches cruels:
Je ne m'en fais que trop. Coupable, mais fincère,
Ma douleur eft égale aux douleurs de mon père.

MOHADIR.

Et vous l'abandonnez!

ZULIME.

Que dis-tu?

MOHADIR.

Ses foldats,
Par vous-même féduits, ont donc guidé vos pas?
Nos captifs efpagnols, ce prix de fon courage,
Dont jadis la victoire avait fait fon partage,

Ces tréfors des héros, vous les lui raviffez !
Vous l'aimez ? vous, Madame ! et vous le trahiffez !
Preffé de tous côtés dans ces troubles funeftes,
Qui de fon faible Etat ont déchiré les reftes,
Redoutant à la fois, et les Européans,
Et les divifions des triftes Mufulmans,
Opprimé de l'Egypte et craignant la Caftille,
Faut-il qu'il ait encore à combattre fa fille ?

ZULIME.

Me préferve le ciel de m'armer contre lui !

MOHADIR.

De fa trifte vieilleffe, unique et cher appui,
Pourquoi donc fuyez-vous le père le plus tendre,
Qui pour vous de fon trône était prêt à defcendre ;
Qui, vous laiffant le choix de tant de fouverains,
De fon fceptre avec joie allait orner vos mains ?
Hélas ! fi la vertu, fi la gloire vous guide...
Mais il n'appartient point à ma bouche timide.
D'ofer d'un tel reproche affliger vos appas :
Mes confeils autrefois ne vous révoltaient pas ;
Cette voix d'un vieillard qui fauva vôtre enfance,
Flattait de votre cœur la docile indulgence ;
Et Benaffar encore efpérait aujourd'hui
Que mes foins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
Ah ! Princeffe, ordonnez, que faut-il que j'annonce ?

ZULIME.

Portez-lui mes foupirs et mes pleurs pour réponfe.
Mon deftin que je hais me force à l'outrager ;
Mes remords font affreux, mais je ne puis changer.
Pars ; adieu, c'en eft fait.

MOHADIR.

Hélas ! je vais peut-être
Porter les derniers coups au fein qui vous fit naître.

SCENE II.

ZULIME.

Ah ! je fuccombe, Atide, et ce cœur défolé
Cède aux tourmens honteux dont il eft accablé.
Tu fais ce que j'ai fait et ce que je redoute ;
Tu vois ce que Ramire et mon penchant me coûte.
L'amour qui me conduit fur ces funeftes bords,
Ne m'a fait jufqu'ici fentir que des remords.
Je ne me cache point ma honte et mon parjure ;
J'outrage mes aïeux, j'offenfe la nature :
Mais Ramire expirait, et vous alliez périr ;
Quoi qu'il en ait coûté, j'ai dû vous fecourir.
Le fier Egyptien, dont l'orgueil téméraire
Domine infolemment dans l'Etat de mon père,
Sur Ramire et fur vous était prêt à venger
Nos foldats, qu'à Valence on venait d'égorger.
Des nations, dit-on, tel eft le droit horrible.
La vengeance parlait ; mon père en vain fenfible,
Laiffait ployer bientôt fa faible autorité
Sous le poids malheureux de ce droit déteſté.
Les autels et les lois demandaient votre vie :
Vous favez fi la mienne à la vôtre eft unie !
L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié,
L'amour plus fort que tout, plus grand que l'amitié,
Votre danger, ma crainte, hélas ! fi l'on m'accufe,
Voilà tous mes forfaits, mais voilà mon excufe.
Si j'ai trahi mon père et quitté fes Etats,
Ciel qui me connaiffez, ne m'en puniffez pas !

ATIDE.

. . . .
. . . .
. . . .

Mais Ramire en eft digne, il pourra déformais
Payer d'un digne prix vos auguftes bienfaits.
Son deftin chez les fiens l'appelle au rang fuprême ;
Et puifque vous l'aimez. . .

ZULIME.

Atide, ſi je l'aime!
Tu ne l'ignorais pas: t'ai-je jamais caché
Les ſecrets de ce cœur que lui ſeul a touché?
Je corrigeai le ſort qui te fit ma captive;
Tu ſais ſi j'enhardis ton amitié craintive;
Si, fuyant de mon rang la dure auſtérité,
Ma tendreſſe entre nous remit l'égalité.
Nos cœurs ſe confondaient; tu vis naître en mon ame
Les traits mal démêlés de ma ſecrète flamme.
Ton œil vit avant moi de tant d'égaremens
La première étincelle et les embraſemens.
Que n'euſſé-je point fait pour conſerver Ramire!
J'abandonne pour lui, &c.

. . . .
. . . .

J'ai tort, je te l'avoue: il a dû s'écarter.
Mais pourquoi ſi long-temps ſe plaire à m'éviter?
Je ne l'accuſe point, mais mon cœur en murmure.

ATIDE.

Je ſais trop qu'un conſeil eſt ſouvent une injure;
Mais n'eſt-il point permis de vous repréſenter
Que ſur ces bords affreux, qu'il eſt temps de quitter,
Tant d'amour, tant de crainte et de délicateſſe
Conviennent mal peut-être au péril qui nous preſſe:
Qu'un moment peut nous perdre et ravir tout le prix
De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris:
Qu'entre cet océan, ces rochers et l'armée,
Ce jour, ce même jour peut vous voir enfermée;
Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé,
Sur ſes vrais intérêts eſt ſouvent aveuglé.

SCENE III.

RAMIRE.

. . . .
. . . .
. . . .

Vont nous conduire aux bords si long-temps souhaités.
J'ai vu de ces rochers, dont la cime élevée
Commande à ces deux mers dont l'Europe est lavée,
Un vaisseau que les vents font voler vers ces lieux.
Les pavillons d'Espagne éclataient à mes yeux.
Bientôt l'heureux reflux des mers obéissantes
Apportera vers lui nos dépouilles flottantes.
Une barque légère est auprès de ces bords;
Mes mains la chargeront de nos plus chers trésors.

(*à Zulime.*)

Vous y serez, Atide... Et vous, Princesse auguste,
Vous dont la seule main changea le sort injuste,
Vous par qui nos captifs ne portent désormais
Que les heureux liens formés par vos bienfaits...
Quoi! vos yeux, à ma voix, semblent mouillés de larmes!

ZULIME.

Dans de pareils momens, on n'est point sans alarmes, &c.

. . . .
. . . .

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sureté...

ZULIME.

Conservez-les, cher Prince, ils m'ont assez coûté!
Mais quels discours, grands Dieux, que je ne puis comprendre?
Pourquoi me parlez-vous de sang prêt à répandre?
Est-ce ainsi que mon cœur doit être rassuré?

ATIDE.

Eh! Madame, à quels soins votre amour est livré?
Prête à voir avec nous les rives de Valence,
Contre le sort jaloux faut-il d'autre assurance?
Partons, dérobons-nous aux peuples irrités
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.

SCENE

SCENE V.

ATIDE.

. . . .

Ah! le mien m'eſt témoin que l'on doit vous aimer.
Peut-être cet amour nous ſera bien funeſte;
Mais vivez, mais régnez, le ciel fera le reſte:
Fermez les yeux, cher Prince, aux pleurs que je répands.

RAMIRE.

Je ne vois que ces pleurs, ils ſont tous mes tourmens.
Tous trois pleins de remords, et punis l'un par l'autre,
J'ai cauſé malgré moi ſon malheur et le vôtre.
Je vais...

ATIDE.

Ah! demeurez. Quel eſt ce bruit affreux?

RAMIRE.

Il m'annonce du moins des combats moins honteux.
C'eſt l'ennemi ſans doute, et je vole à la gloire.
Adieu.

ATIDE.

Je vous ſuivrai; la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je ſais tout partager;
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IDAMORE.

. . . .

Envers les ſiens coupable, envers vous innocente,
Je ſais combien de lois et combien de raiſons
Ont banni l'alliance entre vos deux maiſons.
Plus puiſſant que les lois, le préjugé ſépare
Les peuples de l'Eſpagne et ce peuple barbare.

Mais d'une loi plus juſte entendez mieux la voix;
Que tout préjugé cède à l'intérêt des rois:
Que vous, l'Etat, Atide, ..

RAMIRE.

Arrêtez, Idamore.
Faut-il pour vivre heureux que je me déshonore?
Eh! le trône et la vie ont-ils donc tant d'appas?

IDAMORE.

Vous vous trompez, Seigneur, et ne m'entendez pas.
Quel eſt donc cet opprobre, et quel eſt donc le crime
De payer dignement les bontés de Zulime?
Vos jours à la ſervir doivent ſe conſacrer,
Et l'oubli des bienfaits peut ſeul déshonorer.

RAMIRE.

Je le ſais comme toi, juge de mes ſupplices.
Le premier des liens eſt celui des ſervices;
C'eſt celui d'un cœur juſte; et malgré tous mes feux,
Celui de l'amour même eſt moins fort à mes yeux.
Mais tu ſais quels ſaints nœuds ont enchaîné ma vie,
Quels ſermens j'ai formés, quel tendre hymen me lie.
Que je rentre à jamais aux fers où je ſuis né,
Tombe en cendre le trône où je ſuis deſtiné,
Si je trahis jamais la malheureuſe Atide!
Mais auſſi que la foudre écraſe le perfide,
Que je ſois en horreur aux ſiècles à venir,
S'il faut tromper Zulime et s'il faut la trahir!

IDAMORE.

Ah! Seigneur, croyez-moi, ſon erreur eſt trop chère:
N'arrachez point un voile à tous trois néceſſaire:
Il n'eſt de malheureux que des cœurs détrompés.
D'un jour trop odieux ſes yeux ſeraient frappés:
Ceſſez...

RAMIRE.

Ah! fallait-il que ta funeſte adreſſe
De Zulime à ce point égarât la faibleſſe?
Fallait-il lui promettre et ma main et mon cœur?
Ils n'étaient point à moi, tu m'as perdu d'honneur.

IDAMORE.

C'eſt moi qui vous ſauvai, vous, Atide et Valence.
Un trône vous appelle, et votre eſprit balance?
Et d'un vain repentir vous écoutez la voix?

RAMIRE.

J'écoute mon devoir.

IDAMORE.

Il eſt celui des rois.

RAMIRE.

Je ſuis bien loin de l'être; et c'eſt un triſte augure
D'être eſclave en Afrique, et d'en fuir en parjure.

IDAMORE.

Feignez un jour du moins.

RAMIRE.

C'en eſt trop pour mon cœur.
Avec ſes ennemis on feint ſans déshonneur;
Mais tromper une femme et tendre et magnanime,
L'entraîner dans le piége, et la conduire au crime;
De ce crime ſi cher la punir de ma main,
M'armer de ſes bienfaits pour lui percer le ſein;
Prendre à la fois les noms de monarque et de traître...

IDAMORE.

Dans vos Etats rendu, Seigneur, vous ſerez maître:
Vous pourrez accorder l'intérêt, la grandeur,
Et la reconnaiſſance, et l'amour, et l'honneur.
Remettez à ce temps, plus ſûr et plus tranquille,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorſque vous ſerez roi, jugez et décidez:
Ici Zulime règne, et vous en dépendez.

RAMIRE.

Elle eſt ma bienfaitrice; il me faudra la craindre!
M'avilir par frayeur à la honte de feindre!
Je la reſpecte trop; un cœur tel que le mien
Lui tiendra ſa parole, ou ne promettra rien, &c.

SCENE II.

ZULIME.

. . . .
Mettons près des humains ma gloire en fureté;
Et du dieu qui m'entend méritons la bonté.
Eh quoi? Vous foupirez! Quel trouble vous agite?

RAMIRE.

Pleine de vos bontés mon ame eft interdite.
Je fuis un malheureux, deftiné déformais
A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits.
. . . .
. . . .
. . . .
. . Tout nous unit, mais le ciel nous divife.
Ignorez-vous les lois où l'Efpagne eft foumife?

ZULIME.

Je ne crains point ces lois: leur trifte dureté
Cède aux rois, à l'amour, à la néceffité.
Des plus auftères lois que puis-je avoir à craindre?
Si nos droits font facrés, qui pourrait les enfreindre?
Quels font donc les humains qui peuplent vos Etats?
Ont-ils fait quelques lois pour former des ingrats?

RAMIRE.

Je fuis loin d'être ingrat, et mon cœur ne peut l'être.

ZULIME.

Sans doute.

RAMIRE.

Mais le fang dont le ciel nous fit naître
Mit entre nos aïeux, entre nos nations,
Tant de mépris, de haine et de divifions!
Mon peuple avec dépit verrait parmi fes reines
La fille des tyrans dont il reçut des chaînes.

ZULIME.

Votre peuple verra fans haine et fans effroi
Cette main qui brifa les chaînes de fon roi.

RAMIRE.

Oui, vous adoucirez leur courage inflexible.
Quel cœur à vos vertus pourrait être infenfible?
Mais malgré ces vertus, malgré tant de liens,
Malgré les vœux du peuple unis avec les miens,
Il eft une barrière invincible, éternelle. . . .

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur; achevez, quelle eft-elle?

RAMIRE.

C'eft la religion, la première des lois,
Souveraine immortelle et du peuple et des rois.
Ce puiffant Mahomet, auteur de votre race,
De la moitié du monde a pu changer la face;
De l'Inde au mont Atlas il eft prefque adoré;
Mais chez nos nations fon culte eft abhorré.
De nos autels jaloux l'inflexible puiffance
Entre Zulime et moi profcrit toute alliance.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, &c.

SCENE IV.

ZULIME.

. . . .
Il n'eft plus de retour pour moi dans ma patrie.
Je n'ofe vous prier de pardonner mon choix,
D'excufer un hymen condamné par nos lois,
D'accepter un héros, un fouverain pour gendre,
Dont l'alliance un jour. . .

BENASSAR.

Je ne veux plus t'entendre, &c.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME.

HELAS! m'affurez-vous qu'il réponde à mes vœux
Comme il le doit, Atide, et comme je le veux?

ATIDE.

De notre prompt départ toute entière occupée,
Lorfque de nos frayeurs mon ame poffédée
Soupire après l'Efpagne et des climats plus doux,
Quand je me vois, peut-être, à plaindre autant que vous;
Que puis-je vous répondre, et comment puis-je lire
Dans les fecrets du cœur du malheureux Ramire?
Il eft à vos bontés enchaîné pour jamais.

ZULIME.

Son cœur femble accablé du poids de mes bienfaits.
Je lui parlais d'hymen...

ATIDE.

Mais, Madame...

ZULIME.

Et Ramire
Ofait bien me parler des lois de fon empire.
Il était maître affez de fes vœux amoureux,
Pour voir en ma préfence un obftacle à mes feux!
Ma tendreffe un moment s'eft fentie alarmée:
Chère Atide! eft-ce ainfi que je dois être aimée?
Atide, il me trahit s'il ne m'adore pas,
S'il penfe à la grandeur autant qu'à mes appas;
Si de quelque intérêt fon ame eft occupée,
Si je n'y fuis pas feule, Atide, il m'a trompée.

ATIDE.

Il ne vous trompe point: tant d'amour, tant d'appas,
Tant d'amitié fur-tout ne feront point d'ingrats.

SCENE II.

ZULIME, ATIDE, RAMIRE.

ATIDE.

VENEZ, Prince, il eſt temps qu'un aveu légitime
Efface devant moi les ſoupçons de Zulime.
Seigneur, immolez tout, quoi qu'il puiſſe en coûter.
Ses bienfaits ſont trop grands, il les faut mériter.
Votre devoir...

RAMIRE.

Madame, en ce moment funeſte,
Mon devoir eſt de vaincre et d'oublier le reſte.
Votre père à grands cris appelle ſes ſoldats,
Je viens pour vous ſauver; volez, ſuivez mes pas.
Déjà quelques guerriers, qui devaient vous défendre,
Aux pleurs de Bénaſſar étaient prêts à ſe rendre;
Honteux de vous prêter un ſacrilége appui,
Leurs fronts, en rougiſſant, s'abaiſſaient devant lui.
Ne perdons point de temps, courez vers le rivage;
Je puis avec les miens défendre le paſſage.
Déjà des matelots entendez les clameurs;
Venez, ne craignez rien de vos perſécuteurs.

ZULIME.

Moi, craindre? Ah, c'eſt pour vous que j'ai connu la crainte!
Croyez-moi: je commande encor dans cette enceinte;
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix.
Voyons mon père au moins pour la dernière fois.
Apprenez à mon père, à l'Afrique jalouſe,
Que je fais mon devoir en partant votre épouſe.

RAMIRE.

Eh! pouvez-vous, Madame, en ces momens d'horreur,
D'un amour qu'il déteſte écouter la douceur?
Si le ciel qui m'entend me rend mon héritage,
Valence eſt à vos pieds: je ne puis davantage;
Et je ne réponds point....

ZULIME.

Ciel! qu'eſt-ce que j'entends?
De quelle bouche, hélas! en quels lieux! dans quel temps!
Pour m'éclaircir un doute à tous deux ſi funeſte,
Ramire, attendais-tu qu'immolant tout le reſte,
Perfide à ma patrie, à mon père, à mon roi,
Je n'euſſe en ces climats d'autre maître que toi?
Sur ces rochers déſerts, hélas! m'as-tu conduite
Pour traîner en Europe une eſclave à ta ſuite?

RAMIRE.

Je vous y mène en reine; et mon peuple à genoux,
En imitant ſon roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton peuple, tes reſpects! quel prix de ma tendreſſe!
Va, périſſent les noms de reine, de princeſſe!
Le nom de ton épouſe eſt le ſeul qui m'eſt dû;
Le ſeul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu;
Le ſeul que je voulais: Ah, barbare que j'aime,
Peux-tu me propoſer d'autre prix que toi-même?
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Triſte et ſoudain effet, où j'aurais dû penſer,
Des malédictions qu'on vient de prononcer!
Loin de me raſſurer, tu gardes le ſilence?
Eſt-ce confuſion, repentir, innocence?
Ramire, Atide, eh quoi! vous détournez les yeux!
Vous, pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux?
Je te rends grâce, ô Ciel! dont la main ſalutaire
Au-devant de mon crime a fait courir mon père,
Un père que pour eux j'avais déshonoré,
Et qui n'a pu haïr ce cœur dénaturé.
Du devoir, il eſt vrai, la barrière eſt franchie, &c.

SCENE III, et la quatrième de l'édition de 1775.

ATIDE.

. . . .

* Mon cœur vous idolâtre... et je renonce à vous...

RAMIRE.

Vous, Atide!

ATIDE.

Acceptez ce fatal facrifice;
Zulime en eft trop digne et je me rends juftice.
Vous devez à fes foins la liberté, le jour;
Zulime a tous les droits, je n'ai que mon amour.
Cet amour eft pour vous le don le plus funefte:
Autant il me fut cher, autant je le détefte.
Si je vous vois partir, je bénirai mon fort:
Qu'on me rende à mes fers, qu'on me rende à la mort.
N'importe, au gré des vents fuyez fous fes aufpices.
* Ma rivale aura fait de moindres facrifices:
* Mes mains auront brifé de plus puiffans liens,
* Et mes derniers bienfaits font au-deffus des fiens.

RAMIRE.

Gardez-vous de m'offrir un bienfait fi barbare.
Périffent des bontés dont l'excès vous égare!
Venez, votre péril eft tout ce que je vois.

ATIDE.

Non, je cours lui parler; je le veux, je le dois.

RAMIRE.

Je ne vous quitte point.

ATIDE.

Vous vous perdez, Ramire.
Arrêtez: je l'ordonne.

RAMIRE.

Ah! plutôt que j'expire!
Je vous fuis, chère Atide.

SCENE IV.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

Arrêtez, malheureux !

RAMIRE.

Que vois-je ! Que veux-tu ?

BENASSAR.

Cruel, ce que je veux !
Après les attentats de cette fuite infame,
Quelque reste d'honneur entre-t-il dans ton ame ?

RAMIRE.

C'est à toi d'en juger quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage, et ne l'en punit pas.
L'honneur est dans un cœur qui brava la misère.

BENASSAR.

* Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un père ;
* Ta barbarie insulte à ce cœur déchiré.
* Tu pars, et cet assaut est encor différé.
J'ai craint, tu le vois trop, qu'en vengeant ma famille,
Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille.
Je t'avoue encor plus : sur ce triste rempart,
Mes soldats, tu le vois, arriveraient trop tard.
* La mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proie.
* Eh bien, prends donc pitié des pleurs où je me noie ;
Connais le cœur d'un père, et conçois sa douleur :
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur.
Tu m'enlèves mon sang : ta détestable adresse
Déshonore à la fois ma fille et ma vieillesse.
Suborneur malheureux, ma funeste bonté
Adoucissait le poids de ta captivité :
Je t'aimais, et tu sais qu'aux murs de Trémizène
De mes voisins pour toi j'avais cherché la haine.
Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils,
J'ai protégé ton sang contre tes ennemis.

Ah! si malgré la loi qui toujours nous sépare,
La loi des nations parle à ton cœur barbare;
Si la mourante voix d'un père au désespoir,
Si l'horreur de ton crime a de quoi t'émouvoir;
Sois sensible à mes pleurs, plutôt qu'à ma colère:
Mes trésors sont à toi, je suis ton tributaire.
Rends-moi mon sang, rends-moi ce trésor précieux,
Sans qui pour moi la vie est un poids odieux;
Et ne déchire point ces blessures mortelles,
Qu'au plus tendre des cœurs ont fait tes mains cruelles.
* Tu ne me réponds rien, barbare!

RAMIRE.

Ecoute-moi.

. . . .
. . . .

* En la rendant aux mains d'un si vertueux père.....

BENASSAR.

* Toi, Ramire?

RAMIRE.

Zulime est un objet sacré,
* Que mes profanes yeux n'ont point déshonoré.
* Et si dans ton courroux je te croyais capable
* D'oublier pour jamais que ta fille est coupable,
* Si ton cœur généreux pouvait se désarmer,
* Chérir encor Zulime...

BENASSAR.

Ah, si je puis l'aimer!
* Que me demandes-tu? conçois-tu bien la joie
D'un malheureux vieillard, à sa douleur en proie,
A qui l'on a ravi le plus pur de son sang,
Un bien plus précieux que l'éclat de son rang,
L'unique et cher objet qui, dans cette contrée,
Soutenait de mes ans la faiblesse honorée;
Et qui, poussant au ciel tant de cris superflus,
Reprend sa fille enfin quand il ne l'attend plus?
Moi ne la plus chérir! jeune et noble infidelle,
Crois les emportemens d'une ame paternelle:

Crois mes fermens, Ramire, et ces pleurs que tu vois.
Parmi les Africains je tiens le rang des rois:
Je le dois à fa mère, et ma chère Zulime
N'a point perdu fes droits, quel qu'ait été fon crime.
Et toi, de tous mes maux, cruel, mais cher auteur,
Va, Bénaffar en toi ne voit qu'un bienfaiteur.
Je te crois, je me livre au tranfport qui m'anime.

RAMIRE.

Goûte un plaifir plus pur, et vois quelle eft Zulime.
Autant que ta bonté te preffe en fa faveur,
Autant la voix du fang follicitait fon cœur.
Tu coûtas plus de pleurs à fon ame féduite
Que n'en coûte à tes yeux fa déplorable fuite.
Le temps fera le refte, et tu verras un jour . . .
Qu'il foutient la nature, et qu'il détruit l'amour.
Entre fon père et moi fon ame déchirée
Dans fes facrés devoirs fera bientôt rentrée.
Mais, dis, peux-tu toi-même à ces bords ennemis
Arracher à l'inftant Atide et mes amis?
Ta fille les guidait; peux-tu devancer l'heure?
Nous n'avons qu'un inftant.

BENASSAR.

J'y vole, et que je meure,
Si je n'affure ici leur départ et leurs jours.
Je vais tout difpofer en ces fecrets détours;
Vers la porte du Nord qui conduit au rivage
Les foldats de ma fille ont refpecté mon âge;
Et déjà quelques-uns, honteux de me trahir,
Se fentant mes fujets, et nés pour m'obéir,
A mes pieds en fecret ont demandé leur grace.
Aux miens en un moment on peut ouvrir la place.
Mais j'attends encor plus de ton cœur et du mien;
Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien:
Et je ne puis te croire une ame affez cruelle
Pour abufer encor mon amour paternelle.

RAMIRE.

Je vais chercher Atide et la mettre en tes mains.
Et toi, fi je trahis tes généreux deffeins,

Egorge devant moi la malheureuſe Atide.
Eſt-ce aſſez, Bénaſſar, et me crois-tu perfide?
Quel prix plus précieux te donner de ma foi?
Parle, es-tu ſatisfait?

BENASSAR.

Oui, puiſque je te croi:
Oui, ſûr de ta parole, à toi je m'abandonne;
Dieu voit du haut des cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCENE V.

RAMIRE, ATIDE.

ATIDE.

Ah! Prince, on vous attend:
Il n'eſt plus de dangers, l'amour ſeul nous défend.
Zulime eſt apaiſée, et tant de défiance,
De tranſports, de courroux, de deſſeins de vengeance,
Tout cède à la douceur d'un repentir profond;
L'orage était ſoudain, le calme eſt auſſi prompt.
J'ai juré d'épargner à ſa douleur mortelle
Un objet malheureux qui s'immole pour elle:
J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
Que vous m'aviez donnée, et qui n'eſt plus pour moi:
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir ſa rage,
Et ſon cœur éperdu s'en diſait davantage.
L'amour attendriſſait ſes eſprits offenſés;
Elle a mêlé ſes pleurs aux pleurs que j'ai verſés.
Partez, votre devoir loin de moi vous appelle:
Ce n'eſt qu'en me fuyant que je vous crois fidelle.
Allez, de ma rivale auguſte et cher époux,
Dégager les fermens qu'Atide a faits pour vous.

RAMIRE.

Venez, il faut me ſuivre.

ATIDE.

Ah ! courez vers Zulime :
Portez à ses genoux tout l'amour qui m'anime ;
Mais ne balancez pas, achevez à ses pieds
De terminer mes jours, déjà sacrifiés.
Le temps presse.

RAMIRE.

Oui, sans doute, et le ciel me délivre
Du malheur d'être ingrat, de celui de la suivre.
Tout est changé.

ATIDE.

Seigneur !

RAMIRE.

Vous ne la craindrez plus.

ATIDE.

Que dites-vous ? Gardez de trahir vos vertus.

RAMIRE.

Si je trahis jamais l'honneur et la justice,
Dieu qui savez punir, qu'Atide me haïsse !
Venez ; à Bénassar mes mains vous vont livrer :
En otage un moment il vous faut demeurer.
J'irai trouver Zulime, oui, j'y cours et j'espère
Assurer son repos et celui de son père,
Mon bonheur et le vôtre, et partir votre époux.

ATIDE.

Hélas ! s'il était vrai ! je m'abandonne à vous.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

RAMIRE.

ATIDE ne vient point, quel dieu trompeur me guide ?
C'est ici qu'en mes mains on doit remettre Atide :
Elle ne paraît point à mes yeux égarés !
Où courir ? où porter mes pas désespérés ?

SCENE II.

RAMIRE, IDAMORE.

RAMIRE.

Qu'as-tu vu? Qu'a-t-on fait?

IDAMORE.

Une aveugle puiſſance
Détruit tous vos deſſeins, et confond l'innocence.
La fureur en ces lieux conduiſit à la fois
Zulime, Atide et vous, pour vous perdre tous trois.
Le deſtin de Zulime était d'être trompée.
Des promeſſes d'Atide aveuglément frappée,
Et ſur-tout de vos pleurs répandus à ſes pieds,
De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous cauſiez,
Elle ſe croit aimée: elle a droit d'y prétendre.
Seigneur, jamais un cœur plus ſéduit et plus tendre
D'un mouvement ſi prompt ne parut emporté
De l'excès des terreurs à la ſécurité.
Libre de ſes ſoupçons, ſans crainte de rivale,
Elle vole avec joie à la rive fatale,
Fait déployer la voile, et n'attend plus que vous,
Vous qu'elle oſe appeler du nom ſacré d'époux.
Son père en fait bientôt la funeſte nouvelle;
Il vous croit ſon complice, il veut ſe venger d'elle:
Il veut vous perdre, il court, et ſa prompte fureur
De ſes ſens éperdus ranime la vigueur.
De ceux qu'il a gagnés il raſſemble l'eſcorte:
Il ordonne, on le ſuit, il fait ouvrir la porte:
Les ſiens entrent en foule à pas précipités,
On ſe mêle, on s'égare, on fuit de tous côtés,
On combat, on n'entend que des clameurs plaintives
Au-dehors, au-dedans, aux portes, ſur les rives.
Atide fuit en pleurs le triſte Bénaſſar;
Vingt fois ſa main ſur elle a levé le poignard:

Il ne l'écoute pas, il la nomme perfide;
Il la menace...

RAMIRE.

O Ciel! allons fauver Atide.

SCENE III.

RAMIRE, ZULIME, IDAMORE, SERAME.

ZULIME.

Quel nom prononcez-vous? Où portez-vous vos pas?
Je vous appelle en vain, vous ne me voyez pas.
N'ai-je pas expié mon injufte colère?
Vous m'aviez pardonné: puis-je encor vous déplaire?
Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux...
Tout eft prêt...

RAMIRE.

Oubliez cet amour malheureux.
C'en eft fait...

SCENE IV.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Il me fuit, et le jour m'abandonne!

SERAME.

Dans ce péril qui preffe et qui vous environne,
Suivez l'heureux confeil que Ramire a donné;
Chaffez de votre cœur ce trait empoifonné.
Croyez-moi, jetez-vous entre les bras d'un père:
A fon cœur éperdu fa fille eft toujours chère.
Cet amour malheureux dont il aura pitié,
N'égale point l'ardeur de fa tendre amitié.
Votre faibleffe enfin, de vos remords fuivie,
Lui rendrait à la fois et la gloire et la vie.

ZULIME.

ZULIME.

Je le fais, je l'avoue, il avait mérité,
Et plus d'obéiſſance et moins de cruauté.
Je vois toute ma faute et mon ignominie.
Il ne fait point, hélas! combien je ſuis punie.
« Mon châtiment, Sérame, eſt dans mes attentats;
« Je fus dénaturée, et j'ai fait des ingrats!
Ramire ingrat! Ramire! Au moment où mon ame
Eût penſé que mes feux n'égalaient point ſa flamme;
Quand ſes yeux, d'un reg rd apaiſant mes douleurs,
Ont arroſé mes mains des tréſors de ſes pleurs;
Il méditait, le lâche, un complot ſi perfide!
Il préparait ma mort, il adorait Atide!
Oubliez-moi, dit-il. Cœur farouche et ſans foi,
Mon cœur malgré ton ordre, eſt encor plein de toi!
Je ne t'oublirai point; ma rivale adorée,
Par mes mourantes mains devant toi déchirée,
Fera voir que du moins je n'oublirai jamais,
Infidèle Ramire, à quel point je t'aimais.

SERAME.

Mais Atide en effet eſt-elle ſa complice?
Ne la traitez-vous pas avec trop d'injuſtice?
Son cœur tranquille et ſimple, à vous plaire occupé,
Vous fut toujours ouvert, et n'a jamais trompé.
Elle a de vos ſoupçons ſouffert en paix l'outrage,
Elle eſt prête à reſter ſur ce fatal rivage;
Loin de Ramire même elle veut demeurer.

ZULIME.

Ah! de Ramire ainſi ſe peut-on ſéparer?
Cependant il m'échappe, et ma crainte redouble.

SERAME.

Ah! que je crains, Madame, un plus funeſte trouble!
Vous nourriſſez ici d'impuiſſantes douleurs:
Sans doute on vous attaque; entendez ces clameurs,
Ce bruit confus, affreux...

ZULIME.

Je n'entends point Ramire.

Peut-être on le pourfuit; peut-être qu'il expire !
Il faut mourir pour lui, puifqu'il veut mon trépas.
Allons... Quoi, l'on m'arrête ! Ah, barbares foldats !
Laiffez-moi dans vos rangs me frayer un paffage :
Refpectez ma douleur, refpectez mon courage,
Ou terminez des jours que je dois détefter !

SCENE V.

ZULIME, MOHADIR, SERAME, Soldats.

ZULIME.

MOHADIR !... Eft-ce vous qui m'ofez arrêter ?
Vous !...

MOHADIR.

Recevez, Madame, un ordre falutaire
D'un père encor fenfible à travers fa colère;
Il prend foin de vos jours, il épargne à vos yeux
D'un combat effrayant le fpectacle odieux.

ZULIME.

On combat ! mon amant s'arme contre mon père !

MOHADIR.

C'eft le funefte prix d'un amour téméraire.

ZULIME.

Laiffez-moi l'expier, s'il en eft encor temps;
Laiffez-moi me jeter entre les combattans :
Après tous mes forfaits que je prévienne un crime !
Je vais les féparer, ou tomber leur victime.
Tu dédaignes mes pleurs, et je vois tout mon fort ;
Je fuis ta prifonnière, et mon amant eft mort !

MOHADIR.

Il vit, et j'avoûrai que fon cœur magnanime
Semblait juftifier les fautes de Zulime.
Madame, je l'ai vu, maître de fon courroux,
Refpecter votre père, en détourner fes coups.
Je l'ai vu des fiens même arrêter la vengeance,
Et dédaigner le foin de fa propre défenfe.

Enfin, pressé par nous, Ramire allait périr:
Croiriez-vous quelle main vient de le secourir!
Atide, Atide même, au milieu du carnage,
D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,
S'élançait dans la foule, étonnait les soldats:
Sa voix et son audace ont arrêté leurs bras.
Elle seule en un mot vient de sauver Ramire:
Il la suit vers la rive: il marche, il se retire.
Sauvé par elle seule, il combat à ses yeux,
Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

ZULIME.

Il vit: il doit le jour à d'autres qu'à moi-même!
Sérame, une autre main conserve ce que j'aime!
Et c'est Atide! Ah Dieux! N'importe: il voit le jour;
Et du moins ma rivale a servi mon amour.
Qu'elle est heureuse, ô Ciel! Elle marche à sa suite:
Elle va partager son trépas ou sa fuite.

(*à Mohadir.*)

Je ne le puis souffrir: va, cours les arrêter,
Aux pieds de ce vaisseau qui devait nous porter.
Mohadir, prends encor pitié de ma faiblesse;
Si jamais tu m'aimas, et si le péril presse:
Cours aux pieds de mon père, et ne perds point de temps;
Mesure tous tes soins à mes égaremens:
Réveille sa tendresse, autrefois prodiguée,
Que dans son cœur blessé mon crime a fatiguée:
Je ne veux que le voir, je ne veux que mourir.

MOHADIR.

Je doute que son cœur puisse encor s'attendrir;
Je vous obéirai.

ZULIME.

Si ma douleur te touche,
Fais retirer de moi cette troupe farouche.
Epargne à mes douleurs leur aspect odieux;
Qu'ils me gardent du moins sans offenser mes yeux.

MOHADIR.

Gardes, éloignez-vous.

SCENE VI.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Enfin à la lumière
L'indigne trahiſon ſe montre toute entière.

SERAME.

Remerciez le ciel qui vous ouvre les yeux;
Il veut vous délivrer d'un amant odieux,
Qui trouble votre vie et qui la déshonore;
Qui vous perd, qui vous fuit, qui vous hait...

ZULIME.

Je l'adore.
Tel eſt dans les replis de mon cœur déchiré
La force du poiſon dont il eſt pénétré,
* Que ſi, pour couronner ſa lâche perfidie,
* Ramire en me quittant eût demandé ma vie;
* S'il m'eût aux pieds d'Atide immolée en fuyant;
* S'il eût inſulté même à mon dernier moment;
* Je l'euſſe aimé toujours; et mes mains défaillantes
* Auraient cherché ſes mains de mon ſang dégouttantes.
* Quoi! c'eſt ainſi que j'aime, et c'eſt moi qu'on trahit!
Ma voix n'a plus d'accens, tout mon cœur ſe flétrit.
Je veux marcher en vain, mes genoux s'affaibliſſent;
Sur moi d'un dieu vengeur les coups s'appeſantiſſent,
Je meurs.

SERAME.

On vient à nous.

SCENE VII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

ZULIME.

CIEL! qu'eſt-ce que je voi?
Ramire eſt-il vivant? diſſipez mon effroi.

ATIDE.

J'y viens mettre le comble, ainſi qu'à nos misères;
Toutes deux en ces lieux nous ſommes priſonnières.
Ramire eſt dans les fers.

ZULIME.

Lui!

ATIDE.

Tout couvert de coups,
Et baigné dans ſon ſang, qu'il prodiguait pour vous;
Preſſé de tous côtés, et las de ſe défendre,
A ſes cruels vainqueurs il a fallu ſe rendre:
Plus mourante que lui, j'ignore encor ſon ſort:
Hélas! et je ne ſais s'il vit ou s'il eſt mort.

ZULIME.

* S'il eſt mort, je ſais trop le parti qu'il faut prendre.

ATIDE.

S'il eſt encor vivant, vous pourriez le défendre;
* Il n'eut jamais que vous et le ciel pour appui.
* Eh! n'eſt-ce pas à vous d'avoir pitié de lui?
* Quelques amis encore, échappés au carnage,
Sont avec vos ſoldats ſur ce ſanglant rivage.
* Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Pouvez-vous bien douter que j'oſe le ſervir?

ATIDE.

Madame, en me parlant quel front triſte et ſévère
Avec tant de pitié marque tant de colère?
Vous aviez condamné vos jalouſes erreurs.
Eh! qui peut contre moi vous irriter?

ZULIME.

Vos pleurs.
* Votre attendriffement, votre excès de courage,
* Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
* Vos charmes, mes malheurs, et mes tranfports jaloux;
* Tout m'irrite, cruelle, et m'arme contre vous.
* Vous avez mérité que Ramire vous aime;
* Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
* Et l'amour paternel et l'honneur de mes jours.
* Je vous fers, vous, perfide; il le faut, et j'y cours.
* Mais vous me répondrez. . .

ATIDE.

Ah, c'en eft trop, Zulime!
Connaiffez, refpectez la vertu qui m'anime.
Quoi, j'ai fauvé Ramire, et vous me condamnez!
Percez cent fois ce cœur, fi vous le foupçonnez.
Quelle indigne fureur votre tendreffe époufe!
Il s'agit de fa vie, et vous êtes jaloufe!
* Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
* J'en attefte le jour, ce jour que je vous doi,
* Que vous n'aurez jamais à redouter Atide.
* Ne vous figurez pas que ma douleur timide
* S'exhale en vains fermens qu'arrache le danger;
* Sachez que fi le ciel, prompt à nous protéger,
* Permettait à mes mains de délivrer Ramire,
* S'il ofait me donner fon cœur et fon empire,
* Si du plus tendre amour il payait mon ardeur,
* Je vous facrifîrais fon empire et fon cœur.
* Confervez-le à ce prix, au prix de mon fang même.
* Que voulez-vous de plus, s'il vit et s'il vous aime?
* Je ne difpute rien, Madame, à votre amour,
* Non pas même l'honneur de lui fauver le jour.
* Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME.

* Non, je ne vous crois point; je vois tout mon outrage;
* Je vois jufqu'en vos pleurs un triomphe odieux:
* La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux.

* Suivez-moi, feulement, je vous ferai connaître
* Que je fais tout tenter, et même pour un traître.
Au milieu du danger vous me verrez courir.
Obéiffez, venez le venger, ou mourir.
Sérame, quelle horreur a glacé ton vifage ?

SCENE VIII.

ZULIME, ATIDE, SERAME.

SERAME.

* MADAME, il faut du fort dévorer tout l'outrage :
Il faut boire à longs traits dans ce calice affreux
Que vous a préparé cet amour malheureux.
Au plus cruel fupplice on condamne Ramire.

ZULIME.

* Il ne mourra pas feul, et devant qu'il expire. . .

SERAME.

Ah ! fuyez, croyez-moi, faites-vous cet effort ;
Vous le pouvez.

ATIDE.

Nous, fuir ! Allons chercher la mort ;
Soutenez bien fur-tout la grandeur de votre ame.

ZULIME.

Je fuivrai vos confeils, n'en doutez point, Madame ;
Vous pourrez en juger : et toi, nature, et toi,
* Droits éternels du fang, toujours facrés pour moi !
* Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
* Soutenez bien mon cœur, et fauvez-moi d'un crime !

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

OUI, Seigneur, il eſt vrai, ce nouvel attentat
Outrage la nature et le trône et l'Etat.
Courir à la priſon, braver votre colère !
C'eſt un excès de plus, mais vous êtes ſon père.
. . . . ,
. . . .

BENASSAR.

Ma bonté fit ſon crime, et fit tout mon malheur.
Ils ont trop mépriſé mes pleurs et ma vieilleſſe ;
Ma clémence à leurs yeux a paſſé pour faibleſſe.
. . . .
. . . .

MOHADIR.

Me préſerve le ciel d'excuſer devant vous
Cet amas de forfaits que je déteſte tous !
Permettez ſeulement que j'oſe encor vous dire
Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
Fidèle à ſes ſermens, fidèle à vos deſſeins,
Il a remis Atide en vos auguſtes mains.
Il n'a point au rivage accompagné Zulime.
Peut-être a-t-il un cœur et juſte et magnanime ;
Du moins il me jurait, entre mes mains remis,
Qu'il vous avait tenu tout ce qu'il a promis.
Enfin mes yeux l'ont vu dans ce combat horrible,
. . . .
. . . .

SCENE

SCENE II.

BENASSAR, ZULIME, MOHADIR, Suite.

ZULIME.

Non, n'allez pas plus loin, frappez et vengez-vous:
Ce cœur, plein de refpect, fe préfente à vos coups.
Je ramène à vos pieds tous ceux qui m'ont fuivie;
Maître abfolu de tout, arrachez-moi la vie.

BENASSAR.

Fille indigne du jour, eft-ce toi que je voi?

ZULIME.

* Pour la dernière fois, Seigneur, écoutez-moi.
Le trifte emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre fille rebelle,
Pour vous contre Ramire elle aurait combattu,
Et jufqu'en fa faibleffe elle a de la vertu.
Ramire autant que moi vous révère et vous aime.
Ce héros, il eft vrai, né pour le rang fuprême,
Dans des fers odieux voyait flétrir fes jours:
On les menaçait même, et j'offris mon fecours.
De lui, de fes amis, je réglai la conduite;
Je dirigeai leurs pas, je préparai leur fuite:
J'ai tout fait, tout tenté: n'imputez rien à lui.
Hélas! ce n'eft qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui.
Je fais qu'à vos douleurs il faut une victime:
Frappez, mais choififfez. Son malheur fit fon crime;
L'adorer eft le mien. C'eft à vous de venger
Ce crime que peut-être il n'a pu partager.
Mon père, car ce nom, ce faint nom qui me touche,
Eft toujours dans mon cœur, ainfi que dans ma bouche;
Par ce lien du fang, fi cher et fi facré,
Par tous les fentimens que je vous infpirai,
Par nos malheurs communs dont le fardeau m'accable,
Percez ce cœur trop faible; il eft le feul coupable.
Répandez tout ce fang que vous m'avez donné;
Des fureurs de l'amour ce fang empoifonné,

Ce ſang dégénéré dans votre fille impie :
Trop d'horreur en ces lieux aſſiégerait ma vie,
Après un tel éclat, s'il n'eſt point mon époux,
L'opprobre ſeul me reſte, et retombe ſur vous.
Pour ſauver votre gloire à ce point profanée,
Il me faut de vos mains la mort ou l'hyménée.
Mais l'une eſt le ſeul bien que je doive eſpérer,
Le ſeul que je mérite et que j'oſe implorer;
Le ſeul qui puiſſe éteindre un feu qui vous outrage.
Ah! ne détournez point votre auguſte viſage.
Voyez-moi: laiſſez-moi, pour comble de faveurs,
Baiſer encor vos mains, les baigner de mes pleurs,
Vous bénir, vous aimer au moment que j'expire;
Mais pardonnez, mon père, au malheureux Ramire.
Et ſi ce cœur ſanglant vous touche de pitié,
Laiſſez vivre de moi la plus chère moitié.

. . . .
. . . .

SCENE III.

BENASSAR, ZULIME, ATIDE, RAMIRE, MOHADIR, Suite.

RAMIRE.

J'AI mérité la mort, et je ſais qu'elle eſt prête:
C'eſt trop laiſſer le fer ſuſpendu ſur ma tête.
Frappe, mais que ton cœur, de vengeance occupé,
Apprenne que le mien ne t'a jamais trompé.
Pour otage en tes mains j'avais remis Atide;
Avec un tel garant pouvais-je être perfide!
* Va, Ramire était loin de te manquer de foi:
Bénaſſar, mes ſermens m'étaient plus chers qu'à toi;
Tu m'as trop mal connu, c'eſt ta ſeule injuſtice,
Que ce ſoit la dernière, et que dans mon ſupplice
Des cœurs pleins de vertu ne ſoient point entraînés!

BENASSAR.

* Le ciel à d'autres ſoins nous a tous deſtinés.

Je ne suis point barbare : et jamais ma furie
Ne perdra le héros qui conserva ma vie.
* Un amour emporté, source de nos malheurs,
* Plus fort que mes bontés, plus fort que mes rigueurs,
T'asservit pour jamais ma fille infortunée.
Je dois ou détester sa tendresse effrénée,
Vous en punir tous deux, ou la mettre en tes bras.
* Sois son époux, Ramire, et règne en mes Etats.
Vis pour elle et pour moi, combats pour nous défendre :
Soyons tous trois heureux, sois mon fils, sois mon gendre.

ZULIME.

* Ah, mon père! ah Ramire! ah, jour de mon bonheur!

ATIDE.

* O jour affreux pour tous!

RAMIRE.

Vous me voyez, Seigneur,
Accablé, confondu de cette grâce insigne
Que vous daignez me faire, et dont je suis indigne.
* Votre fille, sans doute, est d'un prix à mes yeux
* Au-dessus des Etats fondés par ses aïeux;
* Mais le ciel nous sépare. Apprenez l'un et l'autre
* Le secret de ma vie, et mon sort, et le vôtre.
* Quand Zulime a daigné, par un si noble effort,
* Sauver Atide et moi des fers et de la mort,
* Idamore, un ami qu'aveuglait trop de zèle,
* Séduisait sa pitié, qui la rend criminelle :
* Il promettait mon cœur, il promettait ma foi;
* Il n'en était plus temps, je n'étais plus à moi.
Les nœuds les plus sacrés, les lois les plus sévères,
Ont mis entre nous deux d'éternelles barrières :
Je ne puis accepter vos augustes bienfaits;
* Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits.
* Madame, ainsi le veut la fortune jalouse,
* Vengez-vous sur moi seul : Atide est mon épouse.

ZULIME.

* Ton épouse? Perfide!

RAMIRE.

Elevés dans vos fers,
* Nos yeux sur nos malheurs étaient à peine ouverts,
* Quand son père, unissant notre espoir et nos larmes,
* Attacha pour jamais mes destins à ses charmes.
* Lui-même a resserré dans ses derniers momens
* Ces nœuds infortunés, préparés dès long-temps :
* Nous gardions l'un et l'autre un secret nécessaire.

ZULIME.

Ton épouse ! à ce point ils bravent ma colère !
Ah ! c'est trop essuyer de mépris et d'horreur.
Seigneur, souffrirez-vous ce nouveau déshonneur ?
* Souffrirez-vous qu'Atide à ma honte jouisse
* Du fruit de tant d'audace et de tant d'artifice ?
* Vengez-moi, vengez-vous de ses traîtres appas,
* De cet affreux tissu de fourbes, d'attentats :
* Atide tiendra lieu de toutes les victimes.
* Mon indigne rivale a commis tous mes crimes ;
* Punissez cet objet exécrable à mes yeux.

ATIDE.

* Vous pouvez me punir, mais connaissez-moi mieux.
* Avant de me haïr, entendez ma réponse.
* Votre père est présent, qu'il juge et qu'il prononce.

BENASSAR.

* O Ciel !

ATIDE.

Ramire et moi, Seigneur, si nous vivons,
* C'est vous, c'est votre fille à qui nous le devons.
Zulime, en nous sauvant, voulait pour tout salaire
Un cœur digne de vous, et digne de lui plaire.
C'était de tous ses soins le noble et le seul prix,
Sa gloire en dépendait, et je la lui ravis.
Sans mon amour, sans moi, n'en doutez point, Madame,
Autant l'heureux Ramire a pu toucher votre ame,
Autant vous régneriez sur son cœur généreux.
J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux ;

J'ai caufé de tous trois les malheurs et les larmes;
J'ai bravé vos bienfaits, j'ai combattu vos charmes;
Et lorfque vous touchez au comble du bonheur,
Ma main, ma trifte main vous perce encor le cœur.
Je vous ai fait ferment de vous céder Ramire;
Vous connaiffez trop bien tout l'amour qu'il infpire,
Pour croire que la vie ait fans lui quelqu'appas;
L'effort ferait trop grand, vous ne l'efpérez pas.
Je dois, je l'ai juré, fervir vôtre tendreffe:
* Il n'eft qu'un feul moyen de tenir ma promeffe;
Le voici.

(*elle fe frappe.*)

RAMIRE *courant vers Atide.*

Ciel! Atide!

ATIDE *aux gardes.*

Arrêtez fon tranfport.

(*à Zulime.*)

Je n'ai pu le céder qu'en me donnant la mort.

(*à Ramire.*)

Adieu, puiffe du ciel la fureur adoucie
Pardonner mon trépas, et veiller fur ta vie!

RAMIRE *entre les bras des gardes.*

Je me meurs!

BENASSAR.

Ah! courez, qu'on vole à leur fecours.

RAMIRE.

Achevez mon trépas, ayez foin de fes jours.

ATIDE *à Zulime.*

Eh bien, ai-je apaifé votre injufte colère?
Vos bienfaits font payés, le prix doit vous en plaire.
Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflammer;
Mais jugez qui des deux a fu le mieux aimer.
C'en eft fait.

ZULIME.

Malheureufe et trop chère victime!
Mon père! que je fens tout le poids de mon crime!

De Ramire et de vous j'ai tiffu tous les maux ;
Mes mains de toutes parts ont creufé des tombeaux :
Mon amant me détefte, et mon amie expire.

BENASSAR.

Que cet exemple horrible au moins ferve à t'inftruire :
Le ciel nous punit tous de tes funeftes feux ;
Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

Fin des Variantes de Zulime.

NOTES

SUR ZULIME.

(1) Phedre dit dans *Racine :*

> Hélas ! du crime affreux, dont la honte me ſuit,
> Jamais mon triſte cœur n'a recueilli le fruit.

(2) Imitation de ces vers de Bérénice :

> Eh quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
> Et vous me la jurez avec cette froideur !
> Pourquoi même du ciel atteſter la puiſſance ?
> Faut-il par des ſermens vaincre ma défiance ?
> Mon cœur ne prétend point, Seigneur, vous démentir ;
> Et je vous en croirai ſur un ſimple ſoupir.

(3) On trouve le même mouvement dans Zaïre.

> Coraſmin, je l'adore encor plus que jamais.

LE

FANATISME,

OU

MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 9 auguſte 1742.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

On trouvera des détails hiſtoriques ſur Mahomet dans l'*Avis de l'Editeur.* On y reconnaît la main de M. de *Voltaire.* Nous ajouterons ici qu'en 1741 *Crébillon* refuſa d'approuver la tragédie de Mahomet, non qu'il aimât les hommes qui avaient intérêt à faire ſupprimer la pièce, ni même qu'il les craignît, mais uniquement parce qu'on lui avait perſuadé que Mahomet était le rival d'Atrée. M. d'*Alembert* fut chargé d'examiner la pièce, et il jugea qu'elle devait être jouée : c'eſt un de ces premiers droits à la reconnaiſſance des hommes, et à la haine des fanatiques qui n'ont ceſſé depuis de le faire déchirer dans des libelles périodiques. La pièce fut jouée alors telle qu'elle eſt ici. Quelque temps après les comédiens ſupprimèrent le délire de *Séide*, parce qu'il leur paraiſſait difficile à bien rendre; et la Police trouva mauvais que *Mahomet* dît à *Zopire :*

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.

En conſéquence on a dit pendant longtemps :

Non, mais il faut m'aider à dompter l'univers;

ce qui fesait un ſens ridicule.

Le quatrième acte de Mahomet eſt imité du Marchand de Londres de *Lillo;* ou plutôt le moment où *Zopire* prie pour ſes enfans, celui où *Zopire* mourant les embraſſe et leur pardonne, ſont imités de la pièce anglaiſe. Mais qu'un homme qui aſſaſſine ſans défenſe un vieillard vertueux et ſon bienfaiteur, ſoit toujours intéreſſant et noble; c'eſt ce qu'on voit dans Mahomet et qu'on ne voit que dans cette pièce. Le fanatiſme eſt le ſeul ſentiment qui puiſſe ôter l'horreur d'un tel crime, et la faire tomber toute entière ſur les inſtigateurs.

AVIS DE L'EDITEUR.

J'ai cru rendre fervice aux amateurs des belles-lettres de publier une tragédie du Fanatifme, fi défigurée en France par deux éditions fubreptices. Je fais très-certainement qu'elle fut compofée par l'auteur en 1736, et que dès-lors il en envoya une copie au prince royal, depuis roi de Pruffe, qui cultivait les lettres avec des fuccès furprenans, et qui en fait encore fon délaffement principal.

J'étais à Lille en 1741, quand M. de *Voltaire* y vint paffer quelques jours ; il y avait la meilleure troupe d'acteurs qui ait jamais été en province. Elle repréfenta cet ouvrage d'une manière qui fatisfit beaucoup une très-nombreufe affemblée : le gouverneur de la province et l'intendant y affiftèrent plufieurs fois. On trouva que cette pièce était d'un goût fi nouveau, et ce fujet fi délicat parut traité avec tant de fageffe, que plufieurs prélats voulurent en voir une repréfentation par les mêmes acteurs dans une maifon particulière. Ils en jugèrent comme le public.

L'auteur fut encore affez heureux pour faire parvenir fon manufcrit entre les mains d'un des premiers hommes de l'Europe et de l'Eglife (*a*), qui foutenait le poids des affaires avec fermeté,

(*a*) Le cardinal de *Fleuri*.

et qui jugeait des ouvrages d'efprit avec un goût très-sûr, dans un âge où les hommes parviennent rarement, et où l'on conferve encore plus rarement fon efprit et fa délicateffe. Il dit que la pièce était écrite avec toute la circonfpection convenable, et qu'on ne pouvait éviter plus fagement les écueils du fujet ; mais que pour ce qui regardait la poëfie, il y avait encore des chofes à corriger. Je fais en effet que l'auteur les a retouchées avec beaucoup de foin. Ce fut auffi le fentiment d'un homme qui tient le même rang, et qui n'a pas moins de lumières.

Enfin l'ouvrage, approuvé d'ailleurs felon toutes les formes ordinaires, fut repréfenté à Paris le 9 d'augufte 1742. Il y avait une loge entière remplie des premiers magiftrats de cette ville ; des miniftres même y furent préfens. Ils pensèrent tous comme les hommes éclairés que j'ai déjà cités.

Il fe trouva (*b*) à cette première repréfentation quelques perfonnes qui ne furent pas de ce fentiment unanime. Soit que dans la rapidité de la repréfentation ils n'euffent pas

(*b*) Le fait eft que l'abbé *Desfontaines* et quelques hommes auffi méchans que lui dénoncèrent cet ouvrage comme fcandaleux et impie ; et cela fit tant de bruit, que le cardinal de *Fleuri*, premier miniftre, qui avait lu et approuvé la pièce, fut obligé de confeiller à l'auteur de la retirer.

ſuivi aſſez le fil de l'ouvrage ; ſoit qu'ils fuſſent peu accoutumés au théâtre, ils furent bleſſés que *Mahomet* ordonnât un meurtre, et ſe ſervît de ſa religion pour encourager à l'aſſaſſinat un jeune homme qu'il fait l'inſtrument de ſon crime. Ces perſonnes, frappées de cette atrocité, ne firent pas aſſez réflexion qu'elle eſt donnée dans la pièce comme le plus horrible de tous les crimes, et que même il eſt moralement impoſſible qu'elle puiſſe être donnée autrement. En un mot, ils ne virent qu'un côté ; ce qui eſt la manière la plus ordinaire de ſe tromper. Ils avaient raiſon aſſurément d'être ſcandaliſés, en ne conſidérant que ce côté qui les révoltait. Un peu plus d'attention les aurait aiſément ramenés ; mais, dans la première chaleur de leur zèle, ils dirent que la pièce était un ouvrage très-dangereux, fait pour former des *Ravaillac* et des *Jacques Clément*.

On eſt bien ſurpris d'un tel jugement, et ces Meſſieurs l'ont déſavoué ſans doute. Ce ſerait dire qu'*Hermione* enſeigne à aſſaſſiner un roi, qu'*Electre* apprend à tuer ſa mère, que *Cléopâtre* et *Médée* montrent à tuer leurs enfans ; ce ſerait dire qu'*Harpagon* forme des avares, le *Joueur* des joueurs, *Tartuffe* des hypocrites. L'injuſtice même contre Mahomet ſerait bien plus grande que contre toutes ces pièces ; car le crime du faux prophète y eſt mis dans un

jour beaucoup plus odieux, que ne l'eſt aucun des vices et des déréglemens que toutes ces pièces repréſentent. C'eſt préciſément contre les *Ravaillac* et les *Jacques Clément* que la pièce eſt compoſée : ce qui a fait dire à un homme de beaucoup d'eſprit, que ſi Mahomet avait été écrit du temps de *Henri III* et de *Henri IV*, cet ouvrage leur aurait ſauvé la vie. Eſt-il poſſible qu'on ait pu faire un tel reproche à l'auteur de la *Henriade ?* lui qui a élevé ſa voix ſi ſouvent dans ce poëme et ailleurs, je ne dis pas ſeulement contre de tels attentats, mais contre toutes les maximes qui peuvent y conduire.

J'avoue que plus j'ai lu les ouvrages de cet écrivain, plus je les ai trouvés caractériſés par l'amour du bien public. Il inſpire par-tout l'horreur contre les emportemens de la rebellion, de la perſécution et du fanatiſme. Y a-t-il un bon citoyen qui n'adopte toutes les maximes de la *Henriade ?* Ce poëme ne fait-il pas aimer la véritable vertu ? Mahomet me paraît écrit entièrement dans le même eſprit, et je ſuis perſuadé que ſes plus grands ennemis en conviendront.

Il vit bientôt qu'il ſe formait contre lui une cabale dangereuſe : les plus ardens avaient parlé à des hommes en place, qui, ne pouvant voir la repréſentation de la pièce, devaient

les

les en croire. L'illuftre *Molière*, la gloire de la France, s'était trouvé autrefois à peu-près dans le même cas, lorfqu'on joua le Tartuffe; il eut recours directement à *Louis le grand*, dont il était connu et aimé. L'autorité de ce monarque diffipa bientôt les interprétations finiftres qu'on donnait au Tartuffe. Mais les temps font différens; la protection qu'on accorde à des arts tout nouveaux, ne peut pas être toujours la même, après que ces arts ont été long-temps cultivés. D'ailleurs, tel artifte n'eft pas à portée d'obtenir ce qu'un autre a eu aifément. Il eût fallu des mouvemens, des difcuffions, un nouvel examen. L'auteur jugea plus à propos de retirer fa pièce lui-même, après la troifième repréfentation, attendant que le temps adoucît quelques efprits prévenus; ce qui ne peut manquer d'arriver dans une nation auffi fpirituelle et auffi éclairée que la françaife (*c*). On mit dans les nouvelles publiques que la tragédie de Mahomet avait été défendue par le gouvernement : je puis affurer qu'il n'y a rien de plus faux. Non-feulement il n'y a pas eu le moindre ordre

(*c*) Ce que l'éditeur femblait efpérer en 1742 eft arrivé en 1751. La pièce fut repréfentée alors avec un prodigieux concours. Les cabales et les perfécutions cédèrent au cri public, d'autant plus qu'on commençait à fentir quelque honte d'avoir forcé à quitter fa patrie un homme qui travaillait pour elle.

donné à ce ſujet ; mais il s'en faut beaucoup que les premières têtes de l'Etat, qui virent la repréſentation, aient varié un moment ſur la ſageſſe qui règne dans cet ouvrage.

Quelques perſonnes ayant tranſcrit à la hâte pluſieurs ſcènes aux repréſentations, et ayant eu un ou deux rôles des acteurs, en ont fabriqué les éditions qu'on a faites clandeſtinement. Il eſt aiſé de voir à quel point elles diffèrent du véritable ouvrage que je donne ici. Cette tragédie eſt précédée de pluſieurs pièces intéreſſantes, dont une des plus curieuſes, à mon gré, eſt la lettre que l'auteur écrivit à ſa majeſté le roi de Pruſſe, lorſqu'il repaſſa par la Hollande, après être allé rendre ſes reſpects à ce monarque. C'eſt dans de telles lettres, qui ne ſont pas d'abord deſtinées à être publiques, qu'on voit les véritables ſentimens des hommes. J'eſpère qu'elles feront aux véritables philoſophes le même plaiſir qu'elles m'ont fait.

A SA MAJESTÉ

LE ROI DE PRUSSE.

A Roterdam, ce 20 janvier 1742.

SIRE,

Je reſſemble à préſent aux pélerins de la Mecque, qui tournent leurs yeux vers cette ville après l'avoir quittée : je tourne le miens vers votre cour. Mon cœur, pénétré des bontés de VOTRE MAJESTÉ, ne connaît que la douleur de ne pouvoir vivre auprès d'elle. Je prends la liberté de lui envoyer une nouvelle copie de cette tragédie de Mahomet, dont elle a bien voulu, il y a déjà long-temps, voir les premières eſquiſſes. C'eſt un tribut que je paye à l'amateur des arts, au juge éclairé, ſur-tout au philoſophe, beaucoup plus qu'au ſouverain.

VOTRE MAJESTÉ ſait quel eſprit m'animait en compoſant cet ouvrage. L'amour du genre humain et l'horreur du fanatiſme, deux vertus qui ſont faites pour être toujours auprès de votre trône, ont conduit ma plume. J'ai toujours penſé que la tragédie ne doit pas être un ſimple ſpectacle, qui touche le cœur ſans le corriger. Qu'importent au genre humain les

paſſions et les malheurs d'un héros de l'antiquité, s'ils ne ſervent pas à nous inſtruire ? On avoue que la comédie du Tartuffe, ce chef-d'œuvre qu'aucune nation n'a égalé, a fait beaucoup de bien aux hommes, en montrant l'hypocriſie dans toute ſa laideur. Ne peut-on pas eſſayer d'attaquer dans une tragédie cette eſpèce d'impoſture, qui met en œuvre à la fois l'hypocriſie des uns et la fureur des autres? Ne peut-on pas remonter jusqu'à ces anciens ſcélérats, fondateurs illuſtres de la ſuperſtition et du fanatiſme, qui les premiers ont pris le couteau ſur l'autel, pour faire des victimes de ceux qui refuſaient d'être leurs diſciples ?

Ceux qui diront que les temps de ces crimes ſont paſſés, qu'on ne verra plus de *Barcochebas*, de *Mahomet*, de *Jean de Leyde*, &c. que les flammes des guerres de religion ſont éteintes, font, ce me ſemble, trop d'honneur à la nature humaine. Le même poiſon ſubſiſte encore, quoique moins développé : cette peſte, qui ſemble étouffée, reproduit de temps en temps des germes capables d'infecter la terre. N'a-t-on pas vu de nos jours les prophètes des Cévènes tuer au nom de DIEU ceux de leur ſecte qui n'étaient pas aſſez ſoumis ?

L'action que j'ai peinte eſt atroce; et je ne ſais ſi l'horreur a été plus loin ſur aucun théatre.

C'eſt un jeune homme né avec de la vertu, qui, ſéduit par ſon fanatiſme, aſſaſſine un vieillard qui l'aime, et qui, dans l'idée de ſervir DIEU, ſe rend coupable, ſans le ſavoir, d'un parricide; c'eſt un impoſteur qui ordonne ce meurtre, et qui promet à l'aſſaſſin un inceſte pour récompenſe. J'avoue que c'eſt mettre l'horreur ſur le théâtre; et VOTRE MAJESTÉ eſt bien perſuadée qu'il ne faut pas que la tragédie conſiſte uniquement dans une déclaration d'amour, une jalouſie et un mariage.

Nos hiſtoriens même nous apprennent des actions plus atroces que celle que j'ai inventée. *Séide* ne ſait pas du moins que celui qu'il aſſaſſine eſt ſon père; et quand il a porté le coup, il éprouve un repentir auſſi grand que ſon crime. Mais *Mézerai* rapporte qu'à Melun un père tua ſon fils de ſa main pour ſa religion, et n'en eut aucun repentir. On connaît l'aventure des deux frères *Diaz*, dont l'un était à Rome, et l'autre en Allemagne, dans les commencemens des troubles excités par *Luther*. *Barthelemi Diaz*, apprenant à Rome que ſon frère donnait dans les opinions de *Luther* à Francfort, part de Rome dans le deſſein de l'aſſaſſiner, arrive et l'aſſaſſine. J'ai lu dans *Herrera*, auteur eſpagnol, que ce *Barthelemi Diaz riſquait beaucoup par cette action; mais que rien n'ébranle un homme d'honneur quand la*

probité le conduit. *Herrera*, dans une religion toute ſainte et toute ennemie de la cruauté, dans une religion qui enſeigne à ſouffrir et non à ſe venger, était donc perſuadé que la probité peut conduire à l'aſſaſſinat et au parricide : et on ne s'élèvera pas de tous côtés contre ces maximes infernales ?

Ce ſont ces maximes qui mirent le poignard à la main du monſtre qui priva la France de *Henri le grand* : voilà ce qui plaça le portrait de *Jacques Clément* ſur l'autel, et ſon nom parmi les bienheureux : c'eſt ce qui coûta la vie à *Guillaume*, prince d'Orange, fondateur de la liberté et de la grandeur des Hollandais. D'abord *Salcède* le bleſſa au front d'un coup de piſtolet : et *Strada* raconte que *Salcède* (ce ſont ſes propres mots) *n'oſa entreprendre cette action qu'après avoir purifié ſon ame par la confeſſion aux pieds d'un dominicain, et l'avoir fortifiée par le pain céleſte.* *Herrera* dit quelque choſe de plus inſenſé et de plus atroce; *Eſtando firme con el exemplo de nueſtro Salvador Jeſu-Chriſto y de ſus Santos.* *Balthazar Gérard*, qui ôta enfin la vie à ce grand homme, en uſa de même que *Salcède.*

Je remarque que tous ceux qui ont commis de bonne foi de pareils crimes étaient des jeunes gens comme *Séide.* *Balthazar Gérard* avait environ vingt ans. Quatre eſpagnols,

qui avaient fait avec lui ferment de tuer le prince, étaient du même âge. Le monftre qui tua *Henri III* n'avait que vingt-quatre ans. *Poltrot*, qui affaffina le grand duc de *Guife*, en avait vingt-cinq; c'eft le temps de la féduction et de la fureur. J'ai été prefque témoin en Angleterre de ce que peut fur une imagination jeune et faible la force du fanatifme. Un enfant de feize ans, nommé *Shepherd*, fe chargea d'affaffiner le roi *George I*, votre aïeul maternel. Quelle était la caufe qui le portait à cette phrénéfie? c'était uniquement que *Shepherd* n'était pas de la même religion que le roi. On eut pitié de fa jeuneffe, on lui offrit fa grâce, on le follicita long-temps au repentir; il perfifta toujours à dire qu'il valait mieux obéir à DIEU qu'aux hommes; et que s'il était libre, le premier ufage qu'il ferait de fa liberté ferait de tuer fon prince. Ainfi on fut obligé de l'envoyer au fupplice comme un monftre qu'on défefpérait d'apprivoifer.

J'ofe dire que quiconque a un peu vécu avec les hommes, a pu voir quelquefois combien aifément on eft prêt à facrifier la nature à la fuperftition. Que de pères ont détefté et déshérité leurs enfans! que de frères ont pourfuivi leurs frères par ce funefte principe! J'en ai vu des exemples dans plus d'une famille.

Si la fuperftition ne fe fignale pas toujours

par ces excès qui ſont comptés dans l'hiſtoire des crimes, elle fait dans la ſociété tous les petits maux innombrables et journaliers qu'elle peut faire. Elle déſunit les amis, elle diviſe les parens, elle perſécute le ſage qui n'eſt qu'homme de bien, par la main du fou qui eſt enthouſiaſte. Elle ne donne pas toujours de la ciguë à *Socrate*, mais elle bannit *Deſcartes* d'une ville qui devait être l'aſile de la liberté; elle donne à *Jurieu*, qui feſait le prophète, aſſez de crédit pour réduire à la pauvreté le ſavant et philoſophe *Bayle*. Elle bannit, elle arrache à une floriſſante jeuneſſe, qui court à ſes leçons, le ſucceſſeur du grand *Leibnitz*; et il faut pour le rétablir que le ciel faſſe naître un roi philoſophe; vrai miracle qu'il fait bien rarement. En vain la raiſon humaine ſe perfectionne par la philoſophie qui fait tant de progrès en Europe; en vain, vous ſur-tout, GRAND PRINCE, vous efforcez-vous de pratiquer et d'inſpirer cette philoſophie ſi humaine; on voit dans ce même ſiècle, où la raiſon élève ſon trône d'un côté, le plus abſurde fanatiſme dreſſer encore ſes autels de l'autre.

On pourra me reprocher que, donnant trop à mon zèle, je fais commettre dans cette pièce un crime à *Mahomet*, dont en effet il ne fut point coupable.

M. le comte de *Boulainvilliers* écrivit, il y

a

a quelques années, la vie de ce prophète. Il essaya de le faire passer pour un grand homme que la Providence avait choisi pour punir les chrétiens, et pour changer la face d'une partie du monde. M. *Sale*, qui nous a donné une excellente version de l'Alcoran en anglais, veut faire regarder *Mahomet* comme un *Numa* et comme un *Thésée*. J'avoue qu'il faudrait le respecter, si, né prince légitime, ou appelé au gouvernement par le suffrage des siens, il avait donné des lois paisibles, comme *Numa*, ou défendu ses compatriotes, comme on le dit de *Thésée*. Mais qu'un marchand de chameaux excite une sédition dans sa bourgade; qu'associé à quelques malheureux coracites, il leur persuade qu'il s'entretient avec l'ange *Gabriel*; qu'il se vante d'avoir été ravi au ciel, et d'y avoir reçu une partie de ce livre inintelligible, qui fait frémir le sens commun à chaque page; que pour faire respecter ce livre il porte dans sa patrie le fer et la flamme; qu'il égorge les pères; qu'il ravisse les filles; qu'il donne aux vaincus le choix de sa religion ou de la mort; c'est assurément ce que nul homme ne peut excuser, à moins qu'il ne soit né turc, et que la superstition n'étouffe en lui toute lumière naturelle.

Je sais que *Mahomet* n'a pas tramé précisément l'espèce de trahison qui fait le sujet de

cette tragédie. L'hiſtoire dit ſeulement qu'il enleva la femme de *Séide*, l'un de ſes diſciples, et qu'il perſécuta *Abuſofian*, que je nomme *Zopire*; mais quiconque fait la guerre à ſon pays, et oſe la faire au nom de DIEU, n'eſt-il pas capable de tout? Je n'ai pas prétendu mettre ſeulement une action vraie ſur la ſcène, mais des mœurs vraies; faire penſer les hommes comme ils penſent dans les circonſtances où ils ſe trouvent, et repréſenter enfin ce que la fourberie peut inventer de plus atroce, et ce que le fanatiſme peut exécuter de plus horrible. *Mahomet* n'eſt ici autre choſe que *Tartuffe* les armes à la main.

Je me croirai bien récompenſé de mon travail, ſi quelqu'une de ces ames faibles, toujours prêtes à recevoir les impreſſions d'une fureur étrangère qui n'eſt pas au fond de leur cœur, peut s'affermir contre ces funeſtes ſéductions par la lecture de cet ouvrage; ſi, après avoir eu en horreur la malheureuſe obéiſſance de *Séide*, elle ſe dit à elle-même: Pourquoi obéirais-je en aveugle à des aveugles qui me crient: haïſſez, perſécutez, perdez celui qui eſt aſſez téméraire pour n'être pas de notre avis ſur des choſes même indifférentes que nous n'entendons pas? Que ne puis-je ſervir à déraciner de tels ſentimens chez les hommes! L'eſprit d'indulgence ferait des frères, celui d'intolérance peut former des monſtres.

C'eſt ainſi que penſe VOTRE MAJESTÉ. Ce ferait pour moi la plus grande des conſolations de vivre auprès de ce roi philoſophe. Mon attachement eſt égal à mes regrets; et ſi d'autres devoirs m'entraînent, ils n'effaceront jamais de mon cœur les ſentimens que je dois à ce prince, qui penſe et qui parle en homme, qui fuit cette fauſſe gravité ſous laquelle ſe cachent toujours la petiteſſe et l'ignorance, qui ſe communique avec liberté, parce qu'il ne craint point d'être pénétré, qui veut toujours s'inſtruire, et qui peut inſtruire les plus éclairés.

Je ferai toute ma vie avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance, &c.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

AU

PAPE BENOIT XIV.

B^mo PADRE,

LA SANTITA VOSTRA perdonerà l'ardire che prende uno de' più infimi fedeli, ma uno de' maggiori ammiratori della virtù, di sottomettere al capo della vera religione questa opera contra il fondatore d'una falsa e barbara setta.

A chi potrei più convenevolmente dedicare la satira della crudeltà e degli errori d'un falso profeta, che al vicario ed imitatore d'un DIO di verità e di mansuetudine?

VOSTRA SANTITA mi conceda dunque di poter mettere a i suoi piedi il libretto e l'autore, e di domandare umilmente la sua protezzione per l'uno, e le sue benedizioni per l'altro. In tanto profundissimamente m'inchino, e le baccio i sacri piedi.

Parigi, 17 agosto 1745.

TRADUCTION

DE LA LETTRE PRECEDENTE.

TRES-SAINT PERE,

VOTRE SAINTETÉ voudra bien pardonner la liberté que prend un des plus humbles, mais l'un des plus grands admirateurs de la vertu, de consacrer au chef de la véritable religion un écrit contre le fondateur d'une religion fausse et barbare.

A qui pourrais-je plus convénablement adresser la satire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophète, qu'au vicaire et à l'imitateur d'un DIEU de paix et de vérité?

Que VOTRE SAINTETÉ daigne permettre que je mette à ses pieds et le livre et l'auteur. J'ose lui demander sa protection pour l'un, et sa bénédiction pour l'autre. C'est avec ces sentimens d'une profonde vénération, que je me prosterne, et que je baise vos pieds sacrés.

Paris, 17 auguste 1745.

REPONSE
DU SOUVERAIN PONTIFE
BENOIT XIV
A M. DE VOLTAIRE.

BENEDICTUS P. P. XIV, dilecto filio ſalutem et apoſtolicam benedictionem.

SETTIMANE ſono ci fu preſentato da ſua parte la ſua belliſſima tragedia di *Mahomet*, la quale leggemmo con ſommo piacere. Poi ci preſentò il cardinale *Paſſionei* in di lei nome il ſuo eccellente poëma di *Fontenoy* .... Monſignor *Leprotti* ci diede poſcia il diſtico fatto da lei ſotto il noſtro ritratto; ieri mattina il cardinale *Valenti* ci preſentò la dilei lettera del 17 agoſto. In queſta ſerie d'azzioni ſi contengono molti capi per ciaſcheduno de' quali ci reconoſciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti aſſieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per coſi ſingolare bontà verſo di noi, aſſicurandola che abbiamo tutta la dovuta ſtima del ſuo tanto applaudito merito.

Publicato in Roma il di lei diſtico (*) ſopradetto, ci fu riferito eſſervi ſtato un ſuo paeſano letterato che in una publica converſazione

aveva detto peccare in una ſillaba, avendo ſatta la parola *hic* breve, quando ſempre deve eſſer longa.

Riſpondemmo che sbagliava, potendo eſſere la parola e breve e longa, conforme vuole il poëta, avendola *Virgilio* fatta breve in quel verſo:

Solus hic inflexit ſenſus animumque labantem:

Avendola fatta longa in un altro:

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

Ci ſembra d'aver riſpoſto ben eſpreſſo, ancor che ſiano più di cinquanta anni che non abbiamo letto *Virgilio*. Benche la cauſa ſia propria della ſua perſona, abbiamo tanta buona idea della ſua ſincerità e probità che facciamo la ſteſſa giudice ſopra il punto della ragione a chi aſſiſta, ſe a noi o al ſuo oppoſitore, ed in tanto reſtiamo col dare a lei l'apoſtolica benedizione.

Datum Romæ, apud Sanctam Mariam-majorem, die 19 ſeptembris 1745, pontificatûs noſtri anno ſexto.

TRADUCTION.

BENOIT XIV, PAPE, à son cher fils, salut et bénédiction apostolique.

Il y a quelques semaines qu'on me présenta de votre part votre admirable tragédie de Mahomet, que j'ai lue avec un très-grand plaisir. Le cardinal *Passionei* me donna ensuite en votre nom le beau poëme de *Fontenoi*. M. *Leprotti* m'a communiqué votre distique pour mon portrait ; et le cardinal *Valenti* me remit hier votre lettre du 17 d'auguste. Chacune de ces marques de bonté mériterait un remercîment particulier; mais vous voudrez bien que j'unisse ces différentes attentions, pour vous en rendre des actions de grâces générales. Vous ne devez pas douter de l'estime singulière que m'inspire un mérite aussi reconnu que le vôtre.

Dès que votre distique (*) fut publié à Rome, on nous dit qu'un homme de lettres français se trouvant dans une société où l'on en parlait, avait repris dans le premier vers une faute de quantité. Il prétendait que le

(*) Voici le distique :

Lambertinus hic est, Romæ decus et pater orbis,
Qui mundum scriptis docuit, virtutibus ornat.

mot *hic*, que vous employez comme bref, doit être toujours long.

Nous répondîmes qu'il était dans l'erreur, que cette syllabe était indifféremmend brève ou longue dans les poëtes, *Virgile* ayant fait ce mot bref dans ce vers :

Solus hic inflexit sensus animumque labantem.

Et long dans cet autre :

Hic finis Priami fatorum, hic exitus illum.

C'était peut-être assez bien répondre pour un homme qui n'a pas lu Virgile depuis cinquante ans. Quoique vous soyez partie intéressée dans ce différent, nous avons une si haute idée de votre franchise et de votre droiture, que nous n'hésitons pas de vous faire juge entre votre critique et nous. Il ne nous reste plus qu'à vous donner notre bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Sainte Marie-majeure, le 19 septembre 1745, la sixième année de notre pontificat.

LETTRE
DE REMERCIMENT
DE M. DE VOLTAIRE
AU PAPE.

NON vengono tanto meglio figurate le fatezze di Voſtra Beatitudine ſu i medaglioni che ho ricevuti dalla ſua ſingolare benignità, di quello che ſi vedono eſpreſſi l'ingegno e l'animo ſuo nella lettera della quale s'è degnata d'onorarmi; ne pongo a i ſuoi piedi le più vive ed umiliſſime grazie.

Veramente ſono in obbligo di riconoſcere la ſua infallibilità nelle deciſioni di letteratura, ſi come nelle altre coſe più riverende: V. S. è più prattica del latino che quel franceſe il di cui sbaglio s'è degnata di corregere: mi maraviglio come ſi ricordi coſi appuntino del ſuo *Virgilio*. Tra i più letterati monarchi furono ſempre ſegnalati i ſummi pontifici; ma tra loro, credo che non ſe ne trovaſſe mai uno che adornaſſe tanta dottrina di tanti fregi di bella letteratura.

Agnoſco rerum dominos, gentemque togatam.

Se il Franceſe che sbagliò nel riprendere queſto

hic, avesse tenuto a mente *Virgilio* come fa Vostra Beatitudine, avrebbe potuto citare un bene adatto verso dove *hic* e breve e longo insieme. Questo bel verso mi pareva un presagio de i favori a me conferiti dalla sua beneficenza. Eccolo :

Hic vir, hic est, tibi quem promitti sæpius audis.

Così Roma doveva gridare quando *BENEDETTO XIV* fù esaltato. In tanto baccio con somma riverenza e gratitudine i suoi sacri piedi, &c.

TRADUCTION.

TRES-SAINT PERE,

Les traits de VOTRE SAINTETÉ ne ſont pas mieux exprimés dans les médailles dont elle m'a gratifié par une bonté toute particulière, que ceux de ſon eſprit et de ſon caractère dans la lettre dont elle a daigné m'honorer. Je mets à ſes pieds mes très-humbles et très-vives actions de grâces.

Je ſuis forcé de reconnaître ſon infaillibilité dans les déciſions littéraires, comme dans les autres choſes plus reſpectables. VOTRE SAINTETÉ a plus d'uſage de la langue latine que le cenſeur français, dont elle a daigné relever la mépriſe. J'admire comment elle s'eſt rappelée ſi à propos de ſon Virgile. Parmi les monarques amateurs des lettres, les ſouverains pontifes ſe ſont toujours ſignalés ; mais aucun n'a paré comme V. S. la plus profonde érudition des plus riches ornemens de la belle littérature.

Agnoſco rerum dominos, gentemque togatam.

Si le Français qui a repris avec ſi peu de juſteſſe la ſyllabe *hic* avait eu ſon Virgile auſſi

préſent à la mémoire, il aurait pu citer fort à propos un vers où ce mot eſt à la fois bref et long ; ce beau vers me ſemblait contenir le préſage des faveurs dont votre bonté généreuſe m'a comblé. Le voici :

Hic vir, hic eſt, tibi quem promitti ſæpius audis.

Rome a dû retentir de ce vers à l'exaltation de BENOIT XIV. C'eſt avec les ſentimens de la plus profonde vénération, et de la plus vive gratitude, que je baiſe vos pieds ſacrés.

PERSONNAGES.

MAHOMET.

ZOPIRE, sheich ou shérif de la Mecque.

OMAR, lieutenant de *Mahomet.*

SEIDE, }
PALMIRE, } efclaves de *Mahomet.*

PHANOR, fénateur de la Mecque.

Troupe de Mecquois.

Troupe de Mufulmans.

La fcène eft à la Mecque.

L E

FANATISME,

O U

MAHOMET LE PROPHETE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ZOPIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Qui moi, baiſſer les yeux devant ces faux prodiges?
Moi, de ce fanatique encenſer les preſtiges ?
L'honorer dans la Mecque après l'avoir banni ?
Non. Que des juſtes dieux Zopire ſoit puni,
Si tu vois cette main, juſqu'ici libre et pure,
Careſſer la révolte, et flatter l'impoſture !

PHANOR.

Nous chériſſons en vous ce zèle paternel
Du chef auguſte et ſaint du Sénat d'Iſmaël ;
Mais ce zèle eſt funeſte, et tant de réſiſtance,
Sans laſſer Mahomet, irrite ſa vengeance.

Contre ſes attentats vous pouviez autrefois
Lever impunément le fer ſacré des lois,
Et des embraſemens d'une guerre immortelle
Etouffer ſous vos pieds la première étincelle.
Mahomet, citoyen, ne parut à vos yeux
Qu'un novateur obſcur, un vil ſéditieux :
Aujourd'hui c'eſt un prince ; il triomphe, il domine ;
Impoſteur à la Mecque, et prophète à Médine,
Il ſait faire adorer à trente nations
Tous ces mêmes forfaits qu'ici nous déteſtons.
Que dis-je ? en ces murs même une troupe égarée,
Des poiſons de l'erreur avec zèle enivrée,
De ſes miracles faux ſoutient l'illuſion,
Répand le fanatiſme et la ſédition,
Appelle ſon armée, et croit qu'un Dieu terrible
L'inſpire, le conduit, et le rend invincible.
Tous nos vrais citoyens avec vous ſont unis ;
Mais les meilleurs conſeils ſont-ils toujours ſuivis ?
L'amour des nouveautés, le faux zèle, la crainte,
De la Mecque alarmée ont déſolé l'enceinte ;
Et ce peuple, en tout temps chargé de vos bienfaits,
Crie encore à ſon père, et demande la paix.

ZOPIRE.

La paix avec ce traître ! Ah ! peuple ſans courage,
N'en attendez jamais qu'un horrible eſclavage :
Allez, portez en pompe, et ſervez à genoux
L'idole dont le poids va vous écraſer tous.

Moi,

Moi, je garde à ce fourbe une haine éternelle ;
De mon cœur ulcéré la plaie eſt trop cruelle :
Lui-même a contre moi trop de reſſentimens.
Le cruel fit périr ma femme et mes enfans :
Et moi, juſqu'en ſon camp j'ai porté le carnage :
La mort de ſon fils même honora mon courage.
Les flambeaux de la haine, entre nous allumés,
Jamais des mains du temps ne ſeront conſumés.

PHANOR.

Ne les éteignez point, mais cachez-en la flamme ;
Immolez au public les douleurs de votre ame.
Quand vous verrez ces lieux par ſes mains ravagés,
Vos malheureux enfans ſeront-ils mieux vengés ?
Vous avez tout perdu, fils, frère, épouſe, fille ;
Ne perdez point l'Etat : c'eſt-là votre famille.

ZOPIRE.

On ne perd les Etats que par timidité.

PHANOR.

On périt quelquefois par trop de fermeté.

ZOPIRE.

Périſſons, s'il le faut. (*a*)

PHANOR.

Ah ! quel triſte courage,
Quand vous touchez au port, vous expoſe au naufrage ? (*b*)
Le ciel, vous le voyez, a remis en vos mains
De quoi fléchir encor ce tyran des humains.
Cette jeune Palmire en ſes camps élevée,
Dans vos derniers combats par vous-même enlevée,

Semble un ange de paix defcendu parmi nous,
Qui peut de Mahomet apaifer le courroux.
Déjà par fes hérauts il l'a redemandée.

ZOPIRE.

Tu veux qu'à ce barbare elle foit accordée ?
Tu veux que d'un fi cher et fi noble tréfor
Ses criminelles mains s'enrichiffent encor ?
Quoi ! lorfqu'il nous apporte et la fraude et la guerre,
Lorfque fon bras enchaîne et ravage la terre,
Les plus tendres appas brigueront fa faveur,
Et la beauté fera le prix de la fureur ?
Ce n'eft pas qu'à mon âge, aux bornes de ma vie,
Je porte à Mahomet une honteufe envie ;
Ce cœur trifte et flétri, que les ans ont glacé,
Ne peut fentir les feux d'un défir infenfé.
Mais foit qu'en tous les temps un objet né pour plaire
Arrache de nos vœux l'hommage involontaire ;
Soit que privé d'enfans je cherche à diffiper
Cette nuit de douleurs qui vient m'envelopper ;
Je ne fais quel penchant pour cette infortunée
Remplit le vide affreux de mon ame étonnée.
Soit faibleffe ou raifon, je ne puis fans horreur
La voir aux mains d'un monftre, artifan de l'erreur.
Je voudrais qu'à mes vœux heureufement docile,
Elle-même en fecret pût chérir cet afile ;
Je voudrais que fon cœur, fenfible à mes bienfaits,
Déteftât Mahomet autant que je le hais.

Elle veut me parler ſous ces ſacrés portiques,
Non loin de cet autel de nos dieux domeſtiques;
Elle vient, et ſon front, ſiége de la candeur,
Annonce en rougiſſant les vertus de ſon cœur.

SCENE II.

ZOPIRE, PALMIRE.

ZOPIRE.

JEUNE et charmant objet, dont le ſort de la guerre,
Propice à ma vieilleſſe, honora cette terre,
Vous n'êtes point tombée en de barbares mains;
Tout reſpecte avec moi vos malheureux deſtins,
Votre âge, vos beautés, votre aimable innocence.
Parlez; et s'il me reſte encor quelque puiſſance,
De vos juſtes déſirs ſi je remplis les vœux,
Ces derniers de mes jours ſeront des jours heureux.

PALMIRE.

Seigneur, depuis deux mois ſous vos lois priſonnière
Je dus à mes deſtins pardonner ma misère:
Vos généreuſes mains s'empreſſent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verſer.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'eſt de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'oſe ajouter les miens,
Il vous a demandé de briſer mes liens;
Puiſſiez-vous l'écouter, et puiſſé-je lui dire,
Qu'après le ciel et lui je dois tout à Zopire!

ZOPIRE.

Ainsi de Mahomet vous regrettez les fers,
Ce tumulte des camps, ces horreurs des déserts,
Cette patrie errante, au trouble abandonnée.

PALMIRE.

La patrie est aux lieux où l'ame est enchaînée.
Mahomet a formé mes premiers sentimens,
Et ses femmes en paix guidaient mes faibles ans;
Leur demeure est un temple où ces femmes sacrées
Lèvent au ciel des mains de leur maître adorées.
Le jour de mon malheur, hélas! fut le seul jour
Où le sort des combats a troublé leur séjour:
Seigneur, ayez pitié d'une ame déchirée,
Toujours présente aux lieux dont je suis séparée.

ZOPIRE.

J'entends: vous espérez partager quelque jour
De ce maître orgueilleux et la main et l'amour.

PALMIRE.

Seigneur, je le révère, et mon ame tremblante
Croit voir dans Mahomet un dieu qui m'épouvante.
Non, d'un si grand hymen mon cœur n'est point flatté;
Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité.

ZOPIRE.

Ah! qui que vous soyez, il n'est point né peut-être
Pour être votre époux, encor moins votre maître;
Et vous semblez d'un sang fait pour donner des lois
A l'Arabe insolent qui marche égal aux rois.

PALMIRE.

Nous ne connaiſſons point l'orgueil de la naiſſance :
Sans parens, ſans patrie, eſclave dès l'enfance,
Dans notre égalité nous chériſſons nos fers ;
Tout nous eſt étranger, hors le dieu que je ſers.

ZOPIRE.

Tout vous eſt étranger ! cet état peut-il plaire ?
Quoi ! vous ſervez un maître, et n'avez point de père ?
Dans mon triſte palais, ſeul et privé d'enfans,
J'aurais pu voir en vous l'appui de mes vieux ans.
Le ſoin de vous former des deſtins plus propices
Eût adouci des miens les longues injuſtices.
Mais non, vous abhorrez ma patrie et ma loi.

PALMIRE.

Comment puis-je être à vous ? je ne ſuis point à moi.
Vous aurez mes regrets, votre bonté m'eſt chère ;
Mais enfin Mahomet m'a tenu lieu de père.

ZOPIRE.

Quel père ! juſtes Dieux ! lui ? ce monſtre impoſteur ?

PALMIRE.

Ah ! quels noms inouis lui donnez-vous, Seigneur !
Lui dans qui tant d'Etats adorent leur prophète ;
Lui, l'envoyé du ciel, et ſon ſeul interprète !

ZOPIRE.

Etrange aveuglement des malheureux mortels !
Tout m'abandonne ici, pour dreſſer des autels
A ce coupable heureux qu'épargna ma juſtice,
Et qui courut au trône, échappé du ſupplice.

PALMIRE.

Vous me faites frémir, Seigneur, et de mes jours
Je n'avais entendu ces horribles discours.
Mon penchant, je l'avoue, et ma reconnaissance
Vous donnaient sur mon cœur une juste puissance;
Vos blasphèmes affreux contre mon protecteur
A ce penchant si doux font succéder l'horreur.

ZOPIRE.

O superstition! tes rigueurs inflexibles
Privent d'humanité les cœurs les plus sensibles.
Que je vous plains, Palmire, et que sur vos erreurs
Ma pitié malgré moi me fait verser de pleurs!

PALMIRE.

Et vous me refusez!

ZOPIRE.

Oui. Je ne puis vous rendre
Au tyran qui trompa ce cœur flexible et tendre:
Oui, je crois voir en vous un bien trop précieux,
Qui me rend Mahomet encor plus odieux.

SCENE III.

ZOPIRE, PALMIRE, PHANOR.

ZOPIRE.

Que voulez-vous, Phanor?

PHANOR.

Aux portes de la ville,
D'où l'on voit de Moad la campagne fertile,

Omar eſt arrivé.

ZOPIRE.

Qui ? ce farouche Omar,
Que l'erreur aujourd'hui conduit après ſon char,
Qui combattit long-temps le tyran qu'il adore,
Qui vengea ſon pays ?

PHANOR.

Peut-être il l'aime encore.
Moins terrible à nos yeux, cet infolent guerrier,
Portant entre ſes mains le glaive et l'olivier,
De la paix à nos chefs a préſenté le gage.
On lui parle, il demande, il reçoit un otage.
Séide eſt avec lui.

PALMIRE.

Grand Dieu ! deſtin plus doux !
Quoi ! Séide ?

PHANOR.

Omar vient, il s'avance vers vous.

ZOPIRE.

Il le faut écouter. Allez, jeune Palmire.

(*Palmire ſort.*)

Omar devant mes yeux ! qu'oſera-t-il me dire ?
O Dieux de mon pays, qui depuis trois mille ans
Protégiez d'Iſmaël les généreux enfans !
Soleil, ſacrés flambeaux, qui dans votre carrière,
Images de ces dieux, nous prêtez leur lumière,
Voyez et ſoutenez la juſte fermeté
Que j'oppoſai toujours contre l'iniquité !

SCENE IV.

ZOPIRE, OMAR, PHANOR, Suite.

ZOPIRE.

Eh bien, après fix ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie.
Ces murs font encor pleins de tes premiers exploits.
Déferteur de nos dieux, déferteur de nos lois,
Perfécuteur nouveau de cette cité fainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte ?
Miniftre d'un brigand qu'on dût exterminer,
Parle ; que me veux-tu ?

OMAR.

Je veux te pardonner.
Le prophète d'un dieu, par pitié pour ton âge,
Pour tes malheurs paffés, fur-tout pour ton courage,
Te préfente une main qui pourrait t'écrafer,
Et j'apporte la paix qu'il daigne propofer.

ZOPIRE.

Un vil féditieux prétend avec audace
Nous accorder la paix, et non demander grâce !
Souffrirez-vous, grands Dieux ! qu'au gré de fes forfaits
Mahomet nous raviffe ou nous rende la paix ?
Et vous, qui vous chargez des volontés d'un traître,
Ne rougiffez-vous point de fervir un tel maître ?
Ne l'avez-vous pas vu, fans honneur et fans biens,
Ramper au dernier rang des derniers citoyens ?

Qu'alors

Qu'alors il était loin de tant de renommée !

OMAR.

A tes viles grandeurs ton ame accoutumée
Juge ainſi du mérite, et pèſe les humains
Au poids que la fortune avait mis dans tes mains.
Ne ſais-tu pas encore, homme faible et ſuperbe,
Que l'inſecte inſenſible, enſeveli ſous l'herbe,
Et l'aigle impérieux, qui plane au haut du ciel,
Rentrent dans le néant aux yeux de l'Eternel ?
Les mortels ſont égaux ; ce n'eſt point la naiſſance,
C'eſt la ſeule vertu qui fait leur différence.
Il eſt de ces eſprits favoriſés des cieux,
Qui ſont tout par eux-même, et rien par leurs aïeux.
Tel eſt l'homme, en un mot, que j'ai choiſi pour maître;
Lui ſeul dans l'univers a mérité de l'être :
Tout mortel à ſa loi doit un jour obéir,
Et j'ai donné l'exemple aux ſiècles à venir.

ZOPIRE.

Je te connais, Omar : en vain ta politique
Vient m'étaler ici ce tableau fanatique ;
En vain tu peux ailleurs éblouir les eſprits ;
Ce que ton peuple adore excite mes mépris.
Bannis toute impoſture, et d'un coup d'œil plus ſage,
Regarde ce prophète à qui tu rends hommage ;
Vois l'homme en Mahomet, conçois par quel degré
Tu fais monter aux cieux ton fantôme adoré.
Enthouſiaſte ou fourbe, il faut ceſſer de l'être ;
Sers-toi de ta raiſon, juge avec moi ton maître :

Tu verras de chameaux un groffier conducteur,
Chez fa première époufe infolent impofteur,
Qui, fous le vain appât d'un fonge ridicule,
Des plus vils des humains tente la foi crédule;
Comme un féditieux à mes pieds amené,
Par quarante vieillards à l'exil condamné:
Trop léger châtiment qui l'enhardit au crime.
De caverne en caverne il fuit avec Fatime.
Ses difciples errans de cités en déferts,
Profcrits, perfécutés, bannis, chargés de fers,
Promènent leur fureur, qu'ils appellent divine;
De leurs venins bientôt ils infectent Médine.
Toi-même alors, toi-même, écoutant la raifon,
Tu voulus dans fa fource arrêter le poifon.
Je te vis plus heureux, et plus jufte, et plus brave,
Attaquer le tyran dont je te vois l'efclave.
S'il eft un vrai prophète, ofas-tu le punir?
S'il eft un impofteur, ofes-tu le fervir?

OMAR.

Je voulus le punir, quand mon peu de lumière
Méconnut ce grand homme entré dans la carrière;
Mais enfin, quand j'ai vu que Mahomet eft né
Pour changer l'univers à fes pieds consterné;
Quand mes yeux, éclairés du feu de fon génie,
Le virent s'élever dans fa courfe infinie;
Eloquent, intrépide, admirable en tout lieu,
Agir, parler, punir ou pardonner en dieu;

J'associai ma vie à ses travaux immenses :
Des trônes, des autels en sont les récompenses.
Je fus, je te l'avoue, aveugle comme toi ;
Ouvre les yeux, Zopire, et change ainsi que moi :
Et sans plus me vanter les fureurs de ton zèle,
Ta persécution si vaine et si cruelle,
Nos frères gémissans, notre Dieu blasphémé,
Tombe aux pieds d'un héros par toi-même opprimé.
Viens baiser cette main qui porte le tonnerre.
Tu me vois après lui le premier de la terre :
Le poste qui te reste est encore assez beau,
Pour fléchir noblement sous ce maître nouveau.
Vois ce que nous étions, et vois ce que nous sommes.
Le peuple aveugle et faible est né pour les grands hommes,
Pour admirer, pour croire, et pour nous obéir.
Viens régner avec nous, si tu crains de servir ;
Partage nos grandeurs, au lieu de t'y soustraire,
Et las de l'imiter, fais trembler le vulgaire.

ZOPIRE.

Ce n'est qu'à Mahomet, à ses pareils, à toi,
Que je prétends, Omar, inspirer quelque effroi.
Tu veux que du Sénat le shérif infidelle
Encense un imposteur, et couronne un rebelle !
Je ne te nîrai point que ce fier séducteur
N'ait beaucoup de prudence et beaucoup de valeur :
Je connais comme toi les talens de ton maître ;
S'il était vertueux, c'est un héros peut-être :

Mais ce héros, Omar, est un traître, un cruel,
Et de tous les tyrans c'est le plus criminel.
Cesse de m'annoncer sa trompeuse clémence ;
Le grand art qu'il posséde est l'art de la vengeance.
Dans le cours de la guerre, un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main.
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père ;
Ma haine est inflexible, ainsi que sa colère ;
Pour rentrer dans la Mecque, il doit m'exterminer,
Et le juste aux méchans ne doit point pardonner.

OMAR.

Eh bien, pour te montrer que Mahomet pardonne,
Pour te faire embrasser l'exemple qu'il te donne,
Partage avec lui-même, et donne à tes tribus
Les dépouilles des rois que nous avons vaincus.
Mets un prix à la paix, mets un prix à Palmire,
Nos trésors sont à toi.

ZOPIRE.

Tu penses me séduire,
Me vendre ici ma honte, et marchander la paix
Par ses trésors honteux, le prix de ses forfaits ?
Tu veux que sous ses lois Palmire se remette ?
Elle a trop de vertus pour être sa sujette ;
Et je veux l'arracher aux tyrans imposteurs,
Qui renversent les lois, et corrompent les mœurs.

OMAR.

Tu me parles toujours comme un juge implacable,
Qui sur son tribunal intimide un coupable.

Penſe et parle en miniſtre, agis, traite avec moi,
Comme avec l'envoyé d'un grand homme et d'un roi.

ZOPIRE.

Qui l'a fait roi ? qui l'a couronné ?

OMAR.

La victoire.
Ménage ſa puiſſance, et reſpecte ſa gloire.
Aux noms de conquérant et de triomphateur,
Il veut joindre le nom de pacificateur.
Son armée eſt encore aux bords du Saïbare ;
Des murs où je ſuis né le ſiége ſe prépare ;
Sauvons, ſi tu m'en crois, le ſang qui va couler :
Mahomet veut ici te voir et te parler.

ZOPIRE.

Lui ? Mahomet ?

OMAR.

Lui-même ; il t'en conjure.

ZOPIRE.

Traître !
Si de ces lieux ſacrés j'étais l'unique maître,
C'eſt en te puniſſant que j'aurais répondu.

OMAR.

Zopire, j'ai pitié de ta fauſſe vertu.
Mais puiſqu'un vil Sénat inſolemment partage
De ton gouvernement le fragile avantage,
Puiſqu'il règne avec toi, je cours m'y préſenter.

ZOPIRE.

Je t'y ſuis, nous verrons qui l'on doit écouter.

Je défendrai mes lois, mes dieux et ma patrie.
Viens-y contre ma voix prêter ta voix impie
Au Dieu perſécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe oſe annoncer, les armes à la main.

(*à Phanor.*)

Toi, viens m'aider, Phanor, à repouſſer un traître;
Le ſouffrir parmi nous, et l'épargner, c'eſt l'être.
Renverſons ſes deſſeins, confondons ſon orgueil,
Préparons ſon ſupplice, ou creuſons mon cercueil.
Je vais, ſi le Sénat m'écoute et me ſeconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DANS ma prifon cruelle eft-ce un dieu qui te guide ?
Mes maux font-ils finis ? te revois-je, Séide !

SEIDE.

O charme de ma vie et de tous mes malheurs !
Palmire, unique objet qui m'a coûté des pleurs,
Depuis ce jour de fang, qu'un ennemi barbare,
Près des camps du prophète, aux bords du Saïbare,
Vint arracher fa proie à mes bras tout fanglans ;
Qu'étendu loin de toi fur des corps expirans,
Mes cris, mal entendus fur cette infame rive,
Invoquèrent la mort fourde à ma voix plaintive !
O ma chère Palmire, en quel gouffre d'horreur
Tes périls et ma perte ont abymé mon cœur !
Que mes feux, que ma crainte et mon impatience
Accufaient la lenteur des jours de la vengeance !
Que je hâtais l'affaut fi long-temps différé,
Cette heure de carnage, où, de fang enivré,
Je devais de mes mains brûler la ville impie
Où Palmire a pleuré fa liberté ravie !
Enfin de Mahomet les fublimes deffeins,
Que n'ofe approfondir l'humble efprit des humains,

Ont fait entrer Omar en ce lieu d'efclavage ;
Je l'apprends, et j'y vole. On demande un otage ;
J'entre, je me préfente, on accepte ma foi,
Et je me rends captif, ou je meurs avec toi.

PALMIRE.

Séide, au moment même, avant que ta préfence
Vint de mon défefpoir calmer la violence,
Je me jetais aux pieds de mon fier raviffeur.
Vous voyez, ai-je dit, les fecrets de mon cœur :
Ma vie eft dans les camps dont vous m'avez tirée ;
Rendez-moi le feul bien dont je fuis féparée.
Mes pleurs, en lui parlant, ont arrofé fes pieds ;
Ses refus ont faifi mes efprits effrayés.
J'ai fenti dans mes yeux la lumière obfcurcie ;
Mon cœur, fans mouvement, fans chaleur et fans vie,
D'aucune ombre d'efpoir n'était plus fecouru ;
Tout finiffait pour moi quand Séide a paru.

SEIDE.

Quel eft donc ce mortel infenfible à tes larmes ?

PALMIRE.

C'eft Zopire ; il femblait touché de mes alarmes ;
Mais le cruel enfin vient de me déclarer
Que des lieux où je fuis rien ne peut me tirer.

SEIDE.

Le barbare fe trompe, et Mahomet mon maître,
Et l'invincible Omar, et ton amant peut-être,
(Car j'ofe me nommer après ces noms fameux,
Pardonne à ton amant cet efpoir orgueilleux ;)

Nous briſerons ta chaîne, et tarirons tes larmes.
Le dieu de Mahomet, protecteur de nos armes,
Le dieu dont j'ai porté les ſacrés étendards,
Le dieu qui de Médine a détruit les remparts,
Renverſera la Mecque à nos pieds abattue.
Omar eſt dans la ville, et le peuple à ſa vue
N'a point fait éclater ce trouble et cette horreur,
Qu'inſpire aux ennemis un ennemi vainqueur.
Au nom de Mahomet un grand deſſein l'amène.

PALMIRE.

Mahomet nous chérit; il briſerait ma chaîne;
Il unirait nos cœurs; nos cœurs lui ſont offerts:
Mais il eſt loin de nous, et nous ſommes aux fers.

SCENE II.

PALMIRE, SEIDE, OMAR.

OMAR.

Vos fers ſeront briſés, ſoyez pleins d'eſpérance;
Le ciel vous favoriſe, et Mahomet s'avance.

SEIDE.

Lui?

PALMIRE.

Notre auguſte père!

OMAR.

Au conſeil aſſemblé
L'eſprit de Mahomet par ma bouche a parlé.

„ Ce favori du dieu qui préſide aux batailles,
„ Ce grand homme, ai-je dit, eſt né dans vos murailles.
„ Il s'eſt rendu des rois le maître et le ſoutien,
„ Et vous lui refuſez le rang de citoyen !
„ Vient-il vous enchaîner, vous perdre, vous détruire?
„ Il vient vous protéger, mais ſur-tout vous inſtruire :
„ Il vient dans vos cœurs même établir ſon pouvoir. „
Plus d'un juge à ma voix a paru s'émouvoir ;
Les eſprits s'ébranlaient ; l'inflexible Zopire,
Qui craint de la raiſon l'inévitable empire,
Veut convoquer le peuple et s'en faire un appui.
On l'aſſemble, j'y cours, et j'arrive avec lui :
Je parle aux citoyens, j'intimide, j'exhorte ;
J'obtiens qu'à Mahomet on ouvre enfin la porte.
Après quinze ans d'exil il revoit ſes foyers ;
Il entre accompagné des plus braves guerriers,
D'Ali, d'Ammon, d'Hercide, et de ſa noble élite ;
Il entre, et ſur ſes pas chacun ſe précipite.
Chacun porte un regard, comme un cœur différent ;
L'un croit voir un héros, l'autre voir un tyran.
Celui-ci le blaſphème, et le menace encore ;
Cet autre eſt à ſes pieds, les embraſſe et l'adore.
Nous feſons retentir à ce peuple agité
Les noms ſacrés de dieu, de paix, de liberté.
De Zopire éperdu la cabale impuiſſante
Vomit en vain les feux de ſa rage expirante.
Au milieu de leurs cris, le front calme et ſerein,
Mahomet marche en maître et l'olive à la main :
La trêve eſt publiée, et le voici lui-même.

SCENE III.

MAHOMET, OMAR, ALI, HERCIDE, SEIDE, PALMIRE, Suite.

MAHOMET.

Invincibles foutiens de mon pouvoir fuprême,
Noble et fublime Ali, Morad, Hercide, Ammon,
Retournez vers ce peuple, inftruifez-le en mon nom.
Promettez, menacez, que la vérité règne;
Qu'on adore mon dieu, mais fur-tout qu'on le craigne.
Vous, Séide, en ces lieux!

SEIDE.

O mon père! ô mon roi!
Le dieu qui vous infpire a marché devant moi.
Prêt à mourir pour vous, prêt à tout entreprendre,
J'ai prévenu votre ordre.

MAHOMET.

Il eût fallu l'attendre.
Qui fait plus qu'il ne doit, ne fait point me fervir.
J'obéis à mon dieu; vous, fachez m'obéir.

PALMIRE.

Ah! Seigneur, pardonnez à fon impatience.
Elevés près de vous dans notre tendre enfance,
Les mêmes fentimens nous animent tous deux:
Hélas! mes triftes jours font affez malheureux!
Loin de vous, loin de lui, j'ai langui prifonnière;
Mes yeux de pleurs noyés s'ouvraient à la lumière;

Empoisonneriez-vous l'instant de mon bonheur ?

MAHOMET.

Palmire, c'eſt aſſez ; je lis dans votre cœur :
Que rien ne vous alarme et rien ne vous étonne.
Allez ; malgré les ſoins de l'autel et du trône,
Mes yeux ſur vos deſtins ſeront toujours ouverts ;
Je veillerai ſur vous comme ſur l'univers.

(*à Séide.*)

Vous, ſuivez mes guerriers ; et vous, jeune Palmire,
En ſervant votre dieu ne craignez que Zopire.

SCENE IV.

MAHOMET, OMAR.

MAHOMET.

TOI, reſte, brave Omar ; il eſt temps que mon cœur
De ſes derniers replis t'ouvre la profondeur.
D'un ſiége encor douteux la lenteur ordinaire
Peut retarder ma courſe et borner ma carrière :
Ne donnons point le temps aux mortels détrompés
De raſſurer leurs yeux de tant d'éclat frappés.
Les préjugés, ami, ſont les rois du vulgaire.
Tu connais quel oracle et quel bruit populaire
Ont promis l'univers à l'envoyé d'un dieu,
Qui, reçu dans la Mecque, et vainqueur en tout lieu,
Entrerait dans ces murs en écartant la guerre ;
Je viens mettre à profit les erreurs de la terre.

Mais tandis que les miens, par de nouveaux efforts,
De ce peuple inconſtant font mouvoir les reſſorts,
De quel œil revois-tu Palmire avec Séide ?

OMAR.

Parmi tous ces enfans enlevés par Hercide,
Qui, formés ſous ton joug et nourris dans ta loi,
N'ont de dieu que le tien, n'ont de père que toi,
Aucun ne te ſervit avec moins de ſcrupule,
N'eut un cœur plus docile, un eſprit plus crédule ;
De tous tes Muſulmans ce ſont les plus ſoumis.

MAHOMET.

Cher Omar, je n'ai point de plus grands ennemis.
Ils s'aiment ; c'eſt aſſez.

OMAR.

Blâmes-tu leurs tendreſſes ?

MAHOMET.

Ah ! connais mes fureurs et toutes mes faibleſſes.

OMAR.

Comment ?

MAHOMET.

Tu ſais aſſez quel ſentiment vainqueur
Parmi mes paſſions règne au fond de mon cœur.
Chargé du ſoin du monde, environné d'alarmes,
Je porte l'encenſoir, et le ſceptre, et les armes :
Ma vie eſt un combat, et ma frugalité
Aſſervit la nature à mon auſtérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtreſſe,
Qui nourrit des humains la brutale molleſſe :

Dans des fables brûlans, fur des rochers déferts,
Je fupporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour feul me confole ; il eft ma récompenfe,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encenfe,
Le dieu de Mahomet ; et cette paffion
Eft égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en fecret Palmire à mes époufes.
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jaloufes,
Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Infulte à Mahomet et lui donne un rival ?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé ?

MAHOMET.

Juge fi je dois l'être.
Pour le mieux détefter, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits :
Tous deux font nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi ! Zopire...

MAHOMET.

Eft leur père : Hercide en ma puiffance
Remit depuis quinze ans leur malheureufe enfance.
J'ai nourri dans mon fein ces ferpens dangereux ;
Déjà fans fe connaître ils m'outragent tous deux.
J'attifai de mes mains leurs feux illégitimes.
Le ciel voulut ici raffembler tous les crimes.
Je veux... Leur père vient, fes yeux lancent vers nous
Les regards de la haine, et les traits du courroux.

Obferve tout, Omar, et qu'avec fon efcorte
Le vigilant Hercide affiège cette porte.
Reviens me rendre compte, et voir s'il faut hâter,
Ou retenir les coups que je dois lui porter.

SCENE V.

ZOPIRE, MAHOMET.

ZOPIRE.

Ah, quel fardeau cruel à ma douleur profonde !
Moi, recevoir ici cet ennemi du monde !

MAHOMET.

Approche, et puifqu'enfin le ciel veut nous unir,
Vois Mahomet fans crainte, et parle fans rougir.

ZOPIRE.

Je rougis pour toi feul, pour toi dont l'artifice
A traîné ta patrie au bord du précipice;
Pour toi de qui la main sème ici les forfaits,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Ton nom feul parmi nous divife les familles,
Les époux, les parens, les mères et les filles;
Et la trève pour toi n'eft qu'un moyen nouveau,
Pour venir dans nos cœurs enfoncer le couteau.
La difcorde civile eft par-tout fur ta trace;
Affemblage inoui de menfonge et d'audace,
Tyran de ton pays, eft-ce ainfi qu'en ce lieu
Tu viens donner la paix, et m'annoncer un dieu ?

MAHOMET.

Si j'avais à répondre à d'autres qu'à Zopire,
Je ne ferais parler que le dieu qui m'inſpire ;
Le glaive et l'Alcoran, dans mes ſanglantes mains,
Impoſeraient ſilence au reſte des humains.
Ma voix ferait ſur eux les effets du tonnerre,
Et je verrais leurs fronts attachés à la terre ;
Mais je te parle en homme, et ſans rien déguiſer :
Je me ſens aſſez grand pour ne pas t'abuſer.
Vois quel eſt Mahomet ; nous ſommes ſeuls, écoute :
Je ſuis ambitieux ; tout homme l'eſt ſans doute ;
Mais jamais roi, pontiſe, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet auſſi grand que le mien.
Chaque peuple à ſon tour a brillé ſur la terre,
Par les lois, par les arts, et ſur-tout par la guerre :
Le temps de l'Arabie eſt à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laiſſait dans ſes déſerts enſevelir ſa gloire ;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du Nord au Midi l'univers déſolé,
La Perſe encor ſanglante, et ſon trône ébranlé,
L'Inde eſclave et timide, et l'Egypte abaiſſée,
Des murs de Conſtantin la ſplendeur éclipſée ;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,
Ce grand corps déchiré, dont les membres épars
Languiſſent diſperſés ſans honneur et ſans vie :
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;

Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Egypte Ofiris, Zoroaftre en Afie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples fans mœurs, et fans culte, et fans rois,
Donnèrent aifément d'infuffifantes lois.
Je viens après mille ans changer ces lois groffières.
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux, et mon culte épuré
De ma grandeur naiffante eft le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie;
Je détruis fa faibleffe et fon idolâtrie:
Sous un roi, fous un dieu, je viens la réunir;
Et pour la rendre illuftre, il la faut affervir.

ZOPIRE.

Voilà donc tes deffeins! c'eft donc toi dont l'audace
De la terre à ton gré prétend changer la face!
Tu veux, en apportant le carnage et l'effroi,
Commander aux humains de penfer comme toi:
Tu ravages le monde, et tu prétends l'inftruire.
Ah! fi par des erreurs il s'eft laiffé féduire,
Si la nuit du menfonge a pu nous égarer,
Par quels flambeaux affreux veux-tu nous éclairer?
Quel droit as-tu reçu d'enfeigner, de prédire,
De porter l'encenfoir, et d'affecter l'empire?

MAHOMET.

Le droit qu'un efprit vafte, et ferme en fes deffeins,
A fur l'efprit groffier des vulgaires humains. (1)

ZOPIRE.

Eh quoi ! tout factieux, qui penſe avec courage,
Doit donner aux mortels un nouvel eſclavage ?
Il a droit de tromper, s'il trompe avec grandeur ?

MAHOMET.

Oui, je connais ton peuple, il a beſoin d'erreur ;
Ou véritable ou faux, mon culte eſt néceſſaire.
Que t'ont produit tes dieux? quel bien t'ont-ils pu faire?
Quels lauriers vois-tu croître au pied de leurs autels ?
Ta ſecte obſcure et baſſe avilit les mortels,
Enerve le courage, et rend l'homme ſtupide ;
La mienne élève l'ame et la rend intrépide.
Ma loi fait des héros.

ZOPIRE.

Dis plutôt des brigands.
Porte ailleurs tes leçons, l'école des tyrans ;
Va vanter l'impoſture à Médine où tu règnes,
Où tes maîtres ſéduits marchent ſous tes enſeignes,
Où tu vois tes égaux à tes pieds abattus.

MAHOMET.

Des égaux ! dès long-temps Mahomet n'en a plus.
Je fais trembler la Mecque, et je règne à Médine ;
Crois-moi, reçois la paix, ſi tu crains ta ruine.

ZOPIRE.

La paix eſt dans ta bouche, et ton cœur en eſt loin :
Penſes-tu me tromper ?

MAHOMET.

Je n'en ai pas beſoin.

C'eſt le faible qui trompe, et le puiſſant commande.
Demain j'ordonnerai ce que je te demande;
Demain je puis te voir à mon joug aſſervi:
Aujourd'hui Mahomet veut être ton ami.

ZOPIRE.

Nous amis! nous? cruel! ah, quel nouveau preſtige!
Connais-tu quelque dieu qui faſſe un tel prodige?

MAHOMET.

J'en connais un puiſſant, et toujours écouté,
Qui te parle avec moi.

ZOPIRE.

Qui?

MAHOMET.

La néceſſité,
Ton intérêt.

ZOPIRE.

Avant qu'un tel nœud nous raſſemble,
Les enfers et les cieux feront unis enſemble.
L'intérêt eſt ton dieu, le mien eſt l'équité;
Entre ces ennemis il n'eſt point de traité.
Quel ferait le ciment, réponds-moi, ſi tu l'oſes,
De l'horrible amitié qu'ici tu me propoſes?
Réponds; eſt-ce ton fils que mon bras te ravit?
Eſt-ce le ſang des miens que ta main répandit?

MAHOMET.

Oui, ce ſont tes fils même. Oui, connais un myſtère,
Dont ſeul dans l'univers je ſuis dépoſitaire:
Tu pleures tes enfans, ils reſpirent tous deux.

ZOPIRE

Ils vivraient ! qu'as-tu dit ? ô Ciel ! ô jour heureux !
Ils vivraient ! c'eſt de toi qu'il faut que je l'apprenne !

MAHOMET.

Elevés dans mon camp, tous deux ſont dans ma chaîne.

ZOPIRE.

Mes enfans dans tes fers ! ils pourraient te ſervir !

MAHOMET.

Mes bienfeſantes mains ont daigné les nourrir.

ZOPIRE.

Quoi ! tu n'as point ſur eux étendu ta colère ?

MAHOMET.

Je ne les punis point des fautes de leur père.

ZOPIRE.

Achève, éclaircis-moi, parle, quel eſt leur ſort ?

MAHOMET.

Je tiens entre mes mains et leur vie et leur mort ;
Tu n'as qu'à dire un mot, et je t'en fais l'arbitre.

ZOPIRE.

Moi, je puis les ſauver ! à quel prix ? à quel titre ?
Faut-il donner mon ſang ? faut-il porter leurs fers ?

MAHOMET.

Non, mais il faut m'aider à tromper l'univers.
Il faut rendre la Mecque, abandonner ton temple,
De la crédulité donner à tous l'exemple,
Annoncer l'Alcoran aux peuples effrayés,
Me ſervir en prophète, et tomber à mes pieds :
Je te rendrai ton fils, et je ferai ton gendre.

ZOPIRE.

Mahomet, je ſuis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans,
Les revoir et mourir dans leurs embraſſemens,
C'eſt le premier des biens pour mon ame attendrie ;
Mais s'il faut à ton culte aſſervir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'eſt pas douteux.
Adieu.

MAHOMET *ſeul.*

Fier citoyen, vieillard inexorable,
Je ferai plus que toi cruel, impitoyable.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Mahomet, il faut l'être, ou nous ſommes perdus :
Les ſecrets des tyrans me ſont déjà vendus.
Demain la trève expire, et demain l'on t'arrête ;
Demain Zopire eſt maître, et fait tomber ta tête.
La moitié du Sénat vient de te condamner ;
N'oſant pas te combattre, on t'oſe aſſaſſiner.
Ce meurtre d'un héros, ils le nomment ſupplice,
Et ce complot obſcur, ils l'appellent juſtice.

MAHOMET.

Ils ſentiront la mienne ; ils verront ma fureur.
La perſécution fit toujours ma grandeur.

Zopire périra.

OMAR.

Cette tête funeſte,
En tombant à tes pieds, fera fléchir le reſte.
Mais ne perds point de temps.

MAHOMET.

Mais, malgré mon courroux,
Je dois cacher la main qui va lancer les coups,
Et détourner de moi les ſoupçons du vulgaire.

OMAR.

Il eſt trop mépriſable.

MAHOMET.

Il faut pourtant lui plaire;
Et j'ai beſoin d'un bras qui, par ma voix conduit,
Soit ſeul chargé du meurtre, et m'en laiſſe le fruit.

OMAR.

Pour un tel attentat je réponds de Séide.

MAHOMET.

De lui?

OMAR.

C'eſt l'inſtrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire, il peut ſeul aujourd'hui
L'aborder en ſecret, et te venger de lui.
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'expoſer à tout ont trop d'expérience;
Ils ſont tous dans cet âge, où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité.

Il faut un cœur plus ſimple, aveugle avec courage,
Un eſprit amoureux de ſon propre eſclavage.
La jeuneſſe eſt le temps de ces illuſions.
Séide eſt tout en proie aux ſuperſtitions ;
C'eſt un lion docile à la voix qui le guide.

MAHOMET.

Le frère de Palmire ?

OMAR.

Oui, lui-même ; oui, Séide,
De ton fier ennemi le fils audacieux,
De ſon maître offenſé rival inceſtueux.

MAHOMET.

Je déteſte Séide, et ſon nom ſeul m'offenſe.
La cendre de mon fils me crie encor vengeance.
Mais tu connais l'objet de mon fatal amour ;
Tu connais dans quel ſang elle a puiſé le jour.
Tu vois que dans ces lieux environnés d'abymes
Je viens chercher un trône, un autel, des victimes ;
Qu'il faut d'un peuple fier enchanter les eſprits ;
Qu'il faut perdre Zopire, et perdre encor ſon fils.
Allons, conſultons bien mon intérêt, ma haine,
L'amour, l'indigne amour, qui malgré moi m'entraîne,
Et la religion, à qui tout eſt ſoumis,
Et la néceſſité, par qui tout eſt permis.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEIDE, PALMIRE.

PALMIRE.

DEMEURE. Quel eſt donc ce ſecret ſacrifice ?
Quel ſang a demandé l'éternelle juſtice ?
Ne m'abandonne pas.

SEIDE.

Dieu daigne m'appeler :
Mon bras doit le ſervir, mon cœur va lui parler.
Omar veut à l'inſtant, par un ferment terrible,
M'attacher de plus près à ce maître invincible.
Je vais jurer à Dieu de mourir pour ſa loi,
Et mes ſeconds ſermens ne feront que pour toi.

PALMIRE.

D'où vient qu'à ce ferment je ne ſuis point préſente ?
Si je t'accompagnais, j'aurais moins d'épouvante.
Omar, ce même Omar, loin de me conſoler,
Parle de trahiſon, de ſang prêt à couler,
Des fureurs du Sénat, des complots de Zopire.
Les feux ſont allumés, bientôt la trève expire.
Le fer cruel eſt prêt, on s'arme, on va frapper :
Le prophète l'a dit, il ne peut nous tromper.
Je crains tout de Zopire, et je crains pour Séide.

SEIDE.

SEIDE.

Croirai-je que Zopire ait un cœur si perfide !
Ce matin, comme otage à ses yeux présenté,
J'admirais sa noblesse et son humanité :
Je sentais qu'en secret une force inconnue
Enlevait jusqu'à lui mon ame prévenue.
Soit respect pour son nom, soit qu'un dehors heureux
Me cachât de son cœur les replis dangereux ;
Soit que dans ces momens où je t'ai rencontrée,
Mon ame toute entière à son bonheur livrée,
Oubliant ses douleurs, et chassant tout effroi,
Ne connût, n'entendît, ne vît plus rien que toi ;
Je me trouvais heureux d'être auprès de Zopire.
Je le hais d'autant plus qu'il m'avait su séduire ;
Mais, malgré le courroux dont je dois m'animer,
Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voulait aimer !

PALMIRE.

Ah ! que le ciel en tout a joint nos destinées !
Qu'il a pris soin d'unir nos ames enchaînées !
Hélas ! sans mon amour, sans ce tendre lien,
Sans cet instinct charmant qui joint mon cœur au tien,
Sans la religion que Mahomet m'inspire,
J'aurais eu des remords en accusant Zopire.

SEIDE.

Laissons ces vains remords, et nous abandonnons
A la voix de ce dieu qu'à l'envi nous servons.
Je sors. Il faut prêter ce serment redoutable ;
Le dieu qui m'entendra nous sera favorable ;

Et le pontife roi, qui veille fur nos jours,
Bénira de fes mains de fi chaftes amours.
Adieu. Pour être à toi, je vais tout entreprendre.

SCENE II.

PALMIRE *feule.*

D'un noir preffentiment je ne puis me défendre.
Cet amour dont l'idée avait fait mon bonheur,
Ce jour tant fouhaité n'eft qu'un jour de terreur. (*c*)
Quel eft donc ce ferment qu'on attend de Séide ?
Tout m'eft fufpect ici ; Zopire m'intimide.
J'invoque Mahomet, et cependant mon cœur
Eprouve à fon nom même une fecrète horreur.
Dans les profonds refpects que ce héros m'infpire,
Je fens que je le crains prefque autant que Zopire.
Délivre-moi, grand Dieu ! de ce trouble où je fuis.
Craintive je te fers, aveugle je te fuis ;
Hélas ! daigne effuyer les pleurs où je me noie.

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE.

PALMIRE.

C'est vous qu'à mon fecours un dieu propice envoie,
Seigneur. Séide....

MAHOMET.

Eh bien, d'où vous vient cet effroi ?

Et que craint-on pour lui, quand on est près de moi?

PALMIRE.

O Ciel ! vous redoublez la douleur qui m'agite.
Quel prodige inoui ! votre ame est interdite ;
Mahomet est troublé pour la première fois.

MAHOMET.

Je devrais l'être au moins du trouble où je vous vois.
Est-ce ainsi qu'à mes yeux votre simple innocence
Ose avouer un feu qui peut-être m'offense ?
Votre cœur a-t-il pu, sans être épouvanté,
Avoir un sentiment que je n'ai pas dicté ?
Ce cœur que j'ai formé n'est-il plus qu'un rebelle,
Ingrat à mes bienfaits, à mes lois infidelle ?

PALMIRE.

Que dites-vous? surprise et tremblante à vos pieds,
Je baisse en frémissant mes regards effrayés.
Eh quoi ! n'avez-vous pas daigné, dans ce lieu même,
Vous rendre à nos souhaits, et consentir qu'il m'aime ?
Ces nœuds, ces chastes nœuds, que dieu formait en nous,
Sont un lien de plus qui nous attache à vous.

MAHOMET.

Redoutez des liens formés par l'imprudence.
Le crime quelquefois suit de près l'innocence.
Le cœur peut se tromper ; l'amour et ses douceurs
Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.

PALMIRE.

N'en doutez pas, mon sang coulerait pour Séide.

MAHOMET.

Vous l'aimez à ce point ?

PALMIRE.

Depuis le jour qu'Hercide
Nous foumit l'un et l'autre à votre joug facré,
Cet inftinct tout-puiffant, de nous-même ignoré,
Devançant la raifon, croiffant avec notre âge,
Du ciel, qui conduit tout, fut le fecret ouvrage.
Nos penchans, dites-vous, ne viennent que de lui.
Dieu ne faurait changer; pourrait-il aujourd'hui
Réprouver un amour que lui-même il fit naître ?
Ce qui fut innocent peut-il ceffer de l'être ?
Pourrais-je être coupable ?

MAHOMET.

Oui. Vous devez trembler.
Attendez les fecrets que je dois révéler;
Attendez que ma voix veuille enfin vous apprendre
Ce qu'on peut approuver, ce qu'on doit fe défendre.
Ne croyez que moi feul.

PALMIRE.

Et qui croire que vous ?
Efclave de vos lois, foumife, à vos genoux,
Mon cœur d'un faint refpect ne perd point l'habitude.

MAHOMET.

Trop de refpect fouvent mène à l'ingratitude.

PALMIRE.

Non, fi de vos bienfaits je perds le fouvenir,
Que Séide à vos yeux s'empreffe à m'en punir !

MAHOMET.

Séide !

PALMIRE.

Ah ! quel courroux arme votre œil févère ?

MAHOMET.

Allez, raffurez-vous, je n'ai point de colère.
C'eft éprouver affez vos fentimens fecrets ;
Repofez-vous fur moi de vos vrais intérêts.
Je fuis digne du moins de votre confiance ;
Vos deftins dépendront de votre obéiffance.
Si j'eus foin de vos jours, fi vous m'appartenez,
Méritez des bienfaits qui vous font deftinés.
Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
Affermiffez fes pas où fon devoir le guide :
Qu'il garde fes fermens, qu'il foit digne de vous.

PALMIRE.

N'en doutez point, mon père, il les remplira tous.
Je réponds de fon cœur, ainfi que de moi-même.
Séide vous adore encor plus qu'il ne m'aime ;
Il voit en vous fon roi, fon père, fon appui :
J'en attefte à vos pieds l'amour que j'ai pour lui.
Je cours à vous fervir encourager fon ame.

SCENE IV.

MAHOMET *seul.*

Quoi ! je suis malgré moi confident de sa flamme ?
Quoi ! sa naïveté, confondant ma fureur,
Enfonce innocemment le poignard dans mon cœur ?
Père, enfans, destinés au malheur de ma vie,
Race toujours funeste, et toujours ennemie,
Vous allez éprouver, dans cet horrible jour,
Ce que peut à la fois ma haine et mon amour.

SCENE V.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Enfin, voici le temps, et de ravir Palmire,
Et d'envahir la Mecque, et de punir Zopire :
Sa mort seule à tes pieds mettra nos citoyens ;
Tout est désespéré, si tu ne le préviens.
Le seul Séide ici te peut servir sans doute ;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, et cet obscur détour,
Qui peut de ton palais conduire à son séjour :
Là, cette nuit, Zopire à ses dieux fantastiques
Offre un encens frivole et des vœux chimériques :
Là, Séide, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au dieu qui lui parle par toi.

MAHOMET.

Qu'il l'immole, il le faut; il eſt né pour le crime :
Qu'il en ſoit l'inſtrument, qu'il en ſoit la victime.
Ma vengeance, mes feux, ma loi, ma ſureté,
L'irrévocable arrêt de la fatalité,
Tout le veut. Mais crois-tu que ſon jeune courage,
Nourri du fanatiſme, en ait toute la rage ?

OMAR.

Lui ſeul était formé pour remplir ton deſſein.
Palmire à te ſervir excite encor ſa main.
L'amour, le fanatiſme, aveuglent ſa jeuneſſe ;
Il ſera furieux par excès de faibleſſe.

MAHOMET.

Par les nœuds des ſermens as-tu lié ſon cœur ?

OMAR.

Du plus ſaint appareil la ténébreuſe horreur,
Les autels, les ſermens, tout enchaîne Séide.
J'ai mis un fer ſacré dans ſa main parricide,
Et la religion le remplit de fureur.
Il vient.

SCENE VI.

MAHOMET, OMAR, SEIDE.

MAHOMET.

Enfant d'un dieu qui parle à votre cœur,
Ecoutez par ma voix ſa volonté ſuprême ;
Il faut venger ſon culte, il faut venger Dieu même.

SEIDE.

Roi, pontife et prophète, à qui je suis voué,
Maître des nations par le ciel avoué,
Vous avez sur mon être une entière puissance;
Eclairez seulement ma docile ignorance.
Un mortel venger Dieu!

MAHOMET.

C'est par vos faibles mains
Qu'il veut épouvanter les profanes humains.

SEIDE.

Ah! sans doute ce dieu, dont vous êtes l'image,
Va d'un combat illustre honorer mon courage.

MAHOMET.

Faites ce qu'il ordonne, il n'est point d'autre honneur.
De ses décrets divins aveugle exécuteur,
Adorez, et frappez; vos mains seront armées
Par l'ange de la mort, et le dieu des armées.

SEIDE.

Parlez: quels ennemis vous faut-il immoler?
Quel tyran faut-il perdre, et quel sang doit couler?

MAHOMET.

Le sang du meurtrier que Mahomet abhorre,
Qui nous persécuta, qui nous poursuit encore,
Qui combattit mon dieu, qui massacra mon fils;
Le sang du plus cruel de tous nos ennemis:
De Zopire.

SEIDE.

De lui! quoi mon bras...

MAHOMET.

Téméraire,
On devient facrilége alors qu'on délibère.
Loin de moi les mortels affez audacieux
Pour juger par eux-même, et pour voir par leurs yeux.
Quiconque ofe penfer n'eft pas né pour me croire.
Obéir en filence eft votre feule gloire.
Savez-vous qui je fuis ? Savez-vous en quels lieux
Ma voix vous a chargé des volontés des cieux ?
Si, malgré fes erreurs et fon idolâtrie,
Des peuples d'Orient la Mecque eft la patrie;
Si ce temple du monde eft promis à ma loi,
Si Dieu m'en a créé le pontife et le roi;
Si la Mecque eft facrée, en favez-vous la caufe?
Ibrahim y naquit, et fa cendre y repofe: (2)
Ibrahim, dont le bras docile à l'Eternel
Traîna fon fils unique aux marches de l'autel,
Etouffant pour fon dieu les cris de la nature.
Et quand ce dieu par vous veut venger fon injure,
Quand je demande un fang à lui feul adreffé,
Quand Dieu vous a choifi, vous avez balancé !
Allez, vil idolâtre, et né pour toujours l'être,
Indigne mufulman, cherchez un autre maître.
Le prix était tout prêt, Palmire était à vous;
Mais vous bravez Palmire et le ciel en courroux.
Lâche et faible inftrument des vengeances fuprêmes,
Les traits que vous portez vont tomber fur vous-mêmes;
Fuyez, fervez, rampez fous mes fiers ennemis.

SEIDE.

Je crois entendre Dieu ; tu parles, j'obéis.

MAHOMET.

Obéissez, frappez : teint du sang d'un impie,
Méritez par sa mort une éternelle vie.

(*à Omar.*)

Ne l'abandonne pas ; et non loin de ces lieux,
Sur tous ses mouvemens ouvre toujours les yeux.

SCENE VII.

SEIDE *seul.*

IMMOLER un vieillard, de qui je suis l'otage,
Sans armes, sans défense, appesanti par l'âge !
N'importe ; une victime amenée à l'autel
Y tombe sans défense, et son sang plaît au ciel.
Enfin, Dieu m'a choisi pour ce grand sacrifice ;
J'en ai fait le serment, il faut qu'il s'accomplisse.
Venez à mon secours, ô vous, de qui le bras
Aux tyrans de la terre a donné le trépas ;
Ajoutez vos fureurs à mon zèle intrépide ;
Affermissez ma main saintement homicide. (3)
Ange de Mahomet, ange exterminateur,
Mets ta férocité dans le fond de mon cœur.
Ah ! que vois-je ?

SCENE VIII.

ZOPIRE, SEIDE.

ZOPIRE.

A mes yeux tu te troubles, Séide !
Vois d'un œil plus content le deffein qui me guide ;
Otage infortuné, que le fort m'a remis,
Je te vois à regret parmi mes ennemis.
La trève a fufpendu le moment du carnage ;
Ce torrent retenu peut s'ouvrir un paffage :
Je ne t'en dis pas plus ; mais mon cœur, malgré moi,
A frémi des dangers affemblés près de toi.
Cher Séide, en un mot, dans cette horreur publique,
Souffre que ma maifon foit ton afile unique.
Je réponds de tes jours, ils me font précieux ;
Ne me refufe pas.

SEIDE.

O mon devoir ! ô Cieux !
Ah Zopire ! eft-ce vous qui n'avez d'autre envie
Que de me protéger, de veiller fur ma vie ?
Prêt à verfer fon fang, qu'ai-je ouï ? qu'ai-je vu ?
Pardonne, Mahomet, tout mon cœur s'eft ému.

ZOPIRE.

De ma pitié pour toi tu t'étonnes peut-être ;
Mais enfin je fuis homme, et c'eft affez de l'être

Pour aimer à donner des foins compatiffans
A des cœurs malheureux que l'on croit innocens.
Exterminez, grands Dieux de la terre où nous fommes,
Quiconque avec plaifir répand le fang des hommes !

SEIDE.

Que ce langage eft cher à mon cœur combattu !
L'ennemi de mon dieu connaît donc la vertu !

ZOPIRE.

Tu la connais bien peu, puifque tu t'en étonnes. (4)
Mon fils, à quelle erreur hélas tu t'abandonnes !
Ton efprit, fafciné par les lois d'un tyran,
Penfe que tout eft crime hors d'être mufulman.
Cruellement docile aux leçons de ton maître,
Tu m'avais en horreur avant de me connaître ;
Avec un joug de fer, un affreux préjugé
Tient ton cœur innocent dans le piége engagé.
Je pardonne aux erreurs où Mahomet t'entraîne.
Mais peux-tu croire un dieu qui commande la haine ?

SEIDE.

Ah ! je fens qu'à ce dieu je vais défobéir ;
Non, Seigneur, non, mon cœur ne faurait vous haïr.

ZOPIRE.

Hélas ! plus je lui parle, et plus il m'intéreffe ;
Son âge, fa candeur, ont furpris ma tendreffe.
Se peut-il qu'un foldat de ce monftre impofteur
Ait trouvé malgré lui le chemin de mon cœur ?
Quel es-tu ? de quel fang les dieux t'ont-ils fait naître ?

SEIDE.

Je n'ai point de parens, Seigneur, je n'ai qu'un maître,
Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi,
Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi.

ZOPIRE.

Quoi! tu ne connais point de qui tu tiens la vie?

SEIDE.

Son camp fut mon berceau, son temple est ma patrie:
Je n'en connais point d'autre; et parmi ces enfans,
Qu'en tribut à mon maître on offre tous les ans,
Nul n'a plus que Séide éprouvé sa clémence.

ZOPIRE.

Je ne puis le blâmer de sa reconnaissance.
Oui, les bienfaits, Séide, ont des droits sur un cœur.
Ciel! pourquoi Mahomet fut-il son bienfaiteur?
Il t'a servi de père, aussi-bien qu'à Palmire;
D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Tu détournes de moi ton regard égaré;
De quelque grand remords tu sembles déchiré.

SEIDE.

Eh, qui n'en aurait pas dans ce jour effroyable!

ZOPIRE.

Si tes remords sont vrais, ton cœur n'est plus coupable.
Viens, le sang va couler, je veux sauver le tien.

SEIDE.

Juste Ciel! et c'est moi qui répandrais le sien!
O sermens! ô Palmire! ô vous, Dieu des vengeances!

ZOPIRE.

Remets-toi dans mes mains ; tremble, si tu balances ;
Pour la dernière fois, viens, ton sort en dépend.

SCENE IX.

ZOPIRE, SEIDE, OMAR, Suite.

OMAR *entrant avec précipitation.*

TRAITRE, que faites-vous ? Mahomet vous attend.

SEIDE.

Où suis-je ? ô Ciel ! où suis-je, et que dois-je résoudre ?
D'un et d'autre côté je vois tomber la foudre.
Où courir ? où porter un trouble si cruel ?
Où fuir ?

OMAR.

Aux pieds du roi qu'a choisi l'Eternel.

SEIDE.

Oui, j'y cours abjurer un serment que j'abhorre.

SCENE X.

ZOPIRE *seul.*

AH Séide ! où vas-tu ? Mais il me fuit encore.
Il sort désespéré, frappé d'un sombre effroi,
Et mon cœur qui le suit s'échappe loin de moi.
Ses remords, ma pitié, son aspect, son absence,
A mes sens déchirés font trop de violence.
Suivons ses pas.

SCENE XI.

ZOPIRE, PHANOR.

PHANOR.

Lisez ce billet important,
Qu'un arabe en ſecret m'a donné dans l'inſtant.

ZOPIRE.

Hercide ! qu'ai-je lu ? Grands Dieux, votre clémence
Répare-t-elle enfin ſoixante ans de ſouffrance ?
Hercide veut me voir ! lui, dont le bras cruel
Arracha mes enfans à ce ſein paternel !
Ils vivent ! Mahomet les tient ſous ſa puiſſance,
Et Séide et Palmire ignorent leur naiſſance !
Mes enfans ! tendre eſpoir, que je n'oſe écouter ;
Je ſuis trop malheureux, je crains de me flatter.
Preſſentiment confus, faut-il que je vous croie ?
O mon ſang ! où porter mes larmes et ma joie ?
Mon cœur ne peut ſuffire à tant de mouvemens ;
Je cours, et je ſuis prêt d'embraſſer mes enfans.
Je m'arrête, j'héſite, et ma douleur craintive
Prête à la voix du ſang une oreille attentive.
Allons. Voyons Hercide au milieu de la nuit ;
Qu'il ſoit ſous cette voûte en ſecret introduit,
Au pied de cet autel, où les pleurs de ton maître
Ont fatigué les dieux qui s'apaiſent peut-être.

Dieux ! rendez-moi mes fils ; Dieux ! rendez aux vertus
Deux cœurs nés généreux, qu'un traître a corrompus.
S'ils ne sont point à moi, si telle est ma misère,
Je les veux adopter, je veux être leur père.

Fin du troisième acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR.

OMAR.

Oui, de ce grand fecret la trame eſt découverte ;
Ta gloire eſt en danger, ta tombe eſt entr'ouverte.
Séide obéira : mais avant que ſon cœur,
Raffermi par ta voix, eût repris ſa fureur,
Séide a révélé cet horrible myſtère.

MAHOMET.

O Ciel !

OMAR.

Hercide l'aime : il lui tient lieu de père.

MAHOMET.

Eh bien, que penſe Hercide ?

OMAR.

Il paraît effrayé ;
Il ſemble pour Zopire avoir quelque pitié.

MAHOMET.

Hercide eſt faible ; ami, le faible eſt bientôt traître.
Qu'il tremble, il eſt chargé du ſecret de ſon maître.
Je ſais comme on écarte un témoin dangereux.
Suis-je en tout obéi ?

OMAR.

J'ai fait ce que tu veux.

MAHOMET.

Préparons donc le reste. Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice, ou que Zopire meure.
S'il meurt, c'en est assez, tout ce peuple éperdu
Adorera mon dieu, qui m'aura défendu.
Voilà le premier pas ; mais sitôt que Séide
Aura rougi ses mains de ce grand homicide,
Réponds-tu qu'au trépas Séide soit livré ?
Réponds-tu du poison qui lui fut préparé ?

OMAR.

N'en doute point.

MAHOMET.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort, et couverts de ses ombres.
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance :
Epaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur.
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
Elle naquit en vain de ce sang que j'abhorre.
On n'a point de parens, alors qu'on les ignore.
Les cris du sang, sa force et ses impressions,
Des cœurs toujours trompés sont les illusions.
La nature à mes yeux n'est rien que l'habitude ;
Celle de m'obéir fit son unique étude :
Je lui tiens lieu de tout. Qu'elle passe en mes bras
Sur la cendre des siens, qu'elle ne connaît pas.

Son cœur même en ſecret, ambitieux peut-être,
Sentira quelque orgueil à captiver ſon maître.
Mais déjà l'heure approche où Séide en ces lieux
Doit m'immoler ſon père à l'aſpect de ſes dieux.
Retirons-nous.

OMAR.

Tu vois ſa démarche égarée :
De l'ardeur d'obéir ſon ame eſt dévorée.

SCENE II.

MAHOMET et OMAR *ſur le devant, mais retirés de côté ;* SEIDE *dans le fond.*

SEIDE.

Il le faut donc remplir ce terrible devoir !

MAHOMET.

Viens, et par d'autres coups aſſurons mon pouvoir.
(il ſort avec Omar.)

SEIDE *ſeul.*

A tout ce qu'ils m'ont dit je n'ai rien à répondre.
Un mot de Mahomet ſuffit pour me confondre.
Mais quand il m'accablait de cette ſainte horreur,
La perſuaſion n'a point rempli mon cœur :
Si le ciel a parlé, j'obéirai ſans doute.
Mais quelle obéiſſance ! ô Ciel ! et qu'il en coûte !

SCENE III.

SEIDE, PALMIRE.

SEIDE.

PALMIRE, que veux-tu ? Quel funefte tranfport ?
Qui t'amène en ces lieux confacrés à la mort ?

PALMIRE.

Séide, la frayeur et l'amour font mes guides ;
Mes pleurs baignent tes mains faintement homicides.
Quel facrifice horrible, hélas ! faut-il offrir ?
A Mahomet, à Dieu, tu vas donc obéir ?

SEIDE.

O de mes fentimens fouveraine adorée,
Parlez, déterminez ma fureur égarée ;
Eclairez mon efprit, et conduifez mon bras ;
Tenez-moi lieu d'un dieu que je ne comprends pas.
Pourquoi m'a-t-il choifi ? Ce terrible prophète
D'un ordre irrévocable eft-il donc l'interprète ?

PALMIRE.

Tremblons d'examiner. Mahomet voit nos cœurs,
Il entend nos foupirs, il obferve mes pleurs.
Chacun redoute en lui la divinité même ;
C'eft tout ce que je fais, le doute eft un blafphème :
Et le dieu qu'il annonce avec tant de hauteur,
Séide, eft le vrai dieu, puifqu'il le rend vainqueur.

SEIDE.

Il l'eft, puifque Palmire, et le croit, et l'adore.

Mais mon efprit confus ne conçoit point encore
Comment ce dieu fi bon, ce père des humains,
Pour un meurtre effroyable a réfervé mes mains.
Je ne le fais que trop que mon doute eft un crime,
Qu'un prêtre fans remords égorge fa victime,
Que par la voix du ciel Zopire eft condamné,
Qu'à foutenir ma loi j'étais prédeftiné.
Mahomet s'expliquait, il a fallu me taire;
Et tout fier de fervir la célefte colère,
Sur l'ennemi de dieu je portais le trépas:
Un autre dieu, peut-être, a retenu mon bras.
Du moins, lorfque j'ai vu ce malheureux Zopire,
De ma religion j'ai fenti moins l'empire.
Vainement mon devoir au meurtre m'appelait;
A mon cœur éperdu l'humanité parlait.
Mais avec quel courroux, avec quelle tendreffe,
Mahomet de mes fens accufe la faibleffe!
Avec quelle grandeur, et quelle autorité
Sa voix vient d'endurcir ma fenfibilité!
Que la religion eft terrible et puiffante!
J'ai fenti la fureur en mon cœur renaiffante;
Palmire, je fuis faible, et du meurtre effrayé.
De ces faintes fureurs je paffe à la pitié;
De fentimens confus une foule m'affiége;
Je crains d'être barbare ou d'être facrilége.
Je ne me fens point fait pour être un affaffin.
Mais quoi! Dieu me l'ordonne, et j'ai promis ma main;
J'en verfe encor des pleurs de douleur et de rage.

Vous me voyez, Palmire, en proie à cet orage,
Nageant dans le reflux des contrariétés,
Qui pouſſe et qui retient mes faibles volontés.
C'eſt à vous de fixer mes fureurs incertaines ;
Nos cœurs ſont réunis par les plus fortes chaînes :
Mais ſans ce ſacrifice à mes mains impoſé,
Le nœud qui nous unit eſt à jamais briſé.
Ce n'eſt qu'à ce ſeul prix que j'obtiendrai Palmire.

PALMIRE.

Je ſuis le prix du ſang du malheureux Zopire !

SEIDE.

Le ciel et Mahomet ainſi l'ont arrêté.

PALMIRE.

L'amour eſt-il donc fait pour tant de cruauté ?

SEIDE.

Ce n'eſt qu'au meurtrier que Mahomet te donne.

PALMIRE.

Quelle effroyable dot !

SEIDE.

Mais ſi le ciel l'ordonne,
Si je ſers et l'amour et la religion ?

PALMIRE.

Hélas !

SEIDE.

Vous connaiſſez la malédiction
Qui punit à jamais la déſobéiſſance.

PALMIRE.

Si Dieu même en tes mains a remis ſa vengeance,

S'il exige le ſang que ta bouche a promis...

SEIDE.

Eh bien, pour être à toi que faut-il ?

PALMIRE.

Je frémis.

SEIDE.

Je t'entends, ſon arrêt eſt parti de ta bouche.

PALMIRE.

Qui, moi ?

SEIDE.

Tu l'as voulu.

PALMIRE.

Dieu ! quel arrêt farouche !
Que t'ai-je dit ?

SEIDE.

Le ciel vient d'emprunter ta voix ;
C'eſt ſon dernier oracle, et j'accomplis ſes lois.
Voici l'heure où Zopire à cet autel funeſte
Doit prier en ſecret des dieux que je déteſte.
Palmire, éloigne-toi.

PALMIRE.

Je ne puis te quitter.

SEIDE.

Ne vois point l'attentat qui va s'exécuter :
Ces momens ſont affreux. Va, fuis, cette retraite
Eſt voiſine des lieux qu'habite le prophète.
Va, dis-je.

PALMIRE.

Ce vieillard va donc être immolé !

SEIDE.

De ce grand facrifice ainfi l'ordre eft réglé.
Il le faut de ma main traîner fur la pouffière,
De trois coups dans le fein, lui ravir la lumière,
Renverfer dans fon fang cet autel difperfé.

PALMIRE.

Lui mourir par tes mains! tout mon fang s'eft glacé.
Le voici, jufte Ciel! . . .

(*le fond du théâtre s'ouvre. On voit un autel.*)

SCENE IV.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE *fur le devant.*

ZOPIRE *près de l'autel.*

O Dieux de ma patrie!
Dieux prêts à fuccomber fous une fecte impie,
C'eft pour vous-même ici que ma débile voix
Vous implore aujourd'hui pour la dernière fois.
La guerre va renaître, et fes mains meurtrières
De cette faible paix vont brifer les barrières.
Dieux! fi d'un fcélérat vous refpectez le fort....

SEIDE *à Palmire.*

Tu l'entends qui blafphême?

ZOPIRE.

Accordez-moi la mort;
Mais rendez-moi mes fils à mon heure dernière:
Que j'expire en leurs bras, qu'ils ferment ma paupière.
Hélas!

Hélas ! ſi j'en croyais mes ſecrets ſentimens,
Si vos mains en ces lieux ont conduit mes enfans…

PALMIRE *à Séide.*

Que dit-il ? ſes enfans !

ZOPIRE.

O mes dieux que j'adore !
Je mourrais du plaiſir de les revoir encore.
Arbitre des deſtins, daignez veiller ſur eux ;
Qu'ils penſent comme moi, mais qu'ils ſoient plus heureux !

SEIDE.

Il court à ſes faux dieux ! frappons.
(*il tire ſon poignard.*)

PALMIRE.

Que vas-tu faire ?
Hélas !

SEIDE.

Servir le ciel, te mériter, te plaire.
Ce glaive à notre dieu vient d'être conſacré.
Que l'ennemi de dieu ſoit par lui maſſacré !
Marchons. Ne vois-tu pas dans ces demeures ſombres
Ces traits de ſang, ce ſpectre, et ces errantes ombres ?

PALMIRE.

Que dis-tu ?

SEIDE.

Je vous ſuis, miniſtre du trépas ;
Vous me montrez l'autel, vous conduiſez mon bras.
Allons.

PALMIRE.

Non, trop d'horreur entre nous deux s'assemble.
Demeure.

SEIDE.

Il n'est plus temps, avançons; l'autel tremble.

PALMIRE.

Le ciel se manifeste, il n'en faut pas douter.

SEIDE.

Me pousse-t-il au meurtre, ou veut-il m'arrêter ?
Du prophète de dieu la voix se fait entendre ;
Il me reproche un cœur trop flexible et trop tendre.
Palmire !

PALMIRE.

Eh bien ?

SEIDE.

Au ciel adressez tous vos vœux.
Je vais frapper.

(*il sort et va derrière l'autel où est Zopire.*)

PALMIRE.

Je meurs. O moment douloureux !
Quelle effroyable voix dans mon ame s'élève !
D'où vient que tout mon sang malgré moi se soulève ?
Si le ciel veut un meurtre, est-ce à moi d'en juger ?
Est-ce à moi de m'en plaindre, et de l'interroger ?
J'obéis. D'où vient donc que le remords m'accable ?
Ah ! quel cœur sait jamais s'il est juste ou coupable ?
Je me trompe, ou les coups sont portés cette fois ;
J'entends les cris plaintifs d'une mourante voix.
Séide.... hélas !....

SEIDE *revient d'un air égaré.*

Où ſuis-je, et quelle voix m'appelle?
Je ne vois point Palmire; un dieu m'a privé d'elle.

PALMIRE.

Eh quoi! méconnais-tu celle qui vit pour toi?

SEIDE.

Où ſommes-nous?

PALMIRE.

Eh bien, cette effroyable loi,
Cette triſte promeſſe eſt-elle enfin remplie?

SEIDE.

Que me dis-tu?

PALMIRE.

Zopire a-t-il perdu la vie?

SEIDE.

Qui? Zopire?

PALMIRE.

Ah, grand Dieu! Dieu de ſang altéré,
Ne perſécutez point ſon eſprit égaré.
Fuyons d'ici.

SEIDE.

Je ſens que mes genoux s'affaiſſent.
(il s'aſſied.)
Ah! je revois le jour, et mes forces renaiſſent.
Quoi! c'eſt vous?

PALMIRE.

Qu'as-tu fait?

SEIDE.

(il ſe relève.)
Moi! je viens d'obéir....

D'un bras défefpéré je viens de le faifir.
Par fes cheveux blanchis j'ai traîné ma victime.
O Ciel ! tu l'as voulu ; peux-tu vouloir un crime ?
Tremblant, faifi d'effroi, j'ai plongé dans fon flanc
Ce glaive confacré, qui dut verfer fon fang.
J'ai voulu redoubler ; ce vieillard vénérable
A jeté dans mes bras un cri fi lamentable ;
La nature a tracé dans fes regards mourans
Un fi grand caractère, et des traits fi touchans ! ....
De tendreffe et d'effroi mon ame s'eft remplie,
Et plus mourant que lui, je détefte ma vie.

PALMIRE.

Fuyons vers Mahomet qui doit nous protéger :
Près de ce corps fanglant vous êtes en danger.
Suivez-moi.

SEIDE.

Je ne puis. Je me meurs. Ah Palmire !

PALMIRE.

Quel trouble épouvantable à mes yeux le déchire ?

SEIDE *en pleurant.*

Ah ! fi tu l'avais vu, le poignard dans le fein,
S'attendrir à l'afpect de fon lâche affaffin !
Je fuyais. Croirais-tu que fa voix affaiblie,
Pour m'appeler encore a ranimé fa vie ?
Il retirait ce fer de fes flancs malheureux.
Hélas ! il m'obfervait d'un regard douloureux.
Cher Séide, a-t-il dit, infortuné Séide !
Cette voix, ces regards, ce poignard homicide,

Ce vieillard attendri, tout ſanglant à mes pieds,
Pourſuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons-nous fait!

PALMIRE.

On vient, je tremble pour ta vie.
Fuis au nom de l'amour et du nœud qui nous lie.

SEIDE.

Va, laiſſe-moi. Pourquoi cet amour malheureux
M'a-t-il pu commander ce ſacrifice affreux ?
Non, cruelle, ſans toi, ſans ton ordre ſuprême,
Je n'aurais pu jamais obéir au ciel même.

PALMIRE.

De quel reproche horrible oſes-tu m'accabler ?
Hélas! plus que le tien mon cœur ſe ſent troubler.
Cher amant, prends pitié de Palmire éperdue!

SEIDE.

Palmire! quel objet vient effrayer ma vue ?
(*Zopire paraît appuyé ſur l'autel, après s'être relevé derrière cet autel où il a reçu le coup.*

PALMIRE.

C'eſt cet infortuné, luttant contre la mort,
Qui vers nous tout ſanglant ſe traîne avec effort.

SEIDE.

Eh quoi, tu vas à lui ?

PALMIRE.

De remords dévorée,
Je cède à la pitié dont je ſuis déchirée.

Je n'y puis réſiſter, elle entraîne mes-ſens.

ZOPIRE *avançant et ſoutenu par elle.*

Hélas, ſervez de guide à mes pas languiſſans !

(*il s'aſſied.*)

Séide, ingrat ! c'eſt toi qui m'arraches la vie !
Tu pleures ! ta pitié ſuccède à ta furie !

SCENE V.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, PHANOR.

PHANOR.

Ciel ! quels affreux objets ſe préſentent à moi !

ZOPIRE.

Si je voyais Hercide ! .... Ah, Phanor, eſt-ce toi ?
Voilà mon aſſaſſin.

PHANOR.

O crime ! affreux myſtère !
Aſſaſſin malheureux, connaiſſez votre père.

SEIDE.

Qui ?

PALMIRE.

Lui ?

SEIDE.

Mon père ?

ZOPIRE.

O Ciel !

PHANOR.

Hercide eſt expirant,
Il me voit, il m'appelle, il s'écrie en mourant :

S'il en eſt encor temps, préviens un parricide,
Cours arracher ce fer à la main de Séide.
Malheureux confident d'un horrible ſecret,
Je ſuis puni, je meurs des mains de Mahomet :
Cours, hâte-toi d'apprendre au malheureux Zopire
Que Séide eſt ſon fils, et frère de Palmire.

SEIDE.

Vous !

PALMIRE.

Mon frère ?

ZOPIRE.

O mes fils ! ô nature ! ô mes dieux !
Vous ne me trompiez pas, quand vous parliez pour eux.
Vous m'éclairiez ſans doute. Ah malheureux Séide !
Qui t'a pu commander cet affreux homicide ?

SEIDE, *ſe jetant à genoux.*

L'amour de mon devoir et de ma nation,
Et ma reconnaiſſance, et ma religion,
Tout ce que les humains ont de plus reſpectable
M'inſpira des forfaits le plus abominable.
Rendez, rendez ce fer à ma barbare main.

PALMIRE *à genoux, arrêtant le bras de Séide.*

Ah! mon père, ah! Seigneur, plongez-le dans mon ſein.
J'ai ſeule à ce grand crime encouragé Séide ;
L'inceſte était pour nous le prix du parricide.

SEIDE.

Le ciel n'a point pour nous d'aſſez grands châtimens.
Frappez vos aſſaſſins.

ZOPIRE, *en les embrassant.*

J'embrasse mes enfans.
Le ciel voulut mêler, dans les maux qu'il m'envoie,
Le comble des horreurs au comble de la joie.
Je bénis mon destin, je meurs; mais vous vivez.
O vous, qu'en expirant mon cœur a retrouvés,
Séide, et vous, Palmire, au nom de la nature,
Par ce reste de sang qui sort de ma blessure,
Par ce sang paternel, par vous, par mon trépas,
Vengez-vous, vengez-moi, mais ne vous perdez pas.
L'heure approche, mon fils, où la trève rompue
Laissait à mes desseins une libre étendue;
Les dieux de tant de maux ont pris quelque pitié,
Le crime de tes mains n'est commis qu'à moitié.
Le peuple avec le jour en ces lieux va paraître;
Mon sang va les conduire: ils vont punir un traitre.
Attendons ces momens.

SEIDE.

Ah! je cours de ce pas
Vous immoler ce monstre, et hâter mon trépas;
Me punir, vous venger.

SCENE VI.

ZOPIRE, SEIDE, PALMIRE, OMAR, Suite.

OMAR.

Qu'on arrête Séide.
Secourez tous Zopire, enchaînez l'homicide.
Mahomet n'eſt venu que pour venger les lois.

ZOPIRE.

Ciel, quel comble du crime ! et qu'eſt-ce que je vois ?

SEIDE.

Mahomet me punir ?

PALMIRE.

Eh quoi ! tyran farouche,
Après ce meurtre horrible ordonné par ta bouche !

OMAR.

On n'a rien ordonné.

SEIDE.

Va, j'ai bien mérité
Cet exécrable prix de ma crédulité.

OMAR.

Soldats, obéiſſez.

PALMIRE.

Non ; arrêtez. Perfide !

OMAR.

Madame, obéiſſez, ſi vous aimez Séide.
Mahomet vous protége, et ſon juſte courroux,
Prêt à tout foudroyer, peut s'arrêter pour vous.

Auprès de votre roi, Madame, il faut me ſuivre.

PALMIRE.

Grand Dieu, de tant d'horreurs que la mort me délivre!

(*on emmène Palmire et Séide.*)

ZOPIRE *à Phanor*.

On les enlève? O Ciel! ô père malheureux!
Le coup qui m'aſſaſſine eſt cent fois moins affreux.

PHANOR.

Déjà le jour renaît, tout le peuple s'avance;
On s'arme, on vient à vous, on prend votre défenſe.

ZOPIRE.

Quoi! Séide eſt mon fils!

PHANOR.

N'en doutez point.

ZOPIRE.

Hélas!

O forfaits! ô nature!... allons, ſoutiens mes pas,
Je meurs. Sauvez, grands Dieux, de tant de barbarie
Mes deux enfans que j'aime, et qui m'ôtent la vie. (*d*)

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MAHOMET, OMAR, Suite dans le fond.

OMAR.

Zopire eſt expirant, et ce peuple éperdu
Levait déjà ſon front dans la poudre abattu.
Tes prophètes et moi, que ton eſprit inſpire,
Nous déſavouons tous le meurtre de Zopire.
Ici, nous l'annonçons à ce peuple en fureur,
Comme un coup du Très-Haut qui s'arme en ta faveur.
Là, nous en gémiſſons, nous promettons vengeance;
Nous vantons ta juſtice, ainſi que ta clémence.
Par-tout on nous écoute, on fléchit à ton nom;
Et ce reſte importun de la ſédition
N'eſt qu'un bruit paſſager de flots après l'orage,
Dont le courroux mourant frappe encor le rivage,
Quand la ſérénité règne aux plaines du ciel.

MAHOMET.

Impoſons à ces flots un ſilence éternel.
As-tu fait des remparts approcher mon armée?

OMAR.

Elle a marché la nuit vers la ville alarmée:
Oſman la conduiſait par de ſecrets chemins.

MAHOMET.

Faut-il toujours combattre, ou tromper les humains!

Séide ne fait point qu'aveugle en sa furie,
Il vient d'ouvrir le flanc dont il reçut la vie.

OMAR.

Qui pourrait l'en instruire ? un éternel oubli
Tient avec ce secret Hercide enseveli :
Séide va le suivre, et son trépas commence.
J'ai détruit l'instrument qu'employa ta vengeance.
Tu sais que dans son sang ses mains ont fait couler
Le poison qu'en sa coupe on avait su mêler.
Le châtiment sur lui tombait avant le crime;
Et tandis qu'à l'autel il traînait sa victime,
Tandis qu'au sein d'un père il enfonçait son bras,
Dans ses veines, lui-même, il portait son trépas.
Il est dans la prison, et bientôt il expire :
Cependant en ces lieux j'ai fait garder Palmire.
Palmire à tes desseins va même encor servir ;
Croyant sauver Séide, elle va t'obéir.
Je lui fais espérer la grâce de Séide.
Le silence est encor sur sa bouche timide :
Son cœur toujours docile, et fait pour t'adorer,
En secret seulement n'osera murmurer.
Législateur, prophète, et roi dans ta patrie,
Palmire achèvera le bonheur de ta vie.
Tremblante, inanimée, on l'amène â tes yeux.

MAHOMET.

Va rassembler mes chefs, et revole en ces lieux.

SCENE II.

MAHOMET, PALMIRE, Suite de Palmire et de Mahomet.

PALMIRE.

CIEL, où ſuis-je ! ah grand Dieu !

MAHOMET.

Soyez moins conſternée ;
J'ai du peuple et de vous peſé la deſtinée.
Le grand événement qui vous remplit d'effroi,
Palmire, eſt un myſtère entre le ciel et moi.
De vos indignes fers à jamais dégagée,
Vous êtes en ces lieux, libre, heureuſe et vengée.
Ne pleurez point Séide, et laiſſez à mes mains
Le ſoin de balancer le deſtin des humains.
Ne ſongez plus qu'au vôtre : et ſi vous m'êtes chère,
Si Mahomet ſur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un ſort plus noble, un titre encor plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend.
Portez vos vœux hardis au faîte de la gloire ;
De Séide et du reſte étouffez la mémoire :
Vos premiers ſentimens doivent tous s'effacer
A l'aſpect des grandeurs où vous n'oſiez penſer.
Il faut que votre cœur à mes bontés réponde,
Et ſuive en tout mes lois, lorſque j'en donne au monde.

PALMIRE.

Qu'entends-je ? quelles lois, ô Ciel, et quels bienfaits !
Impoſteur teint de ſang, que j'abjure à jamais,

Bourreau de tous les miens, va ; ce dernier outrage
Manquait à ma misère, et manquait à ta rage.
Le voilà donc, grand Dieu ! ce prophète ſacré,
Ce roi que je ſervis, ce dieu que j'adorai !
Monſtre, dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocens ont fait deux parricides ;
De ma faible jeuneſſe infame ſéducteur,
Tout ſouillé de mon ſang, tu prétends à mon cœur !
Mais tu n'as pas encore aſſuré ta conquête ;
Le voile eſt déchiré ; la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs ? entends-tu ces éclats ?
Mon père te pourſuit des ombres du trépas.
Le peuple ſe ſoulève ; on s'arme en ma défenſe ;
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puiſſé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur ſang !
Puiſſent la Mecque enſemble, et Médine, et l'Aſie,
Punir tant de fureur et tant d'hypocriſie !
Que le monde, par toi ſéduit et ravagé,
Rougiſſe de ſes fers, les briſe et ſoit vengé !
Que ta religion, que fonda l'impoſture,
Soit l'éternel mépris de la race future !
Que l'enfer, dont tes cris menaçaient tant de fois
Quiconque oſait douter de tes indignes lois,
Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi ſeul préparés, ſoient ton juſte partage !
Voilà les ſentimens qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les ſermens, et les vœux que je fais.

MAHOMET.

Je vois qu'on m'a trahi ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
Et qui que vous ſoyez, fléchiſſez ſous un maître.
Apprenez que mon cœur....

SCENE III.

MAHOMET, PALMIRE, OMAR, ALI, Suite.

OMAR.

On ſait tout, Mahomet :
Hercide en expirant révéla ton ſecret.
Le peuple en eſt inſtruit ; la priſon eſt forcée ;
Tout s'arme, tout s'émeut ; une foule inſenſée,
Elevant contre toi ſes hurlemens affreux,
Porte le corps ſanglant de ſon chef malheureux.
Séide eſt à leur tête, et d'une voix funeſte,
Les excite à venger ce déplorable reſte.
Ce corps, fouillé de ſang, eſt l'horrible ſignal
Qui fait courir le peuple à ce combat fatal.
Il s'écrie en pleurant, je ſuis un parricide ;
La douleur le ranime, et la rage le guide.
Il ſemble reſpirer pour ſe venger de toi ;
On déteſte ton dieu, tes prophètes, ta loi.
Ceux mêmes qui devaient, dans la Mecque alarmée,
Faire ouvrir, cette nuit, la porte à ton armée,
De la fureur commune avec zèle enivrés,
Viennent lever ſur toi leurs bras déſeſpérés.

On n'entend que les cris de mort et de vengeance.

PALMIRE.

Achève, juſte Ciel ! et ſoutiens l'innocence.
Frappe.

MAHOMET *à Omar.*

Eh bien, que crains-tu ?

OMAR.

Tu vois quelques amis,
Qui contre les dangers comme moi raffermis,
Mais vainement armés contre un pareil orage,
Viennent tous à tes pieds mourir avec courage.

MAHOMET.

Seul je les défendrai. Rangez-vous près de moi,
Et connaiſſez enfin qui vous avez pour roi.

SCENE IV et dernière.

MAHOMET, OMAR, ſa ſuite *d'un côté*, SEIDE, *et* le Peuple *de l'autre*, PALMIRE *au milieu.*

SEIDE *un poignard à la main, mais déjà affaibli par le poiſon.*

Peuple, vengez mon père, et courez à ce traître.

MAHOMET.

Peuple, né pour me ſuivre, écoutez votre maître.

SEIDE.

N'écoutez point ce monſtre, et ſuivez-moi... Grands Dieux !
Quel nuage épaiſſi ſe répand ſur mes yeux !

(*il*

(*il avance, il chancelle.*)

Frappons... Ciel ! je me meurs.

MAHOMET.

Je triomphe.

PALMIRE *courant à lui.*

Ah ! mon frère,
N'auras-tu pu verser que le sang de ton père ?

SEIDE.

Avançons. Je ne puis... Quel dieu vient m'accabler !

(*il tombe entre les bras des siens.*)

MAHOMET.

Ainsi tout téméraire à mes yeux doit trembler.
Incrédules esprits, qu'un zèle aveugle inspire,
Qui m'osez blasphémer, et qui vengez Zopire,
Ce seul bras que la terre apprit à redouter,
Ce bras peut vous punir d'avoir osé douter.
Dieu qui m'a confié sa parole et sa foudre,
Si je me veux venger, va vous réduire en poudre.
Malheureux ! connaissez son prophète et sa loi ;
Et que ce dieu soit juge entre Séide et moi.
De nous deux, à l'instant, que le coupable expire !

PALMIRE.

Mon frère ! eh quoi ! sur eux ce monstre a tant d'empire !
Ils demeurent glacés, ils tremblent à sa voix.
Mahomet, comme un dieu, leur dicte encor ses lois.
Et toi, Séide, aussi !

SEIDE, *entre les bras des siens.*

Le ciel punit ton frère.

Mon crime était horrible, autant qu'involontaire.
En vain la vertu même habitait dans mon cœur.
Toi, tremble, scélérat, si Dieu punit l'erreur.
Vois quel foudre il prépare aux artisans des crimes :
Tremble ; son bras s'essaye à frapper ses victimes.
Détournez d'elle, ô Dieu, cette mort qui me suit !

PALMIRE.

Non, peuple, ce n'est point un dieu qui le poursuit :
Non, le poison sans doute....

MAHOMET *en l'interrompant, et s'adressant au peuple.*

Apprenez, infidelles,
A former contre moi des trames criminelles :
Aux vengeances des cieux reconnaissez mes droits.
La nature et la mort ont entendu ma voix.
La mort qui m'obéit, qui, prenant ma défense,
Sur ce front pâlissant a tracé ma vengeance,
La mort est à vos yeux, prête à fondre sur vous.
Ainsi mes ennemis sentiront mon courroux ;
Ainsi je punirai les erreurs insensées,
Les révoltes du cœur, et les moindres pensées.
Si ce jour luit pour vous, ingrats, si vous vivez,
Rendez grâce au pontife, à qui vous le devez.
Fuyez, courez au temple apaiser ma colère.

(le peuple se retire.)

PALMIRE *revenant à elle.*

Arrêtez. Le barbare empoisonna mon frère.
Monstre, ainsi son trépas t'aura justifié ;
A force de forfaits tu t'es déifié.

Malheureux affaffin de ma famille entière,
Ote-moi de tes mains ce refte de lumière.
O frère ! ô trifte objet d'un amour plein d'horreurs !
Que je te fuive au moins.

(*elle fe jette fur le poignard de fon frère.*)

MAHOMET.

Qu'on l'arrête.

PALMIRE.

Je meurs.
Je ceffe de te voir, impofteur exécrable.
Je me flatte, en mourant, qu'un dieu plus équitable
Réferve un avenir pour les cœurs innocens.
Tu dois régner ; le monde eft fait pour les tyrans.

MAHOMET.

Elle m'eft enlevée.... Ah ! trop chère victime !
Je me vois arracher le feul prix de mon crime.
De fes jours pleins d'appas déteftable ennemi,
Vainqueur et tout-puiffant, c'eft moi qui fuis puni.
Il eft donc des remords ! ô fureur ! ô juftice !
Mes forfaits dans mon cœur ont donc mis mon fupplice !
Dieu, que j'ai fait fervir au malheur des humains,
Adorable inftrument de mes affreux deffeins,
Toi que j'ai blafphémé, mais que je crains encore,
Je me fens condamné, quand l'univers m'adore.
Je brave en vain les traits dont je me fens frapper.
J'ai trompé les mortels, et ne puis me tromper.
Père, enfans malheureux, immolés à ma rage,
Vengez la terre et vous, et le ciel que j'outrage.

Arrachez-moi ce jour, et ce perfide cœur,
Ce cœur né pour haïr, qui brûle avec fureur.
Et toi, de tant de honte étouffe la mémoire ;
Cache au moins ma faibleſſe, et ſauve encor ma gloire :
Je dois régir en dieu l'univers prévenu ;
Mon empire eſt détruit ſi l'homme eſt reconnu.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE MAHOMET.

(*a*) PREMIERES éditions :

* On périt avec gloire. . .

(*b*) Edition de 1752 :

* Vous fait si près du port exposer au naufrage.

(*c*) *Ibidem.*

* Ce jour tant souhaité me semble un jour d'horreur.

(*d*) *Ibid.*

PHANOR.

. . . .

* On s'arme on vient à vous, on prend votre défense.

ZOPIRE.

* Soutiens mes pas, allons ; j'espère encor punir
* L'hypocrite assassin qui m'ose secourir ;
* Ou du moins, en mourant sauver de sa furie
* Ces deux enfans que j'aime, et qui m'ôtent la vie.

NOTES.

(1) C'EST le mot de la maréchale d'*Ancre* à un de ses juges qui lui demandait de quel charme elle s'était servie pour captiver l'esprit de la reine : *de l'ascendant que les ames fortes ont sur les esprits faibles.*

(2) Les Musulmans croyaient avoir à la Mecque le tombeau d'*Abraham*. Le sacrifice d'*Isaac* est le premier assassinat ordonné par DIEU, dans nos livres.

On se contenta de la bonne volonté pour cette seule fois ; mais c'était le premier pas, et cette tradition, une fois établie, donna aux fanatiques un prétexte pour obtenir davantage. Ils savaient bien que lorsqu'ils auraient déterminé un furieux à lever le poignard, un ange ne viendrait pas lui arrêter le bras.

(3) On trouve dans le quatrième acte :

„ Mes pleurs baignent tes mains saintement homicides.

Cette expression est de *Racine : De leurs plus chers parens saintement homicides*, dit-il, en parlant de *vingt mille juifs égorgés pour un veau*, par la main des lévites. Mais *Racine*, dans Athalie, employait son genie à consacrer ces saintes horreurs.

(4) C'est la seule bonne réponse à tous ceux qui croient, ou font semblant de croire qu'il n'y a de vertu que parmi les hommes qui pensent comme eux. Ce vers renferme un sens profond. Un homme, en effet, qui pense que pour avoir de la justice, de l'humanité, de la générosité, il faut croire une telle opinion spéculative, imaginer que dans un autre monde on sera payé de cette action, savoir même précisément comment on sera payé, un tel homme regarde nécessairement la vertu comme une chose peu naturelle à l'espèce humaine, ne connaît pas les véritables motifs qui inspirent les actions vertueuses aux ames nées pour la vertu. Enfin, les bonnes actions qu'il a pu faire n'ont été inspirées que par des motifs étrangers, ou bien il n'a pas su démêler le principe de ses propres actions. Tel est le sens de ce vers, le plus philosophique peut-être, et le plus vrai de la pièce.

MEROPE,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 20 février 1743.

LETTRE

LETTRE

DU PERE DE TOURNEMINE,

JESUITE,

AU PERE BRUMOY,

Sur la tragédie de Mérope.

Je vous renvoie, mon révérend Père, Mérope, ce matin à huit heures. Vous vouliez l'avoir dès hier au soir ; j'ai pris le temps de la lire avec attention. Quelque succès que lui donne le goût inconstant de Paris, elle passera jusqu'à la postérité comme une de nos tragédies les plus parfaites, comme un modèle de tragédie. *Aristote*, ce sage législateur du théâtre, a mis ce sujet au premier rang des sujets tragiques. *Euripide* l'avait traité ; et nous apprenons d'*Aristote*, que toutes les fois qu'on représentait sur le théâtre de l'ingénieuse Athènes le Cresphonte d'*Euripide*, ce peuple accoutumé aux chefs-d'œuvre tragiques était frappé, saisi, transporté d'une émotion extraordinaire. Si le goût de Paris ne s'accorde pas avec celui d'Athènes, Paris aura tort sans doute. Le Cresphonte d'*Euripide* est perdu : M. de *Voltaire* nous le rend. Vous, mon Père, qui nous avez

donné en français Euripide, tel qu'il charmait la Gréce, avez reconnu dans la Mérope de notre illuſtre ami, la ſimplicité, le naturel, le pathétique d'*Euripide*. M. de *Voltaire* a conſervé la ſimplicité du ſujet; il l'a débarraſſé non-ſeulement d'épiſodes ſuperflus, mais encore de ſcènes inutiles. Le péril d'*Egiſthe* occupe ſeul le théâtre. L'intérêt croît de ſcène en ſcène juſqu'au dénouement, dont la ſurpriſe eſt ménagée, préparée avec beaucoup d'art. On l'attend du petit-fils d'*Alcide*. Tout ſe paſſe ſur le théâtre comme il ſe paſſa dans Meſsène. Les coups de théâtre ne ſont point des ſituations forcées, dont le merveilleux choque la vraiſemblance: ils naiſſent du ſujet; c'eſt l'événement hiſtorique vivement repréſenté. Peut-on n'être pas touché, enlevé, dans la ſcène où *Narbas* arrive au moment que *Mérope* va immoler ſon fils qu'elle croit venger? dans la ſcène où elle ne peut ſauver ſon fils d'une mort inévitable qu'en le feſant connaître au tyran? Le cinquième acte égale ou ſurpaſſe le peu de cinquièmes actes excellens qu'on a vus ſur le théâtre. Tout ſe paſſe hors du théâtre; et l'auteur a tranſporté, ce ſemble, toute l'action ſur le théâtre avec un art admirable. La narration d'*Iſménie* n'eſt pas de ces narrations étudiées, hors d'œuvre, où l'eſprit brille à contre-temps, qui ralentiſſent l'action, qui

dégénèrent en fadeur ; elle eſt toute action. Le trouble d'*Iſménie* peint le tumulte qu'elle raconte. Je ne parle point de la verſification ; le poëte, admirable verſificateur, s'eſt ſurpaſſé ; jamais ſa verſification ne fut plus belle et plus claire. Tous ceux qu'un zèle raiſonnable anime contre la corruption des mœurs, qui ſouhaitent la réformation du théâtre, qui voudraient qu'imitateurs exacts des Grecs, que nous avons ſurpaſſés dans pluſieurs perfections de la poëſie dramatique, nous euſſions plus de ſoin d'atteindre à ſa véritable fin, de rendre le théâtre, comme il peut l'être, une école des mœurs : tous ceux qui penſent ſi raiſonnablement doivent être charmés de voir un auſſi grand poëte, un poëte auſſi accrédité que le fameux *Voltaire*, donner une tragédie ſans amour. (*)

Il n'a point haſardé imprudemment une entrepriſe ſi utile ; aux ſentimens de l'amour, il ſubſtitue des ſentimens vertueux qui n'ont pas moins de force. Quelque prévenu qu'on ſoit pour les tragédies dont l'amour forme l'intrigue, il eſt cependant vrai, (et nous l'avons ſouvent remarqué) que les tragédies qui ont le plus réuſſi ne doivent pas leurs ſuccès aux ſcènes amoureuſes. Au contraire, tous les

(*) La première édition avait pour épigraphe :

Legite hoc, auſteri ; crimen amoris abeſt.

connaiſſeurs habiles ſoutiennent que la galanterie romaneſque a dégradé notre théâtre, et auſſi nos meilleurs poëtes. Le grand *Corneille* l'a ſenti, il ſouffrait avec peine la ſervitude où le réduiſait le mauvais goût dominant : n'oſant encore bannir du théâtre l'amour, il en a banni l'amour heureux ; il ne lui a permis ni baſſeſſe ni faibleſſe ; il l'a élevé juſqu'à l'héroïſme, aimant mieux paſſer le naturel, que de s'abaiſſer à un naturel trop tendre et contagieux.

Voilà, mon révérend Père, le jugement que votre illuſtre ami demande ; je l'ai écrit à la hâte, c'eſt une preuve de ma déférence ; mais l'amitié paternelle, qui m'attache à lui depuis ſon enfance, ne m'a point aveuglé. J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens que vous connaiſſez, mon cher ami, mon cher fils, la gloire de votre père, entièrement à vous,

TOURNEMINE, *jéſuite.*

Ce 23 décembre 1738.

LETTRE

A MONSIEUR LE MARQUIS

SCIPION MAFFEI,

Auteur de la Mérope italienne, et de beaucoup d'autres ouvrages célèbres.

MONSIEUR,

CEUX dont les Italiens modernes, et les autres peuples ont presque tout appris, les Grecs et les Romains, adressaient leurs ouvrages, sans la vaine formule d'un compliment, à leurs amis, et aux maîtres de l'art. C'est à ces titres que je vous dois l'hommage de la Mérope française.

Les Italiens qui ont été les restaurateurs de presque tous les beaux arts, et les inventeurs de quelques-uns, furent les premiers qui, sous les yeux de *Léon X*, firent renaître la tragédie; et vous êtes le premier, Monsieur, qui dans ce siècle où l'art des *Sophocles* commençait à être amolli par des intrigues d'amour, souvent étrangères au sujet, ou avili par d'indignes bouffonneries qui déshonoraient le goût de votre ingénieuse nation; vous êtes le premier, dis-je, qui avez eu le courage et le talent de

donner une tragédie ſans galanterie, une tragédie digne des beaux jours d'Athènes, dans laquelle l'amour d'une mère fait toute l'intrigue, et où le plus tendre intérêt naît de la vertu la plus pure.

La France ſe glorifie d'Athalie : c'eſt le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'eſt celui de la poëſie, c'eſt de toutes les pièces qu'on joue la ſeule où l'amour ne ſoit pas introduit ; mais auſſi elle eſt ſoutenue par la pompe de la religion, et par cette majeſté de l'éloquence des prophètes. Vous n'avez point eu cette reſſource, et cependant vous avez fourni cette longue carrière de cinq actes, qui eſt ſi prodigieuſement difficile à remplir ſans épiſodes.

J'avoue que votre ſujet me paraît beaucoup plus intéreſſant et plus tragique que celui d'Athalie ; et ſi notre admirable *Racine* a mis plus d'art, de poëſie et de grandeur dans ſon chef-d'œuvre, je ne doute pas que le vôtre n'ait fait couler beaucoup plus de larmes.

Le précepteur d'*Alexandre*, (et il faut de tels précepteurs aux rois) *Ariſtote*, cet eſprit ſi étendu, ſi juſte et ſi éclairé dans les choſes qui étaient alors à la portée de l'eſprit humain, *Ariſtote*, dans ſa Poëtique immortelle, ne balance pas à dire que la reconnaiſſance de *Mérope* et de ſon fils était le moment le plus intéreſſant de toute la ſcène grecque. Il donnait

à ce coup de théâtre la préférence sur tous les autres. *Plutarque* dit que les Grecs, ce peuple si sensible, frémissaient de crainte que le vieillard, qui devait arrêter le bras de *Mérope*, n'arrivât pas assez tôt. Cette pièce qu'on jouait de son temps, et dont il nous reste très-peu de fragmens, lui paraissait la plus touchante de toutes les tragédies d'*Euripide*; mais ce n'était pas seulement le choix du sujet qui fit le grand succès d'*Euripide*, quoiqu'en tout genre le choix soit beaucoup.

Il a été traité plusieurs fois en France, mais sans succès; peut-être les auteurs voulurent charger ce sujet si simple d'ornemens étrangers. C'était la *Vénus* toute nue de *Praxitèles*, qu'ils cherchaient à couvrir de clinquant. Il faut toujours beaucoup de temps aux hommes pour leur apprendre qu'en tout ce qui est grand on doit revenir au naturel et au simple.

En 1641, lorsque le théâtre commençait à fleurir en France, et à s'élever même fort au-dessus de celui de la Gréce, par le génie de *P. Corneille*, le cardinal de *Richelieu* qui recherchait toute sorte de gloire, et qui avait fait bâtir la salle des spectacles du palais-royal, pour y représenter des pièces dont il avait fourni le dessein, y fit jouer une Mérope sous le nom de *Téléphonte*. Le plan est, à ce qu'on croit, entièrement de lui. Il y avait une

centaine de vers de ſa façon; le reſte était de *Colletet*, de *Bois-Robert*, de *Deſmarêts*, et de *Chapelain* ; mais toute la puiſſance du cardinal de *Richelieu* ne pouvait donner à ces écrivains le génie qui leur manquait. Il n'avait peut-être pas lui-même celui du théâtre, quoiqu'il en eût le goût ; et tout ce qu'il pouvait et devait faire, c'était d'encourager le grand *Corneille*.

M. *Gilbert*, réſident de la célèbre reine *Chriſtine*, donna en 1643 ſa Mérope, aujourd'hui non moins connue que l'autre. *Jean de la Chapelle*, de l'académie françaiſe, auteur d'une Cléopâtre, jouée avec quelque ſuccès, fit repréſenter ſa Mérope en 1683. Il ne manqua pas de remplir ſa pièce d'un épiſode d'amour. Il ſe plaint d'ailleurs, dans la préface, de ce qu'on lui reprochait trop de merveilleux. Il ſe trompait ; ce n'était pas ce merveilleux qui avait fait tomber ſon ouvrage, c'était en effet le défaut de génie, et la froideur de la verſification ; car voilà le grand point, voilà le vice capital qui fait périr tant de poëmes. L'art d'être éloquent en vers eſt de tous les arts le plus difficile et le plus rare. On trouvera mille génies qui ſauront arranger un ouvrage, et le verſifier d'une manière commune ; mais le traiter en vrais poëtes, c'eſt un talent qui eſt donné à trois ou quatre hommes ſur la terre.

Au mois de décembre 1701, M. de *la Grange*

fit jouer ſon Amaſis, qui n'eſt autre choſe que le ſujet de Mérope, ſous d'autres noms : la galanterie règne auſſi dans cette pièce, et il y a beaucoup plus d'incidens merveilleux que dans celle de *la Chapelle ;* mais auſſi elle eſt conduite avec plus d'art, plus de génie, plus d'intérêt ; elle eſt écrite avec plus de chaleur et de force : cependant elle n'eut pas d'abord un ſuccès éclatant, *et habent ſua fata libelli.* Mais depuis elle a été rejouée avec de très-grands applaudiſſemens, et c'eſt une des pièces dont la repréſentation a fait le plus de plaiſir au public.

Avant et après Amaſis, nous avons eu beaucoup de tragédies ſur des ſujets à peu-près ſemblables, dans leſquelles une mère va venger la mort de ſon fils ſur ſon propre fils même, et le reconnaît dans l'inſtant qu'elle va le tuer. Nous étions même accoutumés à voir ſur notre théâtre cette ſituation frappante, mais rarement vraiſemblable, dans laquelle un perſonnage vient un poignard à la main pour tuer ſon ennemi, tandis qu'un autre perſonnage arrive dans l'inſtant même, et lui arrache le poignard. Ce coup de théâtre avait fait réuſſir, du moins pour un temps, le Camma de *Thomas Corneille.*

Mais de toutes les pièces dont je vous parle, il n'y en a aucune qui ne ſoit chargée d'un

petit épifode d'amour, ou plutôt de galanterie; car il faut que tout fe plie au goût dominant. Et ne croyez pas, Monfieur, que cette malheureufe coutume d'accabler nos tragédies d'un épifode inutile de galanterie foit due à *Racine*, comme on le lui reproche en Italie; c'eft lui, au contraire, qui a fait ce qu'il a pu pour réformer en cela le goût de la nation. Jamais chez lui la paffion de l'amour n'eft épifodique; elle eft le fondement de toutes fes pièces, elle en forme le principal intérêt. C'eft la paffion la plus théâtrale de toutes, la plus fertile en fentimens, la plus variée: elle doit être l'ame d'un ouvrage de théâtre, ou en être entièrement bannie. Si l'amour n'eft pas tragique, il eft infipide; et s'il eft tragique, il doit régner feul. Il n'eft pas fait pour la feconde place; c'eft *Rotrou*, c'eft le grand *Corneille* même, il le faut avouer, qui, en créant notre théâtre, l'ont prefque toujours défiguré par ces amours de commande, par ces intrigues galantes qui, n'étant point de vraies paffions, ne font point dignes du théâtre; et fi vous demandez pourquoi on joue fi peu de pièces de *Pierre Corneille*, n'en cherchez point ailleurs la raifon; c'eft que dans la tragédie d'Othon,

Othon à la princeffe a fait un compliment,
Plus en homme d'efprit qu'en véritable amant.

Il fuivait pas à pas un effort de mémoire,
Qu'il était plus aifé d'admirer que de croire.
Camille femblait même affez de cet avis;
Elle aurait mieux goûté des difcours moins fuivis...
Dis-moi donc, lorfque Othon s'eft offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?

C'eft que dans Pompée, l'inutile *Cléopâtre* dit que *Céfar*

Lui trace des foupirs, et d'un ftyle plaintif,
Dans fon champ de victoire il fe dit fon captif.

C'eft que *Céfar* demande à *Antoine*

S'il a vu cette reine adorable?

Et qu'*Antoine* répond :

Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle eft incomparable.

C'eft que dans Sertorius, le vieux *Sertorius* même eft amoureux à la fois par politique et par goût, et dit :

J'aime ailleurs; à mon âge il fied fi mal d'aimer,
Que je le cache même à qui m'a fu charmer,
Et que d'un front ridé les replis jauniffans
Ne font pas un grand charme à captiver les fens.

C'eſt que dans Oedipe, *Théſée* débute par dire à *Dircé :*

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
> L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Enfin, c'eſt que jamais un tel amour ne fait verſer de larmes ; et quand l'amour n'émeut pas, il refroidit.

Je ne vous dis ici, Monſieur, que ce que tous les connaiſſeurs, les véritables gens de goût, ſe diſent tous les jours en converſation ; ce que vous avez entendu pluſieurs fois chez moi ; enfin ce qu'on penſe, et ce que perſonne n'oſe encore imprimer. Car vous ſavez comment les hommes ſont faits ; ils écrivent preſque tous contre leur propre ſentiment, de peur de choquer le préjugé reçu. Pour moi, qui n'ai jamais mis dans la littérature aucune politique, je vous dis hardiment la vérité, et j'ajoute que je reſpecte plus *Corneille*, et que je connais mieux le grand mérite de ce père du théâtre, que ceux qui le louent au haſard de ſes défauts.

On a donné une Mérope ſur le théâtre de Londres en 1731. Qui croirait qu'une intrigue d'amour y entrât encore ? Mais depuis le règne de *Charles II*, l'amour s'était emparé du théâtre d'Angleterre, et il faut avouer qu'il n'y a point de nation au monde qui ait peint ſi mal cette paſſion. L'amour ridiculement amené,

et traité de même, eſt encore le défaut le moins monſtrueux de la Mérope anglaiſe. Le jeune *Egiſthe*, tiré de ſa priſon par une fille d'honneur, amoureuſe de lui, eſt conduit devant la reine, qui lui préſente une coupe de poiſon et un poignard, et qui lui dit : » Si tu n'avales » le poiſon, ce poignard va ſervir à tuer ta » maîtreſſe. » Le jeune homme boit, et on l'emporte mourant. Il revient au cinquième acte, annoncer froidement à *Mérope*, qu'il eſt ſon fils, et qu'il a tué le tyran. *Mérope* lui demande comment ce miracle s'eſt opéré ? » Une amie de la fille d'honneur, répond-il, » avait mis du jus de pavot au lieu de poiſon » dans la coupe. Je n'étais qu'endormi quand » on m'a cru mort : j'ai appris en m'éveillant » que j'étais votre fils, et ſur le champ j'ai » tué le tyran. » Ainſi finit la tragédie.

Elle fut ſans doute mal reçue : mais n'eſt-il pas bien étrange qu'on l'ait repréſentée? N'eſt-ce pas une preuve que le théâtre anglais n'eſt pas encore épuré ? Il ſemble que la même cauſe, qui prive les Anglais du génie de la peinture et de la muſique, leur ôte auſſi celui de la tragédie. Cette île, qui a produit les plus grands philoſophes de la terre, n'eſt pas auſſi fertile pour les beaux arts ; et ſi les Anglais ne s'appliquent ſérieuſement à ſuivre les préceptes de leurs excellens citoyens, *Addiſſon* et

Pope, ils n'approcheront pas des autres peuples en fait de goût et de littérature.

Mais tandis que le fujet de Mérope était ainfi défiguré dans une partie de l'Europe, il y avait long-temps qu'il était traité en Italie felon le goût des anciens. Dans ce feizième fiècle, qui fera fameux dans tous les fiècles, le comte de *Torelli* avait donné fa Mérope avec des chœurs. Il paraît que fi M. de *la Chapelle* a outré tous les défauts du théâtre français, qui font l'air romanefque, l'amour inutile, et les épifodes; et que fi l'auteur anglais a pouffé à l'excès la barbarie, l'indécence et l'abfurdité, l'auteur italien avait outré les défauts des Grecs, qui font le vide d'action, et la déclamation. Enfin, Monfieur, vous avez évité tous ces écueils, vous qui avez donné à vos compatriotes des modèles en plus d'un genre; vous leur avez donné dans votre Mérope l'exemple d'une tragédie fimple et intéreffante.

J'en fus faifi dès que je la lus : mon amour pour ma patrie ne m'a jamais fermé les yeux fur le mérite des étrangers; au contraire, plus je fuis bon citoyen, plus je cherche à enrichir mon pays des tréfors qui ne font point nés dans fon fein. Mon envie de traduire votre Mérope redoubla, lorfque j'eus l'honneur de vous connaître à Paris en 1733. Je m'aperçus qu'en aimant l'auteur, je me fentais encore

plus d'inclination pour l'ouvrage ; mais quand je voulus y travailler, je vis qu'il était absolument impossible de la faire passer sur notre théâtre français. Notre délicatesse est devenue excessive : nous sommes peut-être des Sybarites plongés dans le luxe, qui ne pouvons supporter cet air naïf et rustique, ces détails de la vie champêtre, que vous avez imités du théâtre grec.

Je craindrais qu'on ne souffrît pas chez nous le jeune *Egisthe*, fesant présent de son anneau à celui qui l'arrête, et qui s'empare de cette bague. Je n'oserais hasarder de faire prendre un héros pour un voleur, quoique la circonstance où il se trouve autorise cette méprise.

Nos usages, qui probablement permettent tant de choses que les vôtres n'admettent point, nous empêcheraient de représenter le tyran de *Mérope*, l'assassin de son époux et de ses fils, feignant d'avoir, après quinze ans, de l'amour pour cette reine ; même je n'oserais pas faire dire par *Mérope* au tyran : *Pourquoi donc ne m'avez-vous pas parlé d'amour auparavant, dans le temps que la fleur de la jeunesse ornait encore mon visage?* Ces entretiens sont naturels ; mais notre parterre, quelquefois si indulgent, et d'autres fois si délicat, pourrait les trouver trop familiers, et voir même de la coquetterie où il n'y a au fond que de la raison.

Notre théâtre français ne souffrirait pas non plus que *Mérope* fît lier son fils sur la scène à une colonne, ni qu'elle courût sur lui deux fois, le javelot et la hache à la main, ni que le jeune homme s'enfuît deux fois devant elle, en demandant la vie à son tyran.

Nos usages permettraient encore moins que la confidente de *Mérope* engageât le jeune *Egisthe* à dormir sur la scène, afin de donner le temps à la reine de venir l'y assassiner. Ce n'est pas, encore une fois, que tout cela ne soit dans la nature; mais il faut que vous pardonniez à notre nation, qui exige que la nature soit toujours présentée avec certains traits de l'art; et ces traits sont bien différens à Paris et à Vérone.

Pour donner une idée sensible de ces différences que le génie des nations cultivées met entre les mêmes arts, permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler ici quelques traits de votre célèbre ouvrage, qui me paraissent dictés par la pure nature. Celui qui arrête le jeune *Cresphonte*, et qui lui prend sa bague, lui dit:

Or dunque in tuo paese i servi
Han di coteste gemme? Un bel paese
Fia questo tuo; nel nostro una tal gemma
Ad un dito regal non sconverrebbe.

Je

Je vais prendre la liberté de traduire cet endroit en vers blancs, comme votre pièce est écrite; parce que le temps qui me presse ne me permet pas le long travail qu'exige la rime.

» Les esclaves chez vous portent de tels joyaux!
» Votre pays doit être un beau pays, sans doute;
» Chez nous de tels anneaux ornent la main des rois.

Le confident du tyran lui dit, en parlant de la reine, qui refuse d'épouser après vingt ans l'assassin reconnu de sa famille:

La donna, come sai, ricusa e brama.

» La femme, comme on sait, nous refuse et désire.

La suivante de la reine répond au tyran, qui la presse de disposer sa maîtresse au mariage;

. . . . *Dissimulato in vano*
Soffre di febre assalto; alquanti giorni
Donare è forza a rinfrancar suoi spirti.

» On ne peut vous cacher que la reine a la fièvre;
» Accordez quelque temps pour lui rendre ses forces.

Dans votre quatrième acte, le vieillard *Polydore* demande à un homme de la cour de *Mérope*, qui il est? Je suis *Eurises*, le fils de *Nicandre*, répond-il. *Polydore* alors, en parlant de *Nicandre*, s'exprime comme le *Nestor* d'*Homère*.

. . . . Egli era umano
E liberal; quando appariva, tutti
Faceangli onor; io mi ricordo ancora
Di quando ei festeggiò con bella pompa
Le sue nozze con Silvia, ch' era figlia
D'Olimpia e di Glicon fratel d' Ipparco.
Tu dunque sei quel fanciullin che in corte
Silvia condur solea quasi per pompa :
Parmi l'altr' jeri. O quanto siete presti,
Quanto mai v'affrettate, o giovinetti,
A farvi adulti, ed a gridar tacendo,
Che noi diam loco !

„ Oh qu'il était humain! qu'il était libéral!
„ Que dès qu'il paraissait on lui fesait d'honneur!
„ Je me souviens encor du festin qu'il donna,
„ De tout cet appareil, alors qu'il épousa
„ La fille de Glicon et de cette Olimpie,
„ La belle-sœur d'Hipparque. Eurises, c'est donc vous?
„ Vous, cet aimable enfant, que si souvent Silvie
„ Se fesait un plaisir de conduire à la cour?
„ Je crois que c'est hier. O que vous êtes prompte!
„ Que vous croissez, jeunesse! et que dans vos beaux jours
„ Vous nous avertissez de vous céder la place!

Et dans un autre endroit, le même vieillard, invité d'aller voir la cérémonie du mariage de la reine, répond:

. . . . Oh curioso
Punto i' non son : passò stagione : assai
Veduti ho sagrificj, io mi ricordo
Di quello ancora quando il Rè Cresfonte
Incominciò a regnar. Quella fù pompa.
Ora più non si fanno a questi tempi
Di cotai sagrificj. Più di cento
Fur le bestie svenate : i Sacerdoti
Risplendean tutti, e dove ti volgessi
Altro non si vedea che argento ed oro.

» . . . . Je suis sans curiosité.
» Le temps en est passé, mes yeux ont assez vu
» De ces apprêts d'hymen, et de ces sacrifices.
» Je me souviens encor de cette pompe auguste,
» Qui jadis en ces lieux marqua les premiers jours
» Du règne de Cresphonte. Ah, le grand appareil!
» Il n'est plus aujourd'hui de semblables spectacles.
» Plus de cent animaux y furent immolés :
» Tous les prêtres brillaient, et les yeux éblouis
» Voyaient l'argent et l'or par-tout étinceler.

Tous ces traits sont naïfs : tout y est convenable à ceux que vous introduisez sur la scène, et aux mœurs que vous leur donnez. Ces familiarités naturelles eussent été, à ce que je crois, bien reçues dans Athènes ; mais Paris et notre parterre veulent une autre espèce de simplicité. Notre ville pourrait même se

vanter d'avoir un goût plus cultivé qu'on ne l'avait dans Athènes : car enfin, il me femble qu'on ne repréfentait d'ordinaire des pièces de théâtre, dans cette première ville de la Gréce, que dans quatre fêtes folennelles, et Paris a plus d'un fpectacle tous les jours de l'année. On ne comptait dans Athènes que dix mille citoyens, et notre ville eft peuplée de près de huit cents mille habitans, parmi lefquels je crois qu'on peut compter trente mille juges des ouvrages dramatiques, et qui jugent prefque tous les jours.

Vous avez pu dans votre tragédie traduire cette élégante et fimple comparaifon de *Virgile:*

> *Qualis populea mærens Philomela fub umbra*
> *Amiffos queritur fœtus.*

Si je prenais une telle liberté, on me renverrait au poëme épique, tant nous avons affaire à un maître dur, qui eft le public.

> *Nefcis, heu nefcis noftræ faftidia Romæ :*
> *Et pueri nafum rhinocerotis habent.*

Les Anglais ont la coutume de finir prefque tous leurs actes par une comparaifon ; mais nous exigeons, dans une tragédie, que ce foit les héros qui parlent, et non le poëte ; et notre

public penſe que dans une grande criſe d'affaires, dans un conſeil, dans une paſſion violente, dans un danger preſſant, les princes, les miniſtres ne font point de comparaiſons poëtiques.

Comment pourrais-je encore faire parler ſouvent enſemble des perſonnages ſubalternes? Ils ſervent chez vous à préparer des ſcènes intéreſſantes entre les principaux acteurs ; ce ſont les avenues d'un beau palais : mais notre public impatient veut entrer tout d'un coup dans le palais. Il faut donc ſe plier au goût d'une nation, d'autant plus difficile qu'elle eſt depuis long-temps raſſaſiée de chefs-d'œuvre.

Cependant, parmi tant de détails que notre extrême ſévérité réprouve, combien de beautés je regrettais ! combien me plaiſait la ſimple nature, quoique ſous une forme étrangère pour nous ! Je vous rends compte, Monſieur, d'une partie des raiſons qui m'ont empêché de vous ſuivre, en vous admirant.

Je fus obligé, à regret, d'écrire une Mérope nouvelle : je l'ai donc faite différemment, mais je ſuis bien loin de croire l'avoir mieux faite. Je me regarde avec vous comme un voyageur à qui un roi d'Orient aurait fait préſent des plus riches étoffes : ce roi devrait permettre que le voyageur s'en fît habiller à la mode de ſon pays.

Ma Mérope fut achevée au commencement de 1736, à peu-près telle qu'elle eſt aujourd'hui. D'autres études m'empêchèrent de la donner au théâtre ; mais la raiſon qui m'en éloignait le plus était la crainte de la faire paraître après d'autres pièces heureuſes, dans leſquelles on avait vu depuis peu le même ſujet ſous des noms differens. Enfin j'ai haſardé ma tragédie, et notre nation a fait connaître qu'elle ne dédaignait pas de voir la même matière différemment traitée. Il eſt arrivé à notre théâtre ce qu'on voit tous les jours dans une galerie de peinture, où pluſieurs tableaux repréſentent le même ſujet. Les connaiſſeurs ſe plaiſent à remarquer les diverſes manières ; chacun ſaiſit ſelon ſon goût le caractère de chaque peintre ; c'eſt une eſpèce de concours qui ſert à la fois à perfectionner l'art, et à augmenter les lumières du public.

Si la Mérope françaiſe a eu le même ſuccès que la Mérope italienne, c'eſt à vous, Monſieur, que je le dois ; c'eſt à cette ſimplicité dont j'ai toujours été idolâtre, qui dans votre ouvrage m'a ſervi de modèle. Si j'ai marché dans une route différente, vous m'y avez toujours ſervi de guide.

J'aurais ſouhaité pouvoir, à l'exemple des Italiens et des Anglais, employer l'heureuſe facilité des vers blancs, et je me ſuis ſouvenu plus d'une fois de ce paſſage du *Rucellai :*

Tu sai pur che l'imagin della voce
Che risponde da i sassi, dove l'echo alberga,
Sempre nemica fu del nostro regno,
E fù inventrice delle prime rime.

Mais je me suis aperçu, et j'ai dit, il y a long-temps, qu'une telle tentative n'aurait jamais de succès en France, et qu'il y aurait beaucoup plus de faiblesse que de force à éluder un joug qu'ont porté les auteurs de tant d'ouvrages qui dureront autant que la nation française. Notre poësie n'a aucune des libertés de la vôtre, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles les Italiens nous ont précédés de plus de trois siècles dans cet art si aimable et si difficile.

Je voudrais, Monsieur, pouvoir vous suivre dans vos autres connaissances, comme j'ai eu le bonheur de vous imiter dans la tragédie. Que n'ai-je pu me former sur votre goût dans la science de l'histoire! non pas dans cette science vague et stérile des faits et des dates, qui se borne à savoir en quel temps mourut un homme inutile ou funeste au monde, science uniquement de dictionnaire, qui chargerait la mémoire sans éclairer l'esprit. Je veux parler de cette histoire de l'esprit humain, qui apprend à connaître les mœurs, qui nous trace, de faute en faute et de préjugé en préjugé, les

effets des passions des hommes, qui nous fait voir ce que l'ignorance, ou un savoir mal entendu, ont causé de maux, et qui suit sur-tout le fil du progrès des arts, à travers ce choc effroyable de tant de puissances, et ce bouleversement de tant d'empires.

C'est par-là que l'histoire m'est précieuse, et elle me le devient davantage par la place que vous tiendrez parmi ceux qui ont donné de nouveaux plaisirs et de nouvelles lumières aux hommes. La postérité apprendra avec émulation que votre patrie vous a rendu les honneurs les plus rares, et que Vérone vous a élevé une statue, avec cette inscription, AU MARQUIS SCIPION MAFFEI VIVANT: inscription aussi belle, en son genre, que celle qu'on lit à Montpellier : A LOUIS XIV APRES SA MORT.

Daignez ajouter, Monsieur, aux hommages de vos concitoyens, celui d'un étranger que sa respectueuse estime vous attache autant que s'il était né à Vérone.

LETTRE

LETTRE

DE

M. DE LA LINDELLE

A M. DE VOLTAIRE.

MONSIEUR,

Vous avez eu la politeſſe de dédier votre tragédie de Mérope à M. *Maffei*, et vous avez rendu ſervice aux gens de lettres d'Italie et de France, en remarquant, avec la grande connaiſſance que vous avez du théâtre, la différence qui ſe trouve établie entre les bienſéances de la ſcène françaiſe, et celles de la ſcène italienne.

Le goût que vous avez pour l'Italie, et les ménagemens que vous avez eus pour M. *Maffei*, ne vous ont pas permis de remarquer les défauts véritables de cet auteur; mais moi qui n'ai en vue que la vérité, et le progrès des arts, je ne craindrai point de dire ce que penſe le public éclairé, et ce que vous ne pouvez vous empêcher de penſer vous-même.

L'abbé *des Fontaines* avait déjà relevé quelques fautes palpables de la Mérope de M. *Maffei*; mais, à ſon ordinaire, avec plus de

grossièreté que de justesse, il avait mêlé les bonnes critiques avec les mauvaises. Ce satirique décrié n'avait ni assez de connaissance de la langue italienne, ni assez de goût pour porter un jugement sain et exempt d'erreur.

Voici ce que pensent les littérateurs les plus judicieux que j'ai consultés en France et delà les monts. La Mérope leur paraît sans contredit le sujet le plus touchant et le plus vraiment tragique qui ait jamais été au théâtre ; il est fort au-dessus de celui d'Athalie, en ce que la reine *Athalie* ne veut pas assassiner le petit *Joas*, et qu'elle est trompée par le grand prêtre qui veut venger sur elle des crimes passés ; au lieu que dans la Mérope, c'est une mère qui, en vengeant son fils, est sur le point d'assassiner ce fils même, son amour et son espérance. L'intérêt de Mérope est tout autrement touchant que celui de la tragédie d'Athalie ; mais il paraît que M. *Maffei* s'est contenté de ce que présente naturellement son sujet, et qu'il n'y a mis aucun art théâtral.

1. Les scènes souvent ne sont point liées, et le théâtre se trouve vide ; défaut qui ne se pardonne pas aujourd'hui aux moindres poëtes.

2. Les acteurs arrivent, et partent souvent sans raison ; défaut non moins essentiel.

3. Nulle vraisemblance, nulle dignité, nulle bienséance, nul art dans le dialogue,

et cela dès la première ſcène, où l'on voit un tyran raiſonner paiſiblement avec *Mérope*, dont il a égorgé le mari et les enfans, et lui parler d'amour; cela ferait ſifflé à Paris par les moins connaiſſeurs.

4. Tandis que le tyran parle d'amour ſi ridiculement à cette vieille reine, on annonce qu'on a trouvé un jeune homme coupable d'un meurtre: mais on ne ſait point, dans le cours de la pièce, qui ce jeune homme a tué. Il prétend que c'eſt un voleur qui voulait lui prendre ſes habits. Quelle petiteſſe! quelle baſſeſſe! quelle ſtérilité! Cela ne ſerait pas ſupportable dans une farce de la foire.

5. Le *barigel*, ou le capitaine des gardes, ou le grand prévôt, il n'importe, interroge le meurtrier, qui porte au doigt un bel anneau; ce qui fait une ſcène du plus bas comique, laquelle eſt écrite d'une manière digne de la ſcène.

6. La mère s'imagine d'abord que le voleur qui a été tué, eſt ſon fils. Il eſt pardonnable à une mère de tout craindre; mais il fallait à une reine mère d'autres indices un peu plus nobles.

7. Au milieu de ces craintes, le tyran *Polyphonte* raiſonne de ſon prétendu amour avec la ſuivante de *Mérope*. Ces ſcènes froides et indécentes, qui ne ſont imaginées que pour

remplir un acte, ne feraient pas fouffertes fur un théâtre tragique régulier. Vous vous êtes contenté, Monfieur, de remarquer modeftement une de ces fcènes, dans laquelle la fuivante de *Mérope* prie le tyran de ne pas preffer les noces ; parce que, dit-elle, fa maîtreffe a *un affaut de fièvre :* et moi, Monfieur, je vous dis hardiment, au nom de tous les connaiffeurs, qu'un tel dialogue, et une telle réponfe, ne font dignes que du théâtre d'*Arlequin*.

8. J'ajouterai encore que, quand la reine, croyant fon fils mort, dit qu'elle veut arracher le cœur au meurtrier, et le déchirer avec les dents, elle parle en *Cannibale* plus encore qu'en mère affligée, et qu'il faut de la décence par-tout.

9. *Egifthe*, qui a été annoncé comme un voleur, et qui a dit qu'on l'avait voulu voler lui-même, eft encore pris pour un voleur une feconde fois ; il eft mené devant la reine malgré le roi, qui pourtant prend fa défenfe. La reine le lie à une colonne, le veut tuer avec un dard, et avant de le tuer elle l'interroge. *Egifthe* lui dit que fon père eft un vieillard ; et à ce mot de vieillard la reine s'attendrit. Ne voilà-t-il pas une bonne raifon de changer d'avis, et de foupçonner qu'*Egifthe* pourrait bien être fon fils ? ne voilà-t-il pas un indice bien marqué ? Eft-il donc fi étrange qu'un

jeune homme ait un père âgé? *Maffei* a fubftitué cette faute et ce manque d'art et de génie à une autre faute plus groffière qu'il avait faite dans la première édition. *Egifthe* difait à la reine; *Ah! Polydore, mon père.* Et ce *Polydore* était en effet l'homme à qui *Mérope* avait confié *Egifthe*. Au nom de *Polydore*, la reine ne devait plus douter qu'*Egifthe* ne fût fon fils; la pièce était finie. Ce défaut a été ôté; mais on y a fubftitué un défaut encore plus grand.

10. Quand la reine eft ridiculement et fans raifon en fufpens fur ce mot de *vieillard*, arrive le tyran, qui prend *Egifthe* fous fa protection. Le jeune homme, qu'on devait repréfenter comme un héros, remercie le roi de lui avoir donné la vie, et le remercie avec un aviliffement et une baffeffe qui fait mal au cœur, et qui dégrade entièrement *Egifthe*.

11. Enfuite *Mérope* et le tyran paffent leur temps enfemble. *Mérope* évapore fa colère en injures qui ne finiffent point. Rien n'eft plus froid que ces fcènes de déclamations qui manquent de nœud, d'embarras, de paffion contraftée. Ce font des fcènes d'écolier. Toute fcène qui n'eft pas une efpèce d'action, eft inutile.

12. Il y a fi peu d'art dans cette pièce, que l'auteur eft toujours forcé d'employer des confidentes et des confidens pour remplir fon

théâtre. Le quatrième acte commence encore par une fcène froide et inutile entre le tyran et la fuivante : enfuite cette fuivante rencontre le jeune *Egifthe*, je ne fais comment, et lui perfuade de fe repofer dans le veftibule, afin que, quand il fera endormi, la reine puiffe le tuer tout à fon aife. En effet il s'endort comme il l'a promis. Belle intrigue ! et la reine vient pour la feconde fois une hache à la main pour tuer le jeune homme qui dormait exprès. Cette fituation répétée deux fois eft le comble de la ftérilité, comme le fommeil du jeune homme eft le comble du ridicule. M. *Maffei* prétend qu'il y a beaucoup de génie et de variété dans cette fituation répétée ; parce que la première fois la reine arrive avec un dard, et la feconde fois avec une hache : quel effort de génie !

13. Enfin le vieillard *Polydore* arrive tout à propos, et empêche la reine de faire le coup : on croirait que ce beau moment devrait faire naître mille incidens intéreffans entre la mère et le fils, entre eux deux et le tyran. Rien de tout cela : *Egifthe* s'enfuit et ne voit point fa mère ; il n'a aucune fcène avec elle, ce qui eft encore un défaut de génie infupportable. *Mérope* demande au vieillard quelle récompenfe il veut ; et ce vieux fou la prie de le rajeunir. Voilà à quoi paffe fon temps une reine

qui devrait courir après son fils. Tout cela est bas, déplacé et ridicule au dernier point.

14. Dans le cours de la pièce, le tyran veut toujours épouser ; et pour y parvenir, il fait dire à *Mérope* qu'il va faire égorger tous les domestiques et les courtisans de cette princesse, si elle ne lui donne la main. Quelle ridicule idée ! quel extravagant que ce tyran ! M. *Maffei* ne pouvait-il trouver un meilleur prétexte pour sauver l'honneur de la reine, qui a la lâcheté d'épouser le meurtrier de sa famille ?

15. Autre puérilité de collége. Le tyran dit à son confident : *Je sais l'art de régner, je ferai mourir les audacieux, je lâcherai la bride à tous les vices, j'inviterai mes sujets à commettre les plus grands crimes, en pardonnant aux plus coupables ; j'exposerai les gens de bien à la fureur des scélérats*, &c. Quel homme a jamais pensé et prononcé de telles sottises? Cette déclamation de régent de sixième ne donne-t-elle pas une jolie idée d'un homme qui sait gouverner ?

On a reproché au grand *Racine* d'avoir dans Athalie fait dire à *Mathan* trop de mal de lui-même. Encore *Mathan* parle-t-il raisonnablement ; mais ici, c'est le comble de la folie de prétendre que de tout mettre en combustion soit l'art de régner : c'est l'art d'être détrôné ; et on ne peut lire de pareilles absurdités sans rire. M. *Maffei* est un étrange politique.

En un mot, Monſieur, l'ouvrage de *Maffei* eſt un très-beau ſujet, et une très-mauvaiſe pièce. Tout le monde convient à Paris que la repréſentation n'en ferait pas achevée, et tous les gens ſenſés d'Italie en font très-peu de cas. C'eſt très-vainement que l'auteur dans ſes voyages n'a rien négligé pour engager les plus mauvais écrivains à traduire ſa tragédie : il lui était bien plus aiſé de payer un traducteur que de rendre ſa pièce bonne.

REPONSE

DE

M. DE VOLTAIRE

A M. DE LA LINDELLE.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monfieur, doit vous valoir le nom d'hypercritique, qu'on donnait à *Scaliger*. Vous me paraiffez bien redoutable; et fi vous traitez ainfi M. *Maffei*, que n'ai-je point à craindre de vous? J'avoue que vous avez trop raifon fur bien des points. Vous vous êtes donné la peine de ramaffer beaucoup de ronces et d'épines; mais pourquoi ne vous êtes-vous pas donné le plaifir de cueillir les fleurs? Il y en a fans doute dans la pièce de M. *Maffei*, et que j'ofe croire immortelles: telles font les fcènes de la mère et du fils, et le récit de la fin. Il me femble que ces morceaux font bien touchans et bien pathétiques. Vous prétendez que c'eft le fujet feul qui en fait la beauté; mais, Monfieur, n'était-ce pas le même fujet dans les autres auteurs qui ont traité la Mérope? Pourquoi, avec les mêmes fecours, n'ont-ils pas eu le même fuccès? Cette feule raifon ne

prouve-t-elle pas que M. *Maffei* doit autant à ſon génie qu'à ſon ſujet ?

Je ne vous le diſſimulerai pas. Je trouve que M. *Maffei* a mis plus d'art que moi dans la manière dont il s'y prend pour faire penſer à *Mérope* que ſon fils eſt l'aſſaſſin de ſon fils même. Je n'ai pu me ſervir comme lui d'un anneau, parce que depuis l'*anneau royal* dont *Boileau* ſe moque dans ſes Satires, cela ſemblerait trop petit ſur notre théâtre. Il faut ſe plier aux uſages de ſon ſiècle et de ſa nation : mais par cette raiſon-là même, il ne faut pas condamner légèrement les nations étrangères.

Ni M. *Maffei* ni moi, n'expoſons des motifs bien néceſſaires pour que le tyran *Polyphonte* veuille abſolument épouſer *Mérope*. C'eſt peut-être là un défaut du ſujet ; mais je vous avoue que je crois qu'un tel défaut eſt fort léger, quand l'intérêt qu'il produit eſt conſidérable. Le grand point eſt d'émouvoir et de faire verſer des larmes. On a pleuré à Vérone et à Paris : voilà une grande réponſe aux critiques. On ne peut être parfait ; mais qu'il eſt beau de toucher avec ſes imperfections ! Il eſt vrai qu'on pardonne beaucoup de choſes en Italie, qu'on ne paſſerait pas en France : premièrement parce que les goûts, les bienſéances, les théâtres n'y ſont pas les mêmes ; ſecondement, parce que les Italiens, n'ayant point de ville où l'on

repréfente tous les jours des pièces dramatiques, ne peuvent être auffi exercés que nous en ce genre. Le beau monftre de l'opéra étouffe chez eux *Melpomène ;* et il y a tant de *caftrati*, qu'il n'y a plus de place pour les *Efopus* et les *Rofcius*. Mais fi jamais les Italiens avaient un théâtre régulier, je crois qu'ils iraient plus loin que nous. Leurs théâtres font mieux entendus, leur langue plus maniable, leurs vers blancs plus aifés à faire, leur nation plus fenfible. Il leur manque l'encouragement, l'abondance et la paix, &c.

PERSONNAGES.

MEROPE, veuve de *Crefphonte* roi de Mefsène.

EGISTHE, fils de *Mérope.*

POLYPHONTE, tyran de Mefsène.

NARBAS, vieillard.

EURYCLÈS, favori de *Mérope.*

EROX, favori de *Polyphonte.*

ISMENIE, confidente de *Mérope.*

La fcène eft à Mefsène, dans le palais de Mérope.

MEROPE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

GRANDE Reine, écartez ces horribles images ;
Goûtez des jours ſereins, nés du ſein des orages. (a)
Les dieux nous ont donné la victoire et la paix :
Ainſi que leur courroux, reſſentez leurs bienfaits.
Meſsène, après quinze ans de guerres inteſtines,
Lève un front moins timide, et ſort de ſes ruines.
Vos yeux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Diviſés d'intérêts, et pour le crime unis,
Par les ſaccagemens, le ſang et le ravage,
Du meilleur de nos rois diſputer l'héritage.
Nos chefs, nos citoyens, raſſemblés ſous vos yeux,
Les organes des lois, les miniſtres des dieux,
Vont, libres dans leur choix, décerner la couronne.
Sans doute elle eſt à vous, ſi la vertu la donne.
Vous ſeule avez ſur nous d'irrévocables droits :
Vous, veuve de Creſphonte, et fille de nos rois,

Vous que tant de conftance, et quinze ans de misère,
Font encor plus augufte, et nous rendent plus chère;
Vous pour qui tous les cœurs en fecret réunis......

MEROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMENIE.

Vous pouvez l'efpérer: déjà, d'un pas rapide,
Vos efclaves en foule ont couru dans l'Elide;
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins.
Vous avez mis, fans doute, en de fidelles mains
Ce dépôt fi facré, l'objet de tant d'alarmes.

MEROPE.

Me rendrez-vous mon fils, Dieux témoins de mes larmes?
Egifthe eft-il vivant? Avez-vous confervé
Cet enfant malheureux, le feul que j'ai fauvé?
Ecartez loin de lui la main de l'homicide.
C'eft votre fils, hélas! c'eft le pur fang d'Alcide.
Abandonnerez-vous ce refte précieux
Du plus jufte des rois, et du plus grand des dieux,
L'image de l'époux dont j'adore la cendre?

ISMENIE.

Mais quoi! cet intérêt, et fi jufte, et fi tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MEROPE.

Je fuis mère; et tu peux encor t'en étonner?

ISMENIE.

Du fang dont vous fortez l'augufte caractère
Sera-t-il effacé par cet amour de mère?

Son enfance était chère à vos yeux éplorés ;
Mais vous avez peu vu ce fils que vous pleurez.

MEROPE.

Mon cœur a vu toujours ce fils que je regrette ;
Ses périls nourriſſaient ma tendreſſe inquiète :
Un ſi juſte intérêt s'accrut avec le temps.
Un mot ſeul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint dans la ſolitude où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
Egiſthe, écrivait-il, mérite un meilleur ſort :
Il eſt digne de vous et des dieux dont il ſort :
En butte à tous les maux, ſa vertu les ſurmonte :
Eſpérez tout de lui : mais craignez Polyphonte.

ISMENIE.

De Polyphonte au moins prévenez les deſſeins ;
Laiſſez paſſer l'empire en vos auguſtes mains.

MEROPE.

L'empire eſt à mon fils. Périſſe la marâtre,
Périſſe le cœur dur, de ſoi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le ſuprême rang,
Le barbare plaiſir d'hériter de ſon ſang !
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un empire ?
Que m'importe ce ciel, ce jour que je reſpire ?
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels et des dieux.
O perfidie ! ô crime ! ô jour fatal au monde !
O mort toujours préſente à ma douleur profonde !

J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris : » Sauvez le roi, son épouse et ses fils. »
Je vois ces murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées,
Ces esclaves fuyans, le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, et souillé de poussière,
Tournant encor vers moi sa mourante paupière,
Cresphonte en expirant me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres et premiers fruits d'une union si chère,
Sanglans et renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaient leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraient contre leurs assassins.
Egisthe échappa seul : un dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance!
Qu'il vienne; que Narbas le ramène à mes yeux
Du fond de ses déserts au rang de ses aïeux!
J'ai supporté quinze ans mes fers et son absence;
Qu'il règne au lieu de moi : voilà ma récompense.

SCENE II.

MEROPE, ISMENIE, EURYCLÈS.

MEROPE.

Eh bien! Narbas? mon fils?

EURYCLÈS.

Vous me voyez confus,

Tant

Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus.
On a couru, Madame, aux rives du Pénée,
Dans les champs d'Olympie, aux murs de Salmonée ;
Narbas eſt inconnu : le ſort dans ces climats
Dérobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

MEROPE.

Hélas ! Narbas n'eſt plus ; j'ai tout perdu, ſans doute.

ISMENIE.

Vous croyez tous les maux que votre ame redoute,
Peut-être, ſur les bruits de cette heureuſe paix,
Narbas ramène un fils ſi cher à nos ſouhaits.

EURYCLÈS.

Peut-être ſa tendreſſe, éclairée et diſcrète,
A caché ſon voyage ainſi que ſa retraite :
Il veille ſur Egiſthe ; il craint ces aſſaſſins,
Qui du roi votre époux ont tranché les deſtins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pu, j'aſſure ſon paſſage ;
Et j'ai ſur ces chemins de carnage abreuvés
Des yeux toujours ouverts, et des bras éprouvés.

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURYCLÈS.

Hélas ! que peut pour vous ma triſte vigilance ?
On va donner ſon trône ; en vain ma faible voix
Du ſang qui le fit naître a fait parler les droits.
L'injuſtice triomphe, et ce peuple à ſa honte,
Au mépris de nos lois, penche vers Polyphonte.

MEROPE.

Et le fort jusque-là pourrait nous avilir ?
Mon fils dans ses Etats reviendrait pour servir ?
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres ?
Le sang de Jupiter aurait ici des maîtres ?
Je n'ai donc plus d'amis ? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous ?
Vous avez oublié ses bienfaits et sa gloire ?

EURYCLÈS.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire.
On regrette Cresphonte, on le pleure, on vous plaint;
Mais la force l'emporte, et Polyphonte est craint.

MEROPE.

Ainsi donc par mon peuple en tout temps accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée,
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Allons, et rallumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides :
Flattons leur espérance, excitons leur amour.
Parlez, et de leur maître annoncez le retour.

EURYCLÈS.

Je n'ai que trop parlé; Polyphonte en alarmes
Craint déjà votre fils, et redoute vos larmes.
La fière ambition dont il est dévoré
Est inquiéte, ardente, et n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pylos et d'Amphryse,
S'il a sauvé Messène, il croit l'avoir conquise.

Il agit pour lui feul, il veut tout affervir :
Il touche à la couronne ; et pour mieux la ravir,
Il n'eft point de rempart que fa main ne renverfe,
De lois qu'il ne corrompe, et de fang qu'il ne verfe :
Ceux dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne font pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi ! par-tout fous mes pas le fort creufe un abyme !
Je vois autour de moi le danger et le crime !
Polyphonte, un fujet de qui les attentats....

EURYCLÈS.

Diffimulez, Madame, il porte ici fes pas.

SCENE III.

MEROPE, POLYPHONTE, EROX.

POLYPHONTE.

MADAME, il faut enfin que mon cœur fe déploie.
Ce bras qui vous fervit m'ouvre au trône une voie :
Et les chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font entre nous deux l'honneur de balancer.
Des partis oppofés qui défolaient Mefsène,
Qui verfaient tant de fang, qui formaient tant de haines,
Il ne refte aujourd'hui que le vôtre et le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel foutien :
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raifon, tout nous lie :

Tout vous dit qu'un guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aſpire à régner, peut aſpirer à vous.
Je me connais, je ſais que, blanchi ſous les armes,
Ce front triſte et ſévère a pour vous peu de charmes;
Je ſais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raiſon d'Etat connaît peu ces caprices;
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des rois.
Je veux le ſceptre et vous pour prix de mes exploits.
N'en croyez pas, Madame, un orgueil téméraire;
Vous êtes de nos rois, et la fille, et la mère;
Mais l'Etat veut un maître, et vous devez ſonger
Que pour garder vos droits, il les faut partager.

MEROPE.

Le ciel, qui m'accabla du poids de ſa diſgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'oſez propoſer
De trahir ſa mémoire et de vous épouſer?
Moi, j'irais de mon fils, du ſeul bien qui me reſte,
Déchirer avec vous l'héritage funeſte?
Je mettrais en vos mains ſa mère et ſon Etat,
Et le bandeau des rois ſur le front d'un ſoldat?

POLYPHONTE.

Un ſoldat tel que moi peut juſtement prétendre
A gouverner l'Etat quand il l'a ſu défendre.
Le premier qui fut roi fut un ſoldat heureux.
Qui ſert bien ſon pays, n'a pas beſoin d'aïeux.

Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie :
Ce ſang s'eſt épuiſé, verſé pour la patrie :
Ce ſang coula pour vous ; et malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les rois que j'ai vaincus :
Et je n'offre en un mot à votre ame rebelle
Que la moitié d'un trône où mon parti m'appelle.

MEROPE.

Un parti ! Vous, barbare, au mépris de nos lois !
Eſt-il d'autre parti que celui de vos rois ?
Eſt-ce-là cette foi, ſi pure et ſi ſacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée ?
La foi que vous devez à ſes mânes trahis,
A ſa veuve éperdue, à ſon malheureux fils,
A ces dieux dont il ſort, et dont il tient l'empire ?

POLYPHONTE.

Il eſt encor douteux ſi votre fils reſpire.
Mais quand du ſein des morts il viendrait en ces lieux,
Redemander ſon trône à la face des dieux,
Ne vous y trompez pas, Meſsène veut un maître
Eprouvé par le temps, digne en effet de l'être ;
Un roi qui la défende : et j'oſe me flatter
Que le vengeur du trône a ſeul droit d'y monter.
Egiſthe jeune encore, et ſans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de ſa naiſſance ;
N'ayant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône eſt acheté.
Le droit de commander n'eſt plus un avantage,
Tranſmis par la nature, ainſi qu'un héritage ;

C'eſt le fruit des travaux et du ſang répandu ;
C'eſt le prix du courage : et je crois qu'il m'eſt dû.
Souvenez-vous du jour où vous fûtes ſurpriſe
Par ces lâches brigands de Pylos et d'Amphryſe,
Revoyez votre époux, et vos fils malheureux,
Preſque en votre préſence aſſaſſinés par eux,
Revoyez-moi, Madame, arrêtant leur furie,
Chaſſant vos ennemis, défendant la patrie,
Voyez ces murs enfin par mon bras délivrés :
Songez que j'ai vengé l'époux que vous pleurez.
Voilà mes droits, Madame, et mon rang, et mon titre :
La valeur fit ces droits, le ciel en eſt l'arbitre.
Que votre fils revienne, il apprendra ſous moi
Les leçons de la gloire, et l'art de vivre en roi :
Il verra ſi mon front ſoutiendra la couronne.
Le ſang d'Alcide eſt beau, mais n'a rien qui m'étonne.
Je recherche un honneur, et plus noble, et plus grand ;
Je ſonge à reſſembler au dieu dont il deſcend :
En un mot, c'eſt à moi de défendre la mère,
Et de ſervir au fils, et d'exemple, et de père.

MEROPE.

N'affectez point ici des ſoins ſi généreux,
Et ceſſez d'inſulter à mon fils malheureux.
Si vous oſez marcher ſur les traces d'Alcide,
Rendez donc l'héritage au fils d'un Héraclide.
Ce dieu dont vous feriez l'injuſte ſucceſſeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point raviſſeur.

Imitez fa juftice ainfi que fa vaillance,
Défendez votre roi, fecourez l'innocence,
Découvrez, rendez-moi ce fils que j'ai perdu,
Et méritez fa mère à force de vertu;
Dans vos murs relevés rappelez votre maître :
Alors jufques à vous je defcendrai peut-être.
Je pourrais m'abaiffer ; mais je ne puis jamais
Devenir la complice et le prix des forfaits.

SCENE IV.

POLYPHONTE, EROX.

EROX.

SEIGNEUR, attendez-vous que fon ame fléchiffe ?
Ne pouvez-vous régner qu'au gré de fon caprice ?
Vous avez fu du trône applanir le chemin ;
Et pour vous y placer, vous attendez fa main ?

POLYPHONTE.

Entre ce trône et moi je vois un précipice ;
Il faut que ma fortune y tombe ou le franchiffe.
Mérope attend Egifthe : et le peuple aujourd'hui,
Si fon fils reparaît, peut fe tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai fon père et fes deux frères,
De ce trône fanglant je m'ouvris les barrières :
En vain, dans ce palais, où la fédition
Rempliffait tout d'horreur et de confufion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux et fombre
Couvrît mes attentats du fecret de fon ombre :

En vain, du ſang des rois, dont je ſuis l'oppreſſeur,
Les peuples abuſés m'ont cru le défenſeur :
Nous touchons au moment où mon ſort ſe décide.
S'il reſte un rejeton de la race d'Alcide,
Si ce fils, tant pleuré, dans Meſsène eſt produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de ſang et de naiſſance
Revivront dans les cœurs, y prendront ſa défenſe.
Le ſouvenir du père, et cent rois pour aïeux,
Cet honneur prétendu d'être iſſu de nos dieux ;
Les cris, le déſeſpoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puiſſance encor mal aſſurée.
Egiſthe eſt l'ennemi dont il faut triompher.
Jadis dans ſon berceau je voulus l'étouffer.
De Narbas à mes yeux l'adroite diligence
Aux mains qui me ſervaient arracha ſon enfance :
Narbas, depuis ce temps, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtai ſes courriers ; ma juſte prévoyance
De Mérope et de lui rompit l'intelligence.
Mais je connais le ſort ; il peut ſe démentir ;
De la nuit du ſilence un ſecret peut ſortir ;
Et des dieux quelquefois la longue patience
Fait ſur nous à pas lents deſcendre la vengeance. (1)

EROX.

Ah ! livrez-vous ſans crainte à vos heureux deſtins.
La prudence eſt le dieu qui veille à vos deſſeins.

Vos

Vos ordres sont suivis : déjà vos satellites
D'Elide et de Messène occupent les limites.
Si Narbas reparaît, si jamais à leurs yeux
Narbas ramène Egisthe, ils périssent tous deux.

POLYPHONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zèle !

EROX.

Vous les avez guidés par une main fidèle :
Aucun d'eux ne connaît ce sang qui doit couler,
Ni le nom de ce roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur est dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant, qui demande un refuge ;
L'autre, comme un esclave, et comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des lois il faut sacrifier.

POLYPHONTE.

Eh bien encor ce crime, il m'est trop nécessaire.
Mais en perdant le fils, j'ai besoin de la mère ;
J'ai besoin d'un hymen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'usurpateur,
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidelle,
Qui m'apporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs ; à peine ils sont à moi :
Echauffés par l'espoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne, il les ravit de même.
Toi, dont le sort dépend de ma grandeur suprême,
Appui de mes projets par tes soins dirigés,
Erox, va réunir les esprits partagés ;

Que l'avare en fecret te vende fon fuffrage :
Affure au courtifan ma faveur en partage ;
Du lâche qui balance échauffe les efprits :
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis.
Ce fer aux pieds du trône en vain m'a fu conduire;
C'eft encor peu de vaincre, il faut favoir féduire,
Flatter l'hydre du peuple, au frein l'accoutumer,
Et pouffer l'art enfin jufqu'à m'en faire aimer. (2)

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MEROPE, EURYCLÈS, ISMENIE.

MEROPE.

QUOI ! l'univers ſe tait ſur le deſtin d'Egiſthe !
Je n'entends que trop bien ce ſilence ſi triſte.
Aux frontières d'Elide enfin n'a-t-on rien ſu ?

EURYCLÈS.

On n'a rien découvert, et tout ce qu'on a vu,
C'eſt un jeune étranger, de qui la main ſanglante
D'un meurtre encor récent paraiſſait dégouttante ;
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au palais.

MEROPE.

Un meurtre ! un inconnu ! Qu'a-t-il fait, Euryclès ?
Quel ſang a-t-il verſé ? Vous me glacez de crainte.

EURYCLÈS.

Triſte effet de l'amour dont votre ame eſt atteinte !
Le moindre événement vous porte un coup mortel ;
Tout ſert à déchirer ce cœur trop maternel ;
Tout fait parler en vous la voix de la nature.
Mais de ce meurtrier la commune aventure
N'a rien dont vos eſprits doivent être agités.
De crimes, de brigands, ces bords ſont infectés ;
C'eſt le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La juſtice eſt ſans force ; et nos champs et nos villes

Redemandent aux dieux, trop long-temps négligés,
Le ſang des citoyens l'un par l'autre égorgés.
Ecartez des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

Quel eſt cet inconnu ? Répondez-moi, vous dis-je.

EURYCLÈS.

C'eſt un de ces mortels du ſort abandonnés,
Nourris dans la baſſeſſe, aux travaux condamnés;
Un malheureux ſans nom, ſi l'on croit l'apparence.

MEROPE.

N'importe, quel qu'il ſoit, qu'il vienne en ma préſence.
Le témoin le plus vil et les moindres clartés
Nous montrent quelquefois de grandes vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me preſſe;
Mais ayez-en pitié, reſpectez ma faibleſſe:
Mon cœur a tout à craindre, et rien à négliger.
Qu'il vienne, je le veux, je veux l'interroger.

EURYCLÈS.

(*à Iſménie.*)

Vous ſerez obéie. Allez, et qu'on l'amène.
Qu'il paraiſſe à l'inſtant aux regards de la reine.

MEROPE.

Je ſens que je vais prendre un inutile ſoin.
Mon déſeſpoir m'aveugle, il m'emporte trop loin:
Vous ſavez s'il eſt juſte. On comble ma misère;
On détrône le fils, on outrage la mère.
Polyphonte, abuſant de mon triſte deſtin,
Oſe enfin s'oublier juſqu'à m'offrir ſa main.

EURYCLÈS.

Vos malheurs sont plus grands que vous ne pouvez croire.
Je sais que cet hymen offense votre gloire :
Mais je vois qu'on l'exige ; et le sort irrité
Vous fait de cet opprobre une nécessité.
C'est un cruel parti ; mais c'est le seul, peut-être,
Qui pourrait conserver le trône à son vrai maître.
Tel est le sentiment des chefs et des soldats ;
Et l'on croit....

MEROPE.

Non, mon fils ne le souffrirait pas.
L'exil, où son enfance a langui condamnée,
Lui serait moins affreux que ce lâche hyménée.

EURYCLÈS.

Il le condamnerait, si, paisible en son rang,
Il n'en croyait ici que les droits de son sang ;
Mais si par les malheurs son ame était instruite,
Sur ses vrais intérêts s'il réglait sa conduite,
De ses tristes amis s'il consultait la voix
Et la nécessité souveraine des lois,
Il verrait que jamais sa malheureuse mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MEROPE.

Ah ! que me dites-vous ?

EURYCLÈS.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zèle et vos calamités.

MEROPE.

Quoi ! vous me demandez que l'intérêt surmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Polyphonte !
Vous, qui me l'avez peint de si noires couleurs !

EURYCLÈS.

Je l'ai peint dangereux, je connais ses fureurs ;
Mais il est tout-puissant ; mais rien ne lui résiste :
Il est sans héritier, et vous aimez Egisthe.

MEROPE.

Ah ! c'est ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Polyphonte encor plus odieux.
Que parlez-vous toujours, et d'hymen, et d'empire ?
Parlez-moi de mon fils, dites-moi s'il respire.
Cruel ! apprenez-moi...

EURYCLÈS.

Voici cet étranger,
Que vos tristes soupçons brûlaient d'interroger.

SCENE II.

MEROPE, EURYCLÈS, EGISTHE *enchaîné*, ISMENIE, Gardes.

EGISTHE *dans le fond du théâtre, à Ismènie.*

Est-ce-là cette reine auguste et malheureuse,
Celle de qui la gloire, et l'infortune affreuse,
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts ?

ISMENIE.

Rassurez-vous, c'est elle.

(*elle sort.*)

EGISTHE.

O Dieu de l'univers!
Dieu, qui formas ses traits, veille sur ton image:
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'est-là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel
Sous des dehors si doux ait un cœur si cruel?
Approche, malheureux, et dissipe tes craintes.
Réponds-moi: De quel sang tes mains sont-elles teintes?

EGISTHE.

O Reine! pardonnez. Le trouble, le respect.
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*à Euryclès.*)
Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie....

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

EGISTHE.

D'un jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Ah!.. T'était-il connu?

EGISTHE.

Non: les champs de Messène,

Ses murs, leurs citoyens, tout eſt nouveau pour moi.

MEROPE.

Quoi ! ce jeune inconnu s'eſt armé contre toi ?
Tu n'aurais employé qu'une juſte défenſe ?

EGISTHE.

J'en atteſte le ciel ; il ſait mon innocence.
Aux bords de la Pamiſe, en un temple ſacré,
Où l'un de vos aïeux, Hercule, eſt adoré,
J'oſais prier pour vous ce dieu vengeur des crimes :
Je ne pouvais offrir ni préſens ni victimes ;
Né dans la pauvreté, j'offrais de ſimples vœux,
Un cœur pur et ſoumis, préſent des malheureux.
Il ſemblait que le dieu, touché de mon hommage,
Au-deſſus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus armés m'ont abordé ſoudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers ſon déclin.
Quel eſt donc, m'ont-ils dit, le deſſein qui te guide ?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide ?
L'un et l'autre à ces mots ont levé le poignard ;
Le ciel m'a ſecouru dans ce triſte haſard.
Cette main du plus jeune a puni la furie ;
Percé de coups, Madame, il eſt tombé ſans vie :
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil aſſaſſin.
Et moi, je l'avoûrai, de mon ſort incertain,
Ignorant de quel ſang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps enſanglanté.
Je fuyais ; vos ſoldats m'ont bientôt arrêté :

Ils ont nommé Mérope, et j'ai rendu les armes.

EURYCLÈS.

Eh! Madame, d'où vient que vous verſez des larmes?

MEROPE.

Te le dirai-je? Hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſait, tout mon cœur s'eſt troublé.
Creſphonte, ô Ciel!.. j'ai cru.. Que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Creſphonte.
Jeux cruels du haſard, en qui me montrez-vous
Une ſi fauſſe image et des rapports ſi doux?
Affreux reſſouvenir, quel vain ſonge m'abuſe!

EURYCLÈS.

Rejetez donc, Madame, un ſoupçon qui l'accuſe;
Il n'a rien d'un barbare, et rien d'un impoſteur.

MEROPE.

Les dieux ont ſur ſon front imprimé la candeur.
Demeurez; en quel lieu le ciel vous fit-il naître?

EGISTHE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entends-je! en Elide! Ah! peut-être...
L'Elide... répondez... Narbas vous eſt connu?
Le nom d'Egiſthe au moins juſqu'à vous eſt venu?
Quel était votre état, votre rang, votre père?

EGISTHE.

Mon père eſt un vieillard accablé de misère;
Polyclète eſt ſon nom; mais Egiſthe, Narbas,
Ceux dont vous me parlez, je ne les connais pas.

MEROPE.

O Dieux ! vous vous jouez d'une trifte mortelle !
J'avais de quelque efpoir une faible étincelle :
J'entrevoyais le jour, et mes yeux affligés
Dans la profonde nuit font déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Gréce ?

EGISTHE.

Si la vertu fuffit pour faire la nobleffe,
Ceux dont je tiens le jour, Polyclète, Sirris,
Ne font point des mortels dignes de vos mépris :
Leur fort les avilit ; mais leur fage conftance
Fait refpecter en eux l'honorable indigence.
Sous fes ruftiques toits mon père vertueux
Fait le bien, fuit les lois, et ne craint que les dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit eft plein de nouveaux charmes:
Pourquoi donc le quitter, pourquoi caufer fes larmes?
Sans doute il eft affreux d'être privé d'un fils.

EGISTHE.

Un vain défir de gloire a féduit mes efprits.
On me parlait fouvent des troubles de Mefsène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,
Sur-tout de fes vertus, dignes d'un autre prix :
Je me fentais ému par ces triftes récits.
De l'Elide en fecret dédaignant la molleffe,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeuneffe,
Servir fous vos drapeaux, et vous offrir mon bras;
Voilà le feul deffein qui conduifit mes pas.

Ce faux inſtinct de gloire égara mon courage :
A mes parens, flétris ſous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les ſecours :
C'eſt ma première faute, elle a troublé mes jours.
Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable
M'a conduit dans le piége, et m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'eſt point ; j'en crois ſon ingénuité :
Le menſonge n'a point cette ſimplicité.
Tendons à ſa jeuneſſe une main bienfeſante ;
C'eſt un infortuné que le ciel me préſente.
Il ſuffit qu'il ſoit homme, et qu'il ſoit malheureux.
Mon fils peut éprouver un ſort plus rigoureux.
Il me rappelle Egiſthe ; Egiſthe eſt de ſon âge :
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et par-tout rebuté,
Il ſouffre le mépris qui ſuit la pauvreté. (3)
L'opprobre avilit l'ame, et flétrit le courage.
Pour le ſang de nos dieux quel horrible partage !
Si du moins...

SCENE III.

MÉROPE, EGISTHE, EURYCLÈS, ISMENIE.

ISMENIE.

Ah ! Madame, entendez-vous ces cris ?
Savez-vous bien....

MEROPE.

Quel trouble alarme tes esprits ?

ISMENIE.

Polyphonte l'emporte, et nos peuples volages
A son ambition prodiguent leurs suffrages.
Il est roi, c'en est fait.

EGISTHE.

J'avais cru que les dieux
Auraient placé Mérope au rang de ses aïeux.
Dieux ! que plus on est grand, plus vos coups sont à craindre !
Errant, abandonné, je suis le moins à plaindre.
Tout homme a ses malheurs.

(*on emmène Egisthe.*)

EURYCLÈS *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit ;
Vous avez trop bravé son offre et son crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abyme où nous sommes.
J'ai mal connu les dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais justice ; ils la refusent tous.

EURYCLÈS.

Permettez que du moins j'aſſemble autour de vous
Ce peu de nos amis qui, dans un tel orage,
Pourraient encor ſauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouveaux attentats
D'un maître dangereux, et d'un peuple d'ingrats.

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'ETAT n'eſt point ingrat; non, Madame, on vous aime;
On vous conſerve encor l'honneur du diadème:
On veut que Polyphonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MEROPE.

On oſe me donner au tyran qui me brave;
On a trahi le fils, on fait la mère eſclave.

ISMENIE.

Le peuple vous rappelle au rang de vos aïeux;
Suivez ſa voix, Madame; elle eſt la voix des dieux.

MEROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope avilie
Rachète un vain honneur à force d'infamie!

SCENE V.

MEROPE, EURYCLÈS, ISMENIE.

EURYCLÈS.

MADAME, je reviens en tremblant devant vous :
Préparez ce grand cœur aux plus terribles coups ;
Rappelez votre force à ce dernier outrage.

MEROPE.

Je n'en ai plus ; les maux ont laſſé mon courage :
Mais, n'importe ; parlez.

EURYCLÈS.

C'en eſt fait ; et le ſort. . .
Je ne puis achever.

MEROPE.

Quoi ! mon fils ?

EURYCLÈS.

Il eſt mort.
Il eſt trop vrai : déjà cette horrible nouvelle
Conſterne vos amis, et glace tout leur zèle.

MEROPE.

Mon fils eſt mort !

ISMENIE.

O Dieux !

EURYCLÈS.

D'indignes aſſaſſins
Des piéges de la mort ont ſemé les chemins.

Le crime eſt conſommé.

MÉROPE.

Quoi ! ce jour que j'abhorre,
Ce ſoleil luit pour moi ! Mérope vit encore !
Il n'eſt plus ! Quelles mains ont déchiré ſon flanc ?
Quel monſtre a répandu les reſtes de mon ſang ?

EURYCLÈS.

Hélas ! cet étranger, ce ſéducteur impie,
Dont vous-même admiriez la vertu pourſuivie,
Pour qui tant de pitié naiſſait dans votre ſein,
Lui que vous protégiez !

MÉROPE.

Ce monſtre eſt l'aſſaſſin ?

EURYCLÈS.

Oui, Madame : on en a des preuves trop certaines ;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes
Deux de ſes compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaient encor Narbas échappé de leurs coups.
Celui qui ſur Egiſthe a mis ſes mains hardies
A pris de votre fils les dépouilles chéries,
L'armure que Narbas emporta de ces lieux :

(*on apporte cette armure dans le fond du théâtre.*)

Le traître avait jeté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

MÉROPE.

Ah ! que medites-vous? Mes mains, ces mains tremblantes
En armèrent Creſphonte, alors que de mes bras
Pour la première fois il courut aux combats.

O dépouille trop chère, en quelles mains livrée !
Quoi, ce monſtre avait pris cette armure ſacrée ?

EURYCLÈS.

Celle qu'Egiſthe même apportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de ſon ſang on la montre à mes yeux !
Ce vieillard qu'on a vu dans le temple d'Alcide...

EURYCLÈS.

C'était Narbas, c'était ſon déplorable guide ;
Polyphonte l'avoue.

MEROPE.

Affreuſe vérité !
Hélas ! de l'aſſaſſin le bras enſanglanté,
Pour dérober aux yeux ſon crime et ſon parjure,
Donne à mon fils ſanglant les flots pour ſépulture !
Je vois tout. O mon fils, quel horrible deſtin !

EURYCLÈS.

Voulez-vous tout ſavoir de ce lâche aſſaſſin ?

SCENE VI.

MEROPE, EURYCLÈS, ISMENIE, EROX, Gardes de Polyphonte.

EROX.

MADAME, par ma voix, permettez que mon maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu peut-être,
Dans ces cruels momens vous offre ſon ſecours.
Il a ſu que d'Egiſthe on a tranché les jours ;

Et

Et cette part qu'il prend aux malheurs de la reine. . . .

MEROPE.

Il y prend part, Erox, et je le crois fans peine ;
Il en jouit du moins, et les deſtins l'ont mis
Au trône de Crefphonte, au trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce trône ; agréez qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le fanglant héritage ;
Et que dans vos malheurs il mette à vos genoux
Un front que la couronne a fait digne de vous.
Mais il faut dans mes mains remettre le coupable ;
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable :
C'eſt le devoir des rois, le glaive de Thémis,
Ce grand foutien du trône, à lui feul eſt commis :
A vous, comme à fon peuple, il veut rendre juſtice.
Le fang des aſſaſſins eſt le vrai facrifice
Qui doit de votre hymen enfanglanter l'autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Polyphonte eſt roi, je veux que fa puiſſance
Laiſſe à mon déſeſpoir le foin de ma vengeance.
Qu'il règne, qu'il poſsède, et mes biens, et mon rang ;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon fang.
Ma main eſt à ce prix ; allez, qu'il s'y prépare :
Je la retirerai du fein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux autels de nos dieux.

EROX.

Le roi, n'en doutez point, va remplir tous vos vœux.
Croyez qu'à vos regrets fon cœur fera fenſible.

SCENE VII.

MEROPE, EURYCLÈS, ISMENIE.

MEROPE.

Non, ne m'en croyez point; non, cet hymen horrible,
Cet hymen que je crains, ne s'accomplira pas.
Au fein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras à l'inftant m'arrachera la vie.

EURYCLÈS.

Madame, au nom des dieux...

MEROPE.

Ils m'ont trop pourfuivie.
Irai-je à leurs autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux,
Joindre un fceptre étranger au fceptre de mes pères,
Et les flambeaux d'hymen aux flambeaux funéraires?
Moi, vivre! moi, lever mes regards éperdus
Vers ce ciel outragé que mon fils ne voit plus!
Sous un maître odieux dévorant ma trifteffe,
Attendre dans les pleurs une affreufe vieilleffe!
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'efpoir,
La vie eft un opprobre, et la mort un devoir.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NARBAS.

O douleur ! ô regrets ! ô vieilleſſe peſante !
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu ! la mort me l'a ravi peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître ?
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi !
Je reviens ſans Egiſthe ; et Polyphonte eſt roi !
Cet heureux artiſan de fraudes et de crimes,
Cet aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
Qui, nous perſécutant de climats en climats,
Sema par-tout la mort, attachée à nos pas :
Il règne, il affermit le trône qu'il profane ;
Il y jouit en paix du ciel qui le condamne ! (4)
Dieux ! cachez mon retour à ſes yeux pénétrans.
Dieux ! dérobez Egiſthe au fer de ſes tyrans.
Guidez-moi vers ſa mère, et qu'à ſes pieds je meure.
Je vois, je reconnais cette triſte demeure,
Où le meilleur des rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Hélas ! après quinze ans d'exil et de misère,
Je viens coûter encor des larmes à ſa mère.

A qui me déclarer ? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami, dont la main me conduise à ses yeux ;
Aucun ne se présente à ma débile vue.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue :
J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ce palais
Un dieu persécuteur habite pour jamais.

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE *dans le fond du théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresphonte.*

ISMENIE.

QUEL est cet inconnu, dont la vue indiscrète
Ose troubler la reine, et percer sa retraite ?
Est-ce de nos tyrans quelque ministre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux ?

NARBAS.

Oh ! qui que vous soyez, excusez mon audace :
C'est un infortuné qui demande une grâce.
Il peut servir Mérope ; il voudrait lui parler.

ISMENIE.

Ah ! quel temps prenez-vous pour oser la troubler ?
Respectez la douleur d'une mère éperdue ;
Malheureux étranger, n'offensez point sa vue ;
Eloignez-vous.

NARBAS.

Hélas ! au nom des dieux vengeurs,
Accordez cette grâce à mon âge, à mes pleurs.

Je ne fuis point, Madame, étranger dans Mefsène.
Croyez, fi vous fervez, fi vous aimez la reine,
Que mon cœur, à fon fort attaché comme vous,
De fa longue infortune a fenti tous les coups.
Quelle eft donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vu de vos pleurs en ce moment lavée?

ISMENIE.

C'eft la tombe d'un roi, des dieux abandonné,
D'un héros, d'un époux, d'un père infortuné,
De Crefphonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître! ô cendres que j'adore!

ISMENIE.

L'époufe de Crefphonte eft plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraient comblé fes malheurs inouis?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible; on a tué fon fils.

NARBAS.

Son fils Egifthe, ô Dieux! le malheureux Egifthe!

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un fort fi trifte.

NARBAS.

Son fils ne ferait plus?

ISMENIE.

Un barbare affaffin
Aux portes de Mefsène a déchiré fon fein.

NARBAS.

O désespoir ! ô mort que ma crainte a prédite !
Il est assassiné ? Mérope en est instruite ?
Ne vous trompez-vous pas ?

ISMENIE.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ses affreux destins.
C'est vous en dire assez ; sa perte est assurée.

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins ?

ISMENIE.

Au désespoir livrée
Mérope va mourir ; son courage est vaincu :
Pour son fils seulement Mérope avait vécu :
Des nœuds qui l'arrêtaient sa vie est dégagée ;
Mais avant de mourir elle sera vengée :
Le sang de l'assassin par sa main doit couler ;
Au tombeau de Cresphonte elle va l'immoler.
Le roi qui l'a permis cherche à flatter sa peine ;
Un des siens en ces lieux doit aux pieds de la reine
Amener à l'instant ce lâche meurtrier,
Qu'au sang d'un fils si cher on va sacrifier.
Mérope cependant, dans sa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeste écarter tout le monde.

NARBAS *s'en allant.*

Hélas ! s'il est ainsi, pourquoi me découvrir ?
Aux pieds de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE *seule.*

Ce vieillard eſt ſans doute un citoyen fidèle ;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle :
Il pleure : et tout le reſte, eſclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel ſi grand intérêt prend-il à nos alarmes ?
La tranquille pitié fait verſer moins de larmes.
Il montrait pour Egiſthe un cœur trop paternel !
Hélas ! courons à lui.... Mais quel objet cruel !

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURYCLÈS, EGISTHE *enchaîné*, Gardes, Sacrificateurs.

MEROPE.

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui ſoient égaux au crime ;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTHE.

On m'a vendu bien cher un inſtant de faveur.
Secourez-moi, grands Dieux à l'innocent propices !

EURICLÈS.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ſes complices.

MEROPE *avançant.*

Oui, ſans doute, il le faut. Monſtre ! qui t'a porté

A ce comble du crime, à tant de cruauté ?
Que t'ai-je fait ?

EGISTHE.

Les dieux, qui vengent le parjure,
Sont témoins si ma bouche a connu l'imposture.
J'avais dit à vos pieds la simple vérité ;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité ;
Vous étendiez sur moi votre main protectrice ;
Qui peut avoir si tôt lassé votre justice ?
Et quel est donc ce sang qu'a versé mon erreur ?
Quel nouvel intérêt vous parle en sa faveur ?

MEROPE.

Quel intérêt ? barbare !

EGISTHE.

Hélas ! sur son visage
J'entrevois de la mort la douloureuse image :
Que j'en suis attendri ! j'aurais voulu cent fois
Racheter de mon sang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel ! à quel point on l'instruisit à feindre !
Il m'arrache la vie, et semble encor me plaindre.
(*elle se jette dans les bras d'Isménie.*)

EURYCLÈS.

Madame, vengez-vous, et vengez à la fois
Les lois et la nature, et le sang de nos rois.

EGISTHE.

A la cour de ces rois telle est donc la justice ?
On m'accueille, on me flatte, on résout mon supplice.

Quel

Quel destin m'arrachait à mes tristes forêts ?
Vieillard infortuné, quels seront vos regrets ?
Mère trop malheureuse, et dont la voix si chère
M'avait prédit....

MEROPE.

Barbare ! il te reste une mère. (5)
Je serais mère encor sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTHE.

Si tel est mon malheur,
S'il était votre fils, je suis trop condamnable.
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux ! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie, et pour vous, et pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître ! quand ta main lui ravit cette armure....

EGISTHE.

Elle est à moi.

MEROPE.

Comment ? que dis-tu ?

EGISTHE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins aïeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui ? ton père ? en Elide ? En quel trouble il me jette !
Son nom ? parle : réponds.

EGISTHE.

Son nom eſt Polyclète :

Je vous l'ai déjà dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.

Quelle indigne pitié ſuſpendait ma fureur !

C'en eſt trop ; ſecondez la rage qui me guide.

Qu'on traîne à ce tombeau ce monſtre, ce perfide.

(*levant le poignard.*)

Manes de mon cher fils, mes bras enſanglantés....

NARBAS *paraiſſant avec précipitation.*

Qu'allez-vous faire ? ô Dieux !

MEROPE.

Qui m'appelle ?

NARBAS.

Arrêtez.

Hélas ! il eſt perdu, ſi je nomme ſa mère,

S'il eſt connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtez.

EGISTHE *tournant les yeux vers Narbas.*

O mon père !

MEROPE.

Son père !

EGISTHE *à Narbas.*

Hélas ! que vois-je ? où portez-vous vos pas ?

Venez-vous être ici témoin de mon trépas ?

NARBAS.

Ah ! Madame, empêchez qu'on achève le crime.
Euryclès, écoutez, écartez la victime ;
Que je vous parle.

EURYCLÈS *emmène Egifthe, et ferme le fond du théâtre.*

O Ciel !

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler :
J'allais venger mon fils.

NARBAS *se jetant à genoux.*

Vous alliez l'immoler.
Egifthe...

MEROPE *laiffant tomber le poignard.*

Eh bien, Egifthe ?

NARBAS.

O Reine infortunée !
Celui dont votre main tranchait la deftinée,
C'eft Egifthe...

MEROPE.

Il vivrait !

NARBAS.

C'eft lui, c'eft votre fils.

MEROPE *tombant dans les bras d'Ifménie.*

Je me meurs !

ISMENIE.

Dieux puiffans !

NARBAS *à Ifménie.*

Rappelez fes efprits.

Hélas ! ce juste excès de joie et de tendresse,
Ce trouble si soudain, ce remords qui la presse,
Vont consumer ses jours usés par la douleur.

MEROPE *revenant à elle.*

Ah, Narbas ! est-ce vous ? est-ce un songe trompeur ?
Quoi ! c'est vous ? c'est mon fils ? qu'il vienne, qu'il paraisse.

NARBAS.

Redoutez, renfermez cette juste tendresse.
(*à Isménie.*)
Vous, cachez à jamais ce secret important ;
Le salut de la reine et d'Egisthe en dépend.

MEROPE.

Ah ! quel nouveau danger empoisonne ma joie ?
Cher Egisthe ! quel dieu défend que je te voie ?
Ne m'est-il donc rendu que pour mieux m'affliger ?

NARBAS.

Ne le connaissant pas, vous alliez l'égorger ;
Et si son arrivée est ici découverte,
En le reconnaissant vous assurez sa perte.
Malgré la voix du sang, feignez, dissimulez ;
Le crime est sur le trône, on vous poursuit, tremblez.

SCENE V.

MEROPE, EURYCLÈS, NARBAS, ISMENIE.

EURYCLÈS.

Ah ! Madame, le roi commande qu'on saisisse....

MEROPE.

Qui ?

EURYCLS.

Ce jeune étranger qu'on destine au supplice.

MEROPE *avec transport.*

Eh bien, cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang.
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurez.

MEROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi ? quelle entreprise exécrable et soudaine !
Pourquoi m'ôter Egisthe ?

EURYCLÈS.

Avant de vous venger,
Polyphonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger ! qui ? lui ? sait-il quelle est sa mère ?

EURYCLÈS.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MEROPE.

Courons à Polyphonte, implorons fon appui.

NARBAS.

N'implorez que les dieux, et ne craignez que lui.

EURYCLÈS.

Si les droits de ce fils font au roi quelque ombrage,
De fon falut au moins votre hymen eft le gage.
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le fien.
Et dût fa politique en être encor jaloufe,
Il faut qu'il ferve Egifthe, alors qu'il vous époufe.

NARBAS.

Il vous époufe! lui? quel coup de foudre! ô Ciel!

MEROPE.

C'eft mourir trop long-temps dans ce trouble cruel.
Je vais...

NARBAS.

Vous n'irez point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirez point cet hymen exécrable.

EURYCLÈS.

Narbas, elle eft forcée à lui donner la main.
Il peut venger Crefphonte.

NARBAS.

Il en eft l'affaffin.

MEROPE.

Lui? ce traître!

NARBAS.

Oui, lui-même; oui, fes mains fanguinaires

Ont égorgé d'Egifthe, et le père, et les frères:
Je l'ai vu fur mon roi, j'ai vu porter les coups,
Je l'ai vu tout couvert du fang de votre époux.

MEROPE.

Ah Dieux !

NARBAS.

J'ai vu ce monftre entouré de victimes :
Je l'ai vu contre vous accumuler les crimes.
Il déguifa fa rage à force de forfaits ;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce palais :
Il y porta la flamme ; et parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage,
Teint du fang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Affaffin de fon prince, il parut fon vengeur.
D'ennemis, de mourans, vous étiez entourée ;
Et moi, perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils dans mes bras languiffans.
Les dieux ont pris pitié de fes jours innocens ;
Je l'ai conduit feize ans de retraite en retraite,
J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
Et lorfqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polyphonte eft fon maître, et devient votre époux ! (b)

MEROPE.

Ah ! tout mon fang fe glace à ce récit horrible.

EURYCLÈS.

On vient : c'eft Polyphonte.

MEROPE.

O Dieux ! eft-il poffible ?

(*à Narbas.*)

Va, dérobe fur-tout ta vue à fa fureur.

NARBAS.

Hélas! fi votre fils eft cher à votre cœur,
Avec fon affaffin diffimulez, Madame.

EURYCLÈS.

Renfermons ce fecret dans le fond de notre ame.
Un feul mot peut le perdre.

MEROPE *à Euryclès.*

Ah! cours; et que tes yeux
Veillent fur ce dépôt fi cher, fi précieux.

EURYCLÈS.

N'en doutez point.

MEROPE.

Hélas! J'efpère en ta prudence:
C'eft mon fils, c'eft ton roi. Dieux! ce monftre s'avance.

SCENE VI.

MEROPE, POLYPHONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

POLYPHONTE.

Le trône vous attend, et les autels font prêts;
L'hymen qui va nous joindre unit nos intérêts.
Comme roi, comme époux, le devoir me commande
Que je venge le meurtre, et que je vous défende.
Deux complices, déjà par mon ordre faifis,
Vont payer de leur fang le fang de votre fils.

Mais, malgré tous mes foins, votre lente vengeance
A bien mal fecondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet affaffin ;
Vous-même, difiez-vous, deviez percer fon fein.

MEROPE.

Plût aux dieux que mon bras fût le vengeur du crime !

POLYPHONTE.

C'eft le devoir des rois, c'eft le foin qui m'anime.

MEROPE.

Vous ?

POLYPHONTE.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous différé ?
Vótre amour pour un fils ferait-il altéré !

MEROPE.

Puiffent fes ennemis périr dans les fupplices !
Mais fi ce meurtrier, Seigneur, a des complices ;
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras dont mon époux a reçu le trépas. . . . .
Ceux dont la race impie a maffacré le père,
Pourfuivront à jamais, et le fils, et la mère,
Si l'on pouvait. . . . .

POLYPHONTE.

C'eft-là ce que je veux favoir ;
Et déjà le coupable eft mis en mon pouvoir.

MEROPE.

Il eft entre vos mains ?

POLYPHONTE.

Oui, Madame, et j'efpère

Percer en lui parlant ce ténébreux myſtère.

MEROPE.

Ah ! barbare ! . . . A moi ſeule il faut qu'il ſoit remis.
Rendez-moi . . . Vous ſavez que vous l'avez promis.

(*à part.*)

O mon ſang ! ô mon fils ! quel ſort on vous prépare !

(*à Polyphonte.*)

Seigneur, ayez pitié......

POLYPHONTE.

Quel tranſport vous égare ?
Il mourra.

MEROPE.

Lui ?

POLYPHONTE.

Sa mort pourra vous conſoler.

MEROPE.

Ah ! je veux à l'inſtant le voir et lui parler.

POLYPHONTE.

Ce mélange inoui d'horreur et de tendreſſe,
Ces tranſports dont votre ame à peine eſt la maîtreſſe,
Ces diſcours commencés, ce viſage interdit,
Pourraient de quelque ombrage alarmer mon eſprit.
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte ?
D'un déplaiſir nouveau votre ame ſemble atteinte.
Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener ?
Pourquoi fuit-il mes yeux ? que dois-je en ſoupçonner ?
Quel eſt-il ?

MEROPE.

Eh! Seigneur, à peine sur le trône,
La crainte, le soupçon déjà vous environne?

POLYPHONTE.

Partagez donc ce trône: et, sûr de mon bonheur,
Je verrai les soupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope et Polyphonte.

MEROPE *en pleurant.*

Les dieux vous ont donné le trône de Cresphonte;
Il y manquait sa femme, et ce comble d'horreur.
Ce crime épouvantable.....

ISMENIE.

Eh, Madame!

MEROPE.

Ah! Seigneur,
Pardonnez... Vous voyez une mère éperdue.
Les dieux m'ont tout ravi, les dieux m'ont confondue.
Pardonnez.... De mon fils rendez-moi l'assassin.

POLYPHONTE.

Tout son sang, s'il le faut, va couler sous ma main.
Venez, Madame.

MEROPE.

O Dieux! dans l'horreur qui me presse,
Secourez une mère, et cachez sa faiblesse.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

POLYPHONTE, EROX.

POLYPHONTE.

A ses emportemens, je croirais qu'à la fin
Elle a de son époux reconnu l'assassin ;
Je croirais que ses yeux ont éclairé l'abyme
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi se refuse à mes vœux ;
Mais ce n'est pas son cœur, c'est sa main que je veux :
Telle est la loi du peuple ; il le faut satisfaire.
Cet hymen m'asservit, et le fils, et la mère ;
Et par ce nœud sacré qui la met dans mes mains,
Je n'en fais qu'une esclave utile à mes desseins.
Qu'elle écoute à son gré son impuissante haine ;
Au char de ma fortune il est temps qu'on l'enchaîne.
Mais vous, au meurtrier vous venez de parler ?
Que pensez-vous de lui ?

EROX.

Rien ne peut le troubler.
Simple dans ses discours, mais ferme, invariable,
La mort ne fléchit point cette ame impénétrable.
J'en suis frappé, Seigneur, et je n'attendais pas
Un courage aussi grand dans un rang aussi bas.
J'avoûrai qu'en secret moi-même je l'admire.

POLYPHONTE.

Quel eſt-il, en un mot?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,
C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLYPHONTE.

Pouvez-vous en parler avec tant d'aſſurance?
Leur conducteur n'eſt plus. Ma juſte défiance
A pris ſoin d'effacer, dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'Etat les veſtiges honteux;
Mais ce jeune inconnu me tourmente et m'attriſte.
Me répondez-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiſthe?
Croirai-je que toujours ſoigneux de m'obéir,
Le ſort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir!

EROX.

Mérope, dans les pleurs mourant déſeſpérée,
Eſt de votre bonheur une preuve aſſurée;
Et tout ce que je vois le confirme en effet.
Plus fort que tous nos ſoins, le haſard a tout fait.

POLYPHONTE.

Le haſard va ſouvent plus loin que la prudence;
Mais j'ai trop d'ennemis, et trop d'expérience,
Pour laiſſer le haſard arbitre de mon ſort.
Quel que ſoit l'étranger, il faut hâter ſa mort.
Sa mort ſera le prix de cet hymen auguſte;
Elle affermit mon trône: il ſuffit, elle eſt juſte.

Le peuple, fous mes lois pour jamais engagé,
Croira fon prince mort, et le croira vengé. (c)
Mais répondez : Quel eft ce vieillard téméraire,
Qu'on dérobe à ma vue avec tant de myftère ?
Mérope allait verfer le fang de l'affaffin :
Ce vieillard, dites-vous, a retenu fa main ?
Que voulait-il ?

EROX.

Seigneur, chargé de fa misère,
De ce jeune étranger ce vieillard eft le père :
Il venait implorer la grâce de fon fils.

POLYPHONTE.

Sa grâce ? Devant moi je veux qu'il foit admis.
Ce vieillard me trahit, crois-moi, puifqu'il fe cache.
Ce fecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier, fur-tout, excite mes foupçons.
Pourquoi, par quel caprice, et par quelles raifons
La reine, qui tantôt preffait tant fon fupplice,
N'ofe-t-elle achever ce jufte facrifice ?
La pitié paraiffait adoucir fes fureurs ;
Sa joie éclatait même à travers fes douleurs.

EROX.

Qu'importe fa pitié, fa joie et fa vengeance ?

POLYPHONTE.

Tout m'importe, et de tout je fuis en défiance.
Elle vient : qu'on m'amène ici cet étranger.

SCENE II.

POLYPHONTE, EROX, EGISTHE, EURYCLÈS, MEROPE, ISMENIE, Gardes.

MEROPE.

Remplissez vos fermens, fongez à me venger;
Qu'à mes mains, à moi feule, on laiffe la victime.

POLYPHONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengez-vous, baignez-vous au fang du criminel;
Et fur fon corps fanglant je vous mène à l'autel.

MEROPE.

Ah Dieux!

EGISTHE *à Polyphonte.*

Tu vends mon fang à l'hymen de la reine;
Ma vie eft peu de chofe, et je mourrai fans peine:
Mais je fuis malheureux, innocent, étranger;
Si le ciel t'a fait roi, c'eft pour me protéger.
J'ai tué juftement un injufte adverfaire.
Mérope veut ma mort; je l'excufe, elle eft mère:
Je bénirai fes coups prêts à tomber fur moi!
Et je n'accufe ici qu'un tyran tel que toi.

POLYPHONTE.

Malheureux, ofes-tu, dans ta rage infolente....

MEROPE.

Eh! Seigneur, excufez fa jeuneffe imprudente.

Elevé loin des cours, et nourri dans les bois,
Il ne ſait pas encor ce qu'on doit à des rois.

POLYPHONTE.

Qu'entends-je! quel diſcours! quelle ſurpriſe extrême!
Vous, le juſtifier!

MEROPE.

Qui moi, Seigneur?

POLYPHONTE.

Vous même.

De cet égarement ſortirez-vous enfin?
De votre fils, Madame, eſt-ce ici l'aſſaſſin?

MEROPE.

Mon fils, de tant de rois le déplorable reſte,
Mon fils enveloppé dans un piége funeſte,
Sous les coups d'un barbare....

ISMENIE.

O Ciel! que faites-vous?

POLYPHONTE.

Quoi! vos regards ſur lui ſe tournent ſans courroux?
Vous tremblez à ſa vue, et vos yeux s'attendriſſent?
Vous voulez me cacher les pleurs qui les rempliſſent?

MEROPE.

Je ne les cache point; ils paraiſſent aſſez:
La cauſe en eſt trop juſte, et vous la connaiſſez.

POLYPHONTE.

Pour en tarir la ſource, il eſt temps qu'il expire.
Qu'on l'immole, Soldats.

MEROPE

MEROPE *s'avançant.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

EGISTHE.

Quoi ! de pitié pour moi tous vos sens sont saisis !

POLYPHONTE.

Qu'il meure.

MÉROPE.

Il est....

POLYPHONTE.

Frappez.

MEROPE, *se jetant entre Egisthe et les soldats.*

Barbare ! il est mon fils.

ÈGISTHE.

Moi ! votre fils ?

MEROPE *en l'embrassant.*

Tu l'es : et ce ciel que j'atteste,
Ce ciel qui t'a formé dans un sein si funeste,
Et qui trop tard, hélas ! a dessillé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTHE.

Quel miracle, grands Dieux ! que je ne puis comprendre !

POLYPHONTE.

Une telle imposture a de quoi me surprendre.
Vous, sa mère ? Qui ? vous, qui demandiez sa mort ?

EGISTHE.

Ah ! si je meurs son fils, je rends grâce à mon sort.

MEROPE.

Je suis sa mère. Hélas ! mon amour m'a trahie.
Oui, tu tiens dans tes mains le secret de ma vie,

Tu tiens le fils des dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Crefphonte, et ton maître, et ton roi.
Tu peux fi tu le veux m'accufer d'impofture :
Ce n'eft pas aux tyrans à fentir la nature.
Ton cœur nourri de fang n'en peut être frappé.
Oui, c'eft mon fils, te dis-je, au carnage échappé.

POLYPHONTE.

Que prétendez-vous dire, et fur quelles alarmes ?...

EGISTHE.

Va, je me crois fon fils; mes preuves font fes larmes,
Mes fentimens, mon cœur, par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni, s'il n'était défarmé.

POLYPHONTE.

Ta rage auparavant fera feule punie.
C'eft trop.

MEROPE, *fe jetant à fes genoux.*

Commencez donc par m'arracher la vie :
Ayez pitié des pleurs dont mes yeux font noyés.
Que vous faut-il de plus ? Mérope eft à vos pieds :
Mérope les embraffe et craint votre colère.
A cet effort affreux, jugez fi je fuis mère,
Jugez de mes tourmens : ma déteftable erreur
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire.
Cruel ! vous qui vouliez lui tenir lieu de père,
Qui deviez protéger fes jours infortunés,
Le voilà devant vous, et vous l'affaffinez.

Son père est mort, hélas ! par un crime funeste ;
Sauvez le fils : je puis oublier tout le reste :
Sauvez le sang des dieux, et de vos souverains ;
Il est seul, sans défense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, et c'est assez. Heureuse en mes misères,
Lui seul il me rendra mon époux, et ses frères.
Vous voyez avec moi ses aïeux à genoux,
Votre roi dans les fers.

ÉGISTHE.

O Reine, levez-vous,
Et daignez me prouver que Cresphonte est mon père,
En cessant d'avilir, et sa veuve, et ma mère.
Je sais peu de mes droits quelle est la dignité ;
Mais le ciel m'a fait naître avec trop de fierté,
Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sens né des rois, je me sens votre fils. (*d*)
Hercule, ainsi que moi, commença sa carrière ;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupière ;
Et les dieux l'ont conduit à l'immortalité,
Pour avoir, comme moi, vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessez de le prier, cessez de démentir
Le sang des demi-dieux dont on me fait sortir.

POLYPHONTE *à Mérope.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer sans feinte.

Je prends part aux douleurs dont vous êtes atteinte :
Son courage me plaît ; je l'eſtime, et je crois
Qu'il mérite en effet d'être du ſang des rois.
Mais une vérité d'une telle importance
N'eſt pas de ces ſecrets qu'on croit ſans évidence.
Je le prends ſous ma garde, il m'eſt déjà remis ;
Et s'il eſt né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTHE.

Vous ? m'adopter ?

MEROPE.

Hélas !

POLYPHONTE.

Réglez ſa deſtinée.
Vous achetiez ſa mort avec mon hyménée.
La vengeance à ce point a pu vous captiver.
L'amour fera-t-il moins, quand il faut le ſauver ?

MEROPE.

Quoi, barbare !

POLYPHONTE.

Madame, il y va de ſa vie.
Votre ame en ſa faveur paraît trop attendrie,
Pour vouloir expoſer à mes juſtes rigueurs,
Par d'imprudens refus, l'objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de ſon ſort il ſoit du moins le maître.
Daignez...

POLYPHONTE.

C'eſt votre fils, Madame, ou c'eſt un traître.

Je dois m'unir à vous pour lui servir d'appui,
Ou je dois me venger, et de vous, et de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grâce ou son supplice.
Vous êtes en un mot sa mère ou sa complice.
Choisissez : mais sachez qu'au sortir de ces lieux,
Je ne vous en croirai qu'en présence des dieux.
Vous, Soldats, qu'on le garde; et vous, que l'on me suive.
(*à Mérope.*)
Je vous attends : voyez si vous voulez qu'il vive.
Déterminez d'un mot mon esprit incertain ;
Confirmez sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'opprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m'ôtez pas la douceur de le voir ;
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLYPHONTE.

Vous le verrez au temple.

EGISTHE *que les soldats emmènent.*

O Reine auguste et chère!
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère !
Ne faites rien d'indigne, et de vous, et de moi :
Si je suis votre fils, je sais mourir en roi.

SCENE III.

MEROPE *seule.*

CRUELS, vous l'enlevez, en vain je vous implore :
Je ne l'ai donc revu que pour le perdre encore ?
Pourquoi m'exauciez-vous, ô Dieu trop imploré ?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant désiré ?
Vous l'avez arraché d'une terre étrangère,
Victime réservée au bourreau de son père.
Ah ! privez-moi de lui, cachez ses pas errans
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURYCLÈS.

MEROPE.

SAIS-TU l'excès d'horreur où je me vois livrée ?

NARBAS.

Je sais que de mon roi la perte est assurée,
Que déjà dans les fers Egisthe est retenu,
Qu'on observe mes pas.

MEROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous !

MEROPE.

J'ai tout révélé. Mais, Narbas, quelle mère,

Prête à perdre son fils, peut le voir et se taire ?
J'ai parlé, c'en est fait : et je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quels forfaits dites-vous ?

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURYCLÈS, ISMENIE.

ISMENIE.

VOICI l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple, qui vole après la nouveauté,
Attend votre hyménée avec avidité.
Le tyran règle tout ; il semble qu'il apprête
L'appareil du carnage, et non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le grand prêtre inspiré
A fait parler le dieu dans son temple adoré.
Au nom de vos aïeux et du dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polyphonte, dit-il, a reçu vos sermens ;
Messène en est témoin, les dieux en sont garans.
Le peuple a répondu par des cris d'allégresse ;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célèbre à genoux cet hymen plein d'horreur :
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joie ?

NARBAS.

Pour fauver votre fils quelle funefte voie !

MEROPE.

C'eft un crime effroyable, et déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en eft un plus grand de perdre votre fils.

MEROPE.

Eh bien, le défefpoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, et plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel et moi, fous la garde des dieux.
Il eft né de leur fang, ils prendront fa défenfe;
Ils ont affez long-temps trahi fon innocence.
De fon lâche affaffin je peindrai les fureurs:
L'horreur et la vengeance empliront tous les cœurs.
Tyrans, craignez les cris et les pleurs d'une mère.
On vient. Ah ! je friffonne. Ah ! tout me défefpère.
On m'appelle, et mon fils eft au bord du cercueil;
Le tyran peut encor l'y plonger d'un coup d'œil.

(*aux facrificateurs.*)

Miniftres rigoureux du monftre qui m'opprime,
Vous venez à l'autel entraîner la victime.
O vengeance ! ô tendreffe ! ô nature ! ô devoir !
Qu'allez-vous ordonner d'un cœur au défefpoir ?

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la reine,
Et notre destinée est encore incertaine.
Je tremble pour vous seul. Ah, mon prince! ah, mon fils!
Souffrez qu'un nom si doux me soit encor permis.
Ah! vivez. D'un tyran désarmez la colère,
Conservez une tête, hélas! si nécessaire,
Si long-temps menacée, et qui m'a tant coûté.

EURYCLÈS.

Songez que pour vous seul abaissant sa fierté,
Mérope de ses pleurs daigne arroser encore
Les parricides mains d'un tyran qu'elle abhorre.

EGISTHE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau sang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? et Cresphonte est mon père!
Son assassin triomphe; il commande, et je sers!
Je suis le sang d'Hercule, et je suis dans les fers?

NARBAS.

Plût aux dieux qu'avec moi le petit-fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Elide!

EGISTHE.

Eh quoi ! tous les malheurs aux humains réservés,
Faut-il si jeune encor les avoir éprouvés ?
Les ravages, l'exil, la mort, l'ignominie,
Dès ma première aurore ont affiégé ma vie.
De déserts en déserts errant, persécuté,
J'ai langui dans l'opprobre et dans l'obscurité.
Le ciel fait cependant si parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embrassai les vertus qu'exigeait mon malheur.
Je respectai, j'aimai jusqu'à votre misère ;
Je n'aurais point aux dieux demandé d'autre père :
Ils m'en donnent un autre, et c'est pour m'outrager.
Je suis fils de Cresphonte, et ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache :
Un détestable hymen à ce monstre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je suis né ;
Je maudis le secours que vous m'avez donné.
Ah ! mon Père ! ah ! pourquoi d'une mère égarée
Reteniez-vous tantôt la main désespérée ?
Mes malheurs finissaient, mon sort était rempli.

NARBAS.

Ah ! vous êtes perdu : le tyran vient ici.

SCENE II.

POLYPHONTE, EGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, Gardes.

POLYPHONTE.

RETIREZ-VOUS (*); et toi dont l'aveugle jeuneſſe
Inſpire une pitié qu'on doit à la faibleſſe,
Ton roi veut bien encor, pour la dernière fois,
Permettre à tes deſtins de changer à ton choix.
Le préſent, l'avenir, et juſqu'à ta naiſſance,
Tout ton être, en un mot, eſt dans ma dépendance.
Je puis au plus haut rang d'un ſeul mot t'élever,
Te laiſſer dans les fers, te perdre ou te ſauver.
Elevé loin des cours, et ſans expérience,
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point, dans ton ſort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prends pour vertu:
Si dans un rang obſcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état, ſois humble avec ton maître.
Si le haſard heureux t'a fait naître d'un roi,
Rends-toi digne de l'être, en ſervant près de moi.
Une reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a ſubi mes lois, et marche vers le temple.
Suis ſes pas et les miens, viens aux pieds de l'autel
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les dieux, atteſte leur puiſſance,

(*) *Narbas* et *Euryclès* s'éloignent un peu.

Prends-les tous à témoin de ton obéiſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra ; choiſis, et réponds-moi.

EGISTHE.

Tu me vois déſarmé, comment puis-je répondre?
Tes diſcours, je l'avoue, ont de quoi me confondre ;
Mais rends-moi ſeulement ce glaive que tu crains,
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains :
Je répondrai pour lors, et tu pourras connaître
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître ;
Si c'eſt à Polyphonte à régler mes deſtins,
Et ſi le fils des rois punit les aſſaſſins.

POLYPHONTE.

Faible et fier ennemi, ma bonté t'encourage:
Tu me crois aſſez grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas juſqu'à punir en toi
Un eſclave inconnu qui s'attaque à ſon roi.
Eh bien, cette bonté qui s'indigne et ſe laſſe,
Te donne un ſeul moment pour obtenir ta grâce.
Je t'attends aux autels, et tu peux y venir.
Viens recevoir la mort, ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrez l'introduire ;
Qu'aucun autre ne ſorte, et n'oſe le conduire.
Vous, Narbas, Euryclès, je le laiſſe en vos mains.
Tremblez, vous répondrez de ſes caprices vains.
Je connais votre haine, et j'en ſais l'impuiſſance ;
Mais je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il ſoit né de Mérope, ou qu'il ſoit votre fils,
D'un conſeil imprudent ſa mort ſera le prix.

SCENE III.

EGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS.

EGISTHE.

Ah ! je n'en recevrai que du ſang qui m'anime.
Hercule ! inſtruis mon bras à me venger du crime :
Eclaire mon eſprit du ſein des immortels !
Polyphonte m'appelle aux pieds de tes autels ;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah ! mon Prince, êtes-vous las de vivre ?

EURYCLÈS.

Dans ce péril, du moins, ſi nous pouvions vous ſuivre !
Mais laiſſez-nous le temps d'éveiller un parti,
Qui, tout faible qu'il eſt, n'eſt point anéanti.
Souffrez....

EGISTHE.

En d'autres temps mon courage tranquille
Au frein de vos leçons ferait ſouple et docile ;
Je vous croirais tous deux : mais dans un tel malheur,
Il ne faut conſulter que le ciel et ſon cœur.
Qui ne peut ſe réſoudre, aux conſeils s'abandonne ;
Mais le ſang des héros ne croit ici perſonne.
Le ſort en eſt jeté... Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?
Mérope!

SCENE IV.

MEROPE, EGISTHE, NARBAS, EURYCLÈS, Suite.

MEROPE.

Le tyran m'ofe envoyer vers toi :
Ne crois pas que je vive après cet hyménée ;
Mais cette honte horrible où je fuis entraînée,
Je la fubis pour toi, je me fais cet effort :
Fais-toi celui de vivre, et commande à ton fort.
Cher objet des terreurs dont mon ame eft atteinte,
Toi pour qui je connais, et la honte, et la crainte,
Fils des rois et des dieux, mon fils, il faut fervir.
Pour favoir fe venger, il faut favoir fouffrir.
Je fens que ma faibleffe, et t'indigne, et t'outrage ;
Je t'en aime encor plus, et je crains davantage.
Mon fils....

EGISTHE.

Ofez me fuivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu ?
Dieux ! je me plains à vous de fon trop de vertu.

EGISTHE.

Voyez-vous en ces lieux le tombeau de mon père ?
Entendez-vous fa voix ? Etes-vous reine et mère ?
Si vous l'êtes, venez.

MEROPE.

Il femble que le ciel
T'élève en ce moment au-deffus d'un mortel.
Je refpecte mon fang, je vois le fang d'Alcide,
Ah! parle : remplis-moi de ce dieu qui te guide.
Il te preffe, il t'infpire. O mon fils! mon cher fils!
Achève, et rends la force à mes faibles efprits.

EGISTHE.

Auriez-vous des amis dans ce temple funefte ?

MEROPE.

J'en eus quand j'étais reine, et le peu qui m'en refte
Sous un joug étranger baiffe un front abattu ;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu :
Polyphonte eft haï ; mais c'eft lui qu'on couronne :
On m'aime, et l'on me fuit.

EGISTHE.

Quoi! tout vous abandonne!
Ce monftre eft à l'autel ?

MEROPE.

Il m'attend.

EGISTHE.

Ses foldats
A cet autel horrible accompagnent fes pas ?

MEROPE.

Non : la porte eft livrée à leur troupe cruelle ;
Il eft environné de la foule infidelle
Des mêmes courtifans que j'ai vus autrefois
S'empreffer à ma fuite, et ramper fous mes lois.

Et moi, de tous les fiens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi feul je puis ouvrir l'entrée.

EGISTHE.

Seul je vous y fuivrai; j'y trouverai des dieux
Qui puniffent le meurtre, et qui font mes aïeux.

MEROPE.

Ils t'ont trahi quinze ans.

EGISTHE.

Ils m'éprouvaient fans doute.

MEROPE.

Eh! quel eft ton deffein?

EGISTHE.

Marchons, quoi qu'il en coûte.
Adieu, triftes amis, vous connaîtrez du moins
Que le fils de Mérope a mérité vos foins.
(*à Narbas, en l'embraffant.*)
Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au fang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURYCLÈS.

NARBAS.

QUE va-t-il faire? Hélas! tous mes foins font trahis;
Les habiles tyrans ne font jamais punis.
J'efpérais que du temps la main tardive et sûre
Juftifîrait les dieux en vengeant leur injure;

Qu'Egifthe reprendrait fon empire ufurpé :
Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Egifthe va fe perdre à force de courage :
Il défobéira, la mort eft fon partage. (e)

EURYCLÈS.

Entendez-vous ces cris, dans les airs élancés ?

NARBAS.

C'eft le fignal du crime.

EURYCLÈS.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémiffez.

EURYCLÈS.

Sans doute qu'au moment d'époufer Polyphonte,
La reine en expirant a prévenu fa honte.
Tel était fon deffein dans fon mortel ennui.

NARBAS.

Ah ! fon fils n'eft donc plus. Elle eût vécu pour lui.

EURYCLÈS.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'approche en grondant, et qui fond fur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans,
Les fons de la trompette, et les voix des mourans.
Du palais de Mérope on enfonce la porte.

EURYCLÈS.

Ah ! ne voyez-vous pas cette cruelle efcorte,
Qui court, qui fe diffipe, et qui va loin de nous ?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran ſervir l'affreux courroux ?

EURYCLÈS.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On ſe mêle, on combat.

NARBAS.

Quel ſang va-t-on répandre ?
De Mérope et du roi le nom remplit les airs.

EURYCLÈS.

Grâces aux immortels ! les chemins ſont ouverts.
Allons voir à l'inſtant s'il faut mourir ou vivre.
(*il ſort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous ſuivre !
O Dieux ! rendez la force à ces bras énervés,
Pour le ſang de mes rois autrefois éprouvés :
Que je donne du moins les reſtes de ma vie.
Hâtons-nous.

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

QUEL ſpectacle ! Eſt-ce vous, Iſménie ?
Sanglante, inanimée, eſt-ce vous que je vois ?

ISMENIE.

Ah ! laiſſez-moi reprendre, et la vie, et la voix.

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant ? Que devient notre reine ?

ISMENIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine ;
Par les flots de ce peuple entraînée en ces lieux....

NARBAS.

Que fait Egiſthe ?

ISMENIE.

Il eſt.... le digne fils des dieux ;
Egiſthe ! Il a frappé le coup le plus terrible.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible
N'a d'un exploit ſi rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils ! ô mon roi, qu'ont élevé mes mains !

ISMENIE.

La victime était prête, et de fleurs couronnée ; (6)
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée ;
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain,
Préſentait à Mérope une odieuſe main ;
Le prêtre prononçait les paroles ſacrées ;
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant triſtement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas ;
Le peuple obſervait tout dans un profond ſilence.
Dans l'enceinte ſacrée en ce moment s'avance
Un jeune homme, un héros, ſemblable aux immortels :
Il court, c'était Egiſthe ; il s'élance aux autels ;

Il monte, il y faifit d'une main affurée
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs font moins prompts ; je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monftre audacieux.
Meurs, tyran, difait-il ; Dieux, prenez vos victimes.
Erox, qui de fon maître a fervi tous les crimes,
Erox, qui dans fon fang voit ce monftre nager,
Lève une main hardie, et penfe le venger.
Egifthe fe retourne, enflammé de furie ;
A côté de fon maître il le jette fans vie.
Le tyran fe relève, il bleffe le héros ;
De leur fang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère.... Ah ! que l'amour infpire de courage !
Quel tranfport animait fes efforts et fes pas !
Sa mère.... Elle s'élance au milieu des foldats.
C'eft mon fils, arrêtez, ceffez, troupe inhumaine,
C'eft mon fils ; déchirez fa mère, et votre reine,
Ce fein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eft agité ;
Une foule d'amis, que fon danger excite,
Entre elle et ces foldats vole et fe précipite.
Vous euffiez vu foudain les autels renverfés,
Dans des ruiffeaux de fang leurs débris difperfés ;
Les enfans écrafés dans les bras de leurs mères ;
Les frères méconnus, immolés par leurs frères ;
Soldats, prêtres, amis, l'un fur l'autre expirans ;
On marche, on eft porté fur les corps des mourans ;

On veut fuir ; on revient, et la foule preſſée,
D'un bout du temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule et dérobe Egiſthe et la reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée ;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, et le peuple m'entraîne,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts et des débris.
Venez, ſuivez mes pas, joignez-vous à mes cris :
Venez. J'ignore encor ſi la reine eſt ſauvée,
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée,
Si le tyran n'eſt plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur. (*f*)

NARBAS.

Arbitre des humains, divine Providence,
Achève ton ouvrage, et ſoutiens l'innocence :
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O Ciel ! conſerve Egiſthe, et que je meure en paix !
Ah ! parmi ces ſoldats ne vois-je point la reine ?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, Peuple, Soldats.

(On voit dans le fond du théâtre le corps de Polyphonte couvert d'une robe ſanglante.)

MEROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoyens de Meſsène,
Au nom des dieux vengeurs, Peuples, écoutez-moi.
Je vous le jure encore, Egiſthe eſt votre roi :
Il a puni le crime, il a vengé ſon père.
Celui que vous voyez traîné ſur la pouſſière,
C'eſt un monſtre ennemi des dieux et des humains :
Dans le ſein de Creſphonte il enfonça ſes mains.
Creſphonte mon époux, mon appui, votre maître,
Mes deux fils ſont tombés ſous les coups de ce traître.
Il opprimait Meſsène, il uſurpait mon rang ;
Il m'offrait une main fumante de mon ſang.
(en courant vers Egiſthe qui arrive la hache à la main.)
Celui que vous voyez, vainqueur de Polyphonte,
C'eſt le fils de vos rois, c'eſt le ſang de Creſphonte ;
C'eſt le mien, c'eſt le ſeul qui reſte à ma douleur.
Quels témoins voulez-vous plus certains que mon cœur?
Regardez ce vieillard, c'eſt lui dont la prudence
Aux mains de Polyphonte arracha ſon enfance.
Les dieux ont fait le reſte.

NARBAS.

Oui, j'atteste ces dieux
Que c'est-là votre roi qui combattait pour eux.

EGISTHE.

Amis, pouvez-vous bien méconnaître une mère ?
Un fils qu'elle défend ? un fils qui venge un père ?
Un roi vengeur du crime ?

MEROPE.

Et si vous en doutez,
Reconnaissez mon fils aux coups qu'il a portés;
A votre délivrance, à son ame intrépide.
Eh ! quel autre jamais qu'un descendant d'Alcide,
Nourri dans la misère, à peine en son printemps,
Eût pu venger Messène, et punir les tyrans ?
Il soutiendra son peuple, il vengera la terre.
Ecoutez : le ciel parle ; entendez son tonnerre.
Sa voix qui se déclare et se joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage, et dit qu'il est mon fils.

SCENE VIII et dernière.

MEROPE, EGISTHE, ISMENIE, NARBAS, EURYCLÈS, Peuple.

EURYCLÈS.

Ah ! montrez-vous, Madame, à la ville calmée :
Du retour de son roi la nouvelle semée,
Volant de bouche en bouche, a changé les esprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs sont attendris :

Le peuple impatient verse des pleurs de joie ;
Il adore le roi que le ciel lui renvoie,
Il bénit votre fils, il bénit votre amour,
Il consacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler son auguste visage ;
On veut revoir Narbas ; on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polyphonte est par-tout abhorré ;
Celui de votre fils, le vôtre est adoré.
O Roi ! venez jouir du prix de la victoire.
Ce prix est notre amour, il vaut mieux que la gloire.

EGISTHE.

Elle n'est point à moi ; cette gloire est aux dieux :
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère ;
Et vous, mon cher Narbas, soyez toujours mon père.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

VARIANTES

DE MEROPE.

(*a*) Edition de 1744.

Grande Reine, écartez ces images funèbres :
Goûtez des jours ſereins, nés du ſein des ténèbres :

NARBAS.

(*b*) * J'ai vu ce monſtre, entouré de victimes,
Maſſacrer nos amis, les témoins de ſes crimes :
. . . .
. . . .
* Aſſaſſin de ſon prince, il parut ſon vengeur.
Bleſſé, demeuré ſeul en ce péril funeſte,
Je tenais de vos fils le déplorable reſte.
Vous parûtes alors, vos yeux furent témoins
Des marques du carnage et de mes triſtes ſoins.
. . . .
. . . .
* J'ai pris pour me cacher le nom de Polyclète ;
Il vit, je le retrouve, il était ſous vos yeux.
J'ai revu votre fils, mais dans quel temps, ô Dieux !
Mérope abandonnée à ſon erreur cruelle
Allait verſer ſon ſang de ſa main maternelle !
* Polyphonte eſt ſon maître et devient votre époux.

(*c*) Mérope ainſi l'ordonne. . . . .
. . . . Et c'eſt un vil mortel
Que j'écraſe en paſſant quand je cours à l'autel.

(*d*) Dans les premières éditions :

Et ſans être ébloui du rang où je me voi,
Devenu votre fils, j'oſe penſer en roi.

NARBAS.

(*e*) * Qu'ira-t-il faire, hélas ! tous mes ſoins ſont trahis.
* Les habiles tyrans ne ſont jamais punis.

* J'efpérais que du temps la main tardive et sûre
De la race des rois viendrait venger l'injure;
* Qu'Egifthe reprendrait fon empire ufurpé.
* Mais le crime l'emporte, et je meurs détrompé.
Ciel! ainfi des méchans protégez-vous la rage?
Gardez un avenir, ce monde eft leur partage.

(f) * De ces flots confondus le flux impétueux
* Roule et dérobe Egifthe et la reine à mes yeux.
On fuit, et cependant le refte de Mefsène
Accourait, fe preffait dans la place prochaine.
Le nombre qui redouble augmente encor l'horreur.
L'un croit Egifthe mort, l'autre le croit vainqueur.
On dit que l'ennemi vient furprendre la porte:
On court à ce palais, la foule m'y tranfporte;
J'y fuis, vous m'y voyez femblable aux malheureux
Rejetés par les flots dans un orage affreux.
Je me meurs, je ne fais fi la reine eft fauvée,
* Si de fon digne fils la vie eft confervée.
Je ne fais où je vais, le trouble et la terreur,
* Tout ce défordre horrible eft encor dans mon cœur.

Fin des Variantes.

NOTES.

(1) Imitation ennoblie de cette penſée d'*Horace :*

Perſequitur pede pœna claudo.

On en retrouve une autre dans Oreſte :

La peine fuit le crime, elle arrive à pas lents.

(2) Voyez la Mort de Céſar, acte premier, où l'on retrouve le même fond d'idées, mais avec les nuances qui conviennent à la différence des caractères. L'un parle en tyran ambitieux, l'autre en ſcélérat.

(3) Imitation de *Maffei.*

(4) Imitation de *Juvénal : Et fruitur dies iratis.*

(5) Ce beau mouvement eſt imité de *Maffei.*

(6) Ce récit et le diſcours de Mérope ſont une imitation très-embellie de *Maffei*. M. de *Voltaire* ne s'était d'abord propoſé que de traduire la Mérope italienne : il avait même commencé cette traduction, dont voici les premiers vers :

Sortez, il en eſt temps, du ſein de ces ténèbres :
Montrez-vous, dépouillez ces vêtemens funèbres,
Ces triſtes monumens, l'appareil des douleurs :
Que le bandeau des rois puiſſe eſſuyer vos pleurs,
Que dans ce jour heureux les peuples de Meſsène
Reconnaiſſent dans vous mon épouſe et leur reine.
Oubliez tout le reſte, et daignez accepter
Et le ſceptre et la main qu'on vient vous préſenter.

Mais on trouve dans la lettre de M. de *la Lindelle*, les raiſons qui ont détourné M. de *Voltaire* de cette entrepriſe.

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 29 auguſte 1748.

DISSERTATION

SUR

LA TRAGEDIE

ANCIENNE ET MODERNE.

A SON EMINENCE MONSEIGNEUR LE CARDINAL QUIRINI, NOBLE VENITIEN, EVEQUE DE BRESCIA, BIBLIOTHECAIRE DU VATICAN.

MONSEIGNEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre, et d'un homme qui eſt à la tête de la plus ancienne bibliothéque du monde, de vous donner tout entier aux lettres. On doit voir de tels princes de l'Egliſe ſous un pontife qui a éclairé le monde chrétien avant de le gouverner. Mais ſi tous les lettrés vous doivent de la reconnaiſſance, je vous en dois plus que perſonne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en ſi beaux vers la Henriade et le Poëme de Fontenoy. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés ſont devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encore plus reſpectables aux nations les noms de

Henri IV et de *Louis XV*, et pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, et fur-tout aux premiers pontifes et à leurs miniftres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu à peu les mœurs féroces et groffières de nos peuples feptentrionaux, et auxquelles nous devons aujourd'hui notre politeffe, nos délices et notre gloire.

C'eft fous le grand *Léon X* que le théâtre grec renaquit, ainfi que l'éloquence. La Sophonisbe du célèbre prélat *Triffino*, nonce du pape, eft la première tragédie régulière que l'Europe ait vue après tant de fiècles de barbarie, comme la Calandra du cardinal *Bibiena* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, et qui donnâtes au monde quelque idée de cette fplendeur de l'ancienne Gréce, qui attirait les nations étrangères à fes folennités, et qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'eft pas que votre langue harmonieufe, féconde et flexible, ne foit propre à tous les fujets ; mais il y a grande apparence que les progrès que vous

avez

avez faits dans la muſique, ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'eſt un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre avec votre Eminence dans une diſcuſſion littéraire. Quelques perſonnes, accoutumées au ſtyle des épîtres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les uſages des Grecs avec les modernes, au lieu de comparer les grands hommes de l'antiquité avec ceux de votre maiſon; mais je parle à un ſavant, à un ſage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, et dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de l'Europe, dont les membres s'occupent ſouvent de ſemblables recherches : je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des inſtructions que de recevoir des éloges.

PREMIERE PARTIE.

Des tragédies grecques imitées par quelques opéra italiens et français.

UN célèbre auteur de votre nation dit que depuis les beaux jours d'Athènes, la tragédie errante et abandonnée cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main, et

qui lui rende ſes premiers honneurs, mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres où des chœurs occupent preſque toujours la ſcène, et chantent des ſtrophes, des épodes et des antiſtrophes accompagnées d'une danſe grave ; qu'aucune nation ne fait paraître ſes acteurs ſur des eſpèces d'échaſſes, le viſage couvert d'un maſque qui exprime la douleur d'un côté et la joie de l'autre ; que la déclamation de nos tragédies n'eſt point notée et ſoutenue par des flûtes ; il a ſans doute raiſon : je ne ſais ſi c'eſt à notre déſavantage. J'ignore ſi la forme de nos tragédies, plus rapprochée de la nature, ne vaut pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus impoſant.

Si cet auteur veut dire qu'en général ce grand art n'eſt pas auſſi conſidéré depuis la renaiſſance des lettres, qu'il l'était autrefois ; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois uſé d'ingratitude envers les ſucceſſeurs des *Sophocles* et des *Euripides* ; que nos théâtres ne ſont point de ces édifices ſuperbes dans leſquels les Athéniens mettaient leur gloire ; que nous ne prenons pas les mêmes ſoins qu'eux de ces ſpectacles devenus ſi néceſſaires dans nos villes immenſes : on doit être entièrement de ſon opinion. *Et ſapit, et mecum facit, et Jove judicat æquo.*

Où trouver un ſpectacle qui nous donne une image de la ſcène grecque ? c'eſt peut-être dans vos tragédies, nommées opéra, que cette image ſubſiſte. Quoi, me dira-t-on, un opéra italien aurait quelque reſſemblance avec le théâtre d'Athènes ? oui. Le récitatif italien eſt préciſément la mélopée des anciens ; c'eſt cette déclamation notée et ſoutenue par des inſtrumens de muſique. Cette mélopée, qui n'eſt ennuyeuſe que dans vos mauvaiſes tragédies-opéra, eſt admirable dans vos bonnes pièces. Les chœurs que vous y avez ajoutés depuis quelques années, et qui ſont liés eſſentiellement au ſujet, approchent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils ſont exprimés avec une muſique différente du récitatif, comme la ſtrophe, l'épode et l'antiſtrophe étaient chantées chez les Grecs tout autrement que la mélopée des ſcènes. Ajoutez à ces reſſemblances, que dans pluſieurs tragédies-opéra du célèbre abbé *Metaſtaſio*, l'unité de lieu, d'action et de temps, eſt obſervée : ajoutez que ces pièces ſont pleines de cette poëſie d'expreſſion, et de cette élégance continue, qui embelliſſent le naturel ſans jamais le charger, talent que, depuis les Grecs, le ſeul *Racine* a poſſédé parmi nous, et le ſeul *Addiſſon* chez les Anglais.

Je ſais que les tragédies ſi impoſantes par les charmes de la muſique, et par la magnificence

du ſpectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité ; je ſais que ce défaut a fait des monſtres des pièces les plus belles, et d'ailleurs les plus régulières : il conſiſte à mettre dans toutes les ſcènes de ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, et qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt et du bon ſens. Le grand auteur que j'ai déjà cité, et qui a tiré beaucoup de ſes pièces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui eſt devenu une néceſſité. Les paroles de ſes airs détachés ſont ſouvent des embelliſſemens du ſujet même : elles ſont paſſionnées, elles ſont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace*; j'en apporterai pour preuve cette ſtrophe touchante que chante *Arbace* accuſé et innocent :

Vo ſolcando un mar crudele
Senza vele
E ſenza ſarte.
Freme l'onda, il ciel s'imbruna,
Creſce il vento, e manca l'arte :
E il voler della fortuna
Son coſtretto a ſeguitar.
Infelice in queſto ſtato,
Son da tutti abbandonato ;

Meco ſola è l'innocenza
Che mi porta a naufragar.

J'y ajouterai encore cette autre ariette ſublime que débite le roi des Parthes vaincu par *Adrien*, quand il veut faire ſervir ſa défaite même à ſa vengeance :

Sprezza il furor del vento
Robuſta quercia avvezza
Di cento venti e cento
L'injurie a tolerar.
E ſe pur cade al ſuolo,
Spiega per l'onde il volo;
E con quel vento iſteſſo
Va contraſtando il mar.

Il y en a beaucoup de cette eſpèce ; mais que ſont des beautés hors de place ? et qu'aurait-on dit dans Athènes, ſi *Oedipe* et *Oreſte* avaient, au moment de la reconnaiſſance, chanté des petits airs fredonnés, et débité des comparaiſons à *Jocaſte* et à *Electre?* Il faut donc avouer que l'opéra, en ſéduiſant les Italiens par les agrémens de la muſique, a détruit d'un côté la véritable tragédie grecque qu'il reſait renaître de l'autre.

Notre opéra français nous devait faire encore plus de tort ; notre mélopée rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation naturelle ;

elle eſt plus languiſſante ; elle ne permet jamais que les ſcènes aient leur juſte étendue ; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une eſpèce de chanſon.

Que ceux qui ſont au fait de la vraie littérature des autres nations, et qui ne bornent pas leur ſcience aux airs de nos ballets, ſongent à cette admirable ſcène dans la Clemenza di Tito, entre *Titus* et ſon favori qui a conſpiré contre lui ; je veux parler de cette ſcène où *Titus* dit à *Seſtus* ces paroles :

Siam ſoli, il tuo ſovrano
Non è preſente ; apri il tuo core a Tito,
Confida ti all' amico ; io ti prometto
Qu' Auguſto no'l ſaprà.

Qu'ils reliſent le monologue ſuivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les rois, et le charme de tous les hommes.

. . . . Il torre altrui la vita
E facoltà commune
Al più vil della terra ; il darla è ſolo
De' numi, e de' regnanti.

Ces deux ſcènes comparables à tout ce que la Gréce a eu de plus beau, ſi elles ne ſont

pas ſupérieures ; ces deux ſcènes dignes de *Corneille* quand il n'eſt pas déclamateur, et de *Racine* quand il n'eſt pas faible ; ces deux ſcènes, qui ne ſont pas fondées ſur un amour d'opéra, mais ſur les nobles ſentimens du cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au moins que les ſcènes les plus étendues de nos tragédies en muſique. De pareils morceaux ne feraient pas ſupportés ſur notre théâtre lyrique, qui ne ſe ſoutient guère que par des maximes de galanterie, et par des paſſions manquées, à l'exception d'*Armide*, et des belles ſcènes d'*Iphigénie*, ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts nous avons, comme vous, dans nos opéra les plus tragiques une infinité d'airs détachés, mais qui ſont plus défectueux que les vôtres, parce qu'ils ſont moins liés au ſujet. Les paroles y ſont preſque toujours aſſervies aux muſiciens, qui, ne pouvant exprimer dans leurs petites chanſons les termes mâles et énergiques de notre langue, exigent des paroles efféminées, oiſives, vagues, étrangères à l'action, et ajuſtées comme on peut à de petits airs meſurés, ſemblables à ceux qu'on appelle à Veniſe *Barcarole*. Quel rapport, par exemple, entre *Théſée*, reconnu par ſon père ſur le point d'être empriſonné par lui, et ces ridicules paroles :

Le plus ſage
S'enflamme et s'engage,
Sans ſavoir comment.

Malgré ces défauts, j'oſe encore penſer que nos bonnes tragédies-opéra, telles qu'Atis, Armide, Théſée, étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes, parce que ces tragédies ſont chantées comme celles des Grecs, parce que le chœur, tout vicieux qu'on l'a rendu, tout fade panégyriſte qu'on l'a fait de la morale amoureuſe, reſſemble pourtant à celui des Grecs, en ce qu'il occupe ſouvent la ſcène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire, il n'enſeigne pas la vertu, *et regat iratos*, *et amet peccare timentes;* mais enfin il faut avouer que la forme des tragédies-opéra nous retrace la forme de la tragédie grecque, à quelques égards. Il m'a donc paru en général, en conſultant les gens de lettres qui connaiſſent l'antiquité, que ces tragédies-opéra ſont la copie et la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en ſont la copie, en ce qu'elles admettent la mélopée, les chœurs, les machines, les divinités : elles en ſont la deſtruction, parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à ſe connaître en ſons plus qu'en eſprit, à préférer leurs oreilles à leur ame, les roulades à des penſées ſublimes, à faire

valoir quelquefois les ouvrages les plus insipides et les plus mal écrits, quand ils sont soutenus par quelques airs qui nous plaisent. Mais, malgré tous ces défauts, l'enchantement qui résulte de ce mélange heureux de scènes, de chœurs, de danses, de symphonies, et de cette variété de décorations, subjugue jusqu'au critique même; et la meilleure comédie, la meilleure tragédie, n'est jamais fréquentée par les mêmes personnes aussi assidument qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières, nobles, sévères, ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire : si on représente une ou deux fois Cinna, on joue trois mois les Fêtes Vénitiennes : un poëme épique est moins lu que des épigrammes licencieuses : un petit roman sera mieux débité que l'histoire du président de *Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine, et des ornemens fragiles. On dore, on vernit des cabinets, on néglige la noble architecture; enfin dans tous les genres, les petits agrémens l'emportent sur le vrai mérite.

SECONDE PARTIE.

De la tragédie française comparée à la tragédie grecque.

HEUREUSEMENT la bonne et vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéra, qui auraient pu l'étouffer. Un auteur, nommé *Mairet*, fut le premier qui, en imitant la Sophonisbe du *Trissino*, introduisit la règle des trois unités que vous aviez prises des Grecs. Peu à peu notre scène s'épura et se défit de l'indécence et de la barbarie qui déshonoraient alors tant de théâtres, et qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés, comme dans Athènes, sur des cothurnes qui étaient de véritables échasses; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques, dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frappans et plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélopée des Grecs. Nous nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse, ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituâmes l'histoire à la fable grecque. La politique,

l'ambition, la jalousie, les fureurs de l'amour régnèrent sur nos théâtres. *Auguste*, *Cinna*, *César*, *Cornélie*, plus respectables que des héros fabuleux, parlèrent souvent sur notre scène, comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la scène française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs, et doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes; mais quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies, cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte *Homère*, mais on lit le *Tasse*; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle*; mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter, s'il fût venu après eux? Les Grecs auraient appris de nos grands modernes à faire des expositions plus adroites, à lier les scènes les unes aux autres par cet art imperceptible qui ne laisse jamais le théâtre vide, et qui fait venir et sortir avec raison les personnages. C'est à quoi les anciens ont souvent manqué, et c'est en quoi le *Trissino* les a malheureusement imités. Je maintiens, par exemple, que *Sophocle* et *Euripide* eussent regardé la première scène de

Bajazet comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer, par les queſtions qu'il fait, qu'il médite une grande entrepriſe.

Que feſaient cependant nos braves janiſſaires?
Rendent-ils au ſultan des hommages ſincères?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me ſuivraient encore avec plaiſir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur viſir?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe enſuite ſes deſſeins, et rend compte de ſes actions. Ce grand mérite de l'art n'était point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des paſſions, ces combats de ſentimens oppoſés, ces diſcours animés de rivaux et de rivales, ces conteſtations intéreſſantes, où l'on dit ce que l'on doit dire, ces ſituations ſi bien ménagées les auraient étonnés. Ils euſſent trouvé mauvais peut-être qu'*Hippolyte* ſoit amoureux aſſez froidement d'*Aricie*, et que ſon gouverneur lui faſſe des leçons de galanterie ; qu'il diſe :

Vous même, où ſeriez-vous,
Si toujours votre mère, à l'amour oppoſée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Théſée?

paroles tirées du Paſtor fido, et bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un prince : mais ils euſſent été ravis en admiration en entendant *Phèdre* s'écrier :

Oenone, qui l'eût cru ? j'avais une rivale
. . . . . Hippolyte aime, et je n'en peux douter.
Ce farouche ennemi, qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offenſait le reſpect, qu'importunait la plainte ;
Ce tigre, que jamais je n'abordai ſans crainte,
Soumis, apprivoiſé, reconnaît un vainqueur.

Ce déſeſpoir de *Phèdre*, en découvrant ſa rivale, vaut certainement un peu mieux que la ſatire des femmes que fait ſi longuement et ſi mal à propos l'*Hippolyte* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais perſonnage de comédie. Les Grecs auraient ſur-tout été ſurpris de cette foule de traits ſublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point ſur eux ce vers :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Qu'il mourût.

Et cette réponſe, peut-être encore plus belle et plus paſſionnée, que fait *Hermione* à *Oreſte*, lorſque après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle apprend malheureuſement qu'elle eſt obéie, elle s'écrie alors :

Pourquoi l'aſſaſſiner ? qu'a-t-il fait ? à quel titre ?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

O Dieux ! quoi, ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné ſon trépas ?

HERMIONE.

Ah ! fallait-il en croire une amante inſenſée ?

Je citerai encore ici ce que dit *Céſar*, quand on lui préſente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée*.

Reſtes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis.

Les Grecs ont d'autres beautés ; mais, je m'en rapporte à vous, Monſeigneur, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, et je dis que ces hommes, qui étaient ſi paſſionnés pour la liberté, et qui ont dit ſi ſouvent qu'on ne peut penſer avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même dans quelques-unes de nos pièces, tout écrites qu'elles ſont dans le ſein d'une monarchie.

Les modernes ont encore, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des ſujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages, du temps du cardinal de *Richelieu* ; c'était ſon goût, ainſi que celui des Eſpagnols : il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs et à arranger une intrigue, et

qu'enfuite on donnât des noms aux perfonnages, comme on en ufe dans la comédie ; c'eft ainfi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait fe délaffer du poids du miniftère. Le Venceflas de *Rotrou* eft entièrement dans ce goût, et toute cette hiftoire eft fabuleufe. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans fes paffions, avec un mélange de bonnes et de mauvaifes qualités ; un père tendre et faible ; et il a réuffi dans quelques parties de fon ouvrage. Le Cid et Héraclius, tirés des Efpagnols, font encore des fujets feints : il eft bien vrai qu'il y a eu un empereur nommé *Héraclius*, un capitaine efpagnol qui eut le nom de *Cid* ; mais prefque aucune des aventures qu'on leur attribue n'eft véritable. Dans Zaïre et dans Alzire, fi j'ofe en parler, et je n'en parle que pour donner des exemples connus, tout eft feint jufqu'aux noms. Je ne conçois pas, après cela, comment le père *Brumoy* a pu dire dans fon théâtre des Grecs que la tragédie ne peut fouffrir de fujets feints, et que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuife à chercher la raifon d'une chofe qui n'eft pas. » Je crois en trouver » une raifon, dit-il, dans la nature de l'efprit » humain : il n'y a que la vraifemblance dont » il puiffe être touché. Or il n'eft pas vrai- » femblable que des faits auffi grands que

„ ceux de la tragédie ſoient abſolument incon-
„ nus ; ſi donc le poëte invente tout le ſujet
„ juſqu'aux noms, le ſpectateur ſe révolte,
„ tout lui paraît incroyable, et la pièce
„ manque ſon effet faute de vraiſemblance.„

Premièrement, il eſt faux que les Grecs ſe ſoient interdit cette eſpèce de tragédie. *Ariſtote* dit expreſſément qu'*Agathon* s'était rendu très-célèbre dans ce genre. Secondement, il eſt faux que ces ſujets ne réuſſiſſent point ; l'expérience du contraire dépoſe contre le père *Brumoy*. En troiſième lieu, la raiſon qu'il donne du peu d'effet que ce genre de tragédie peut faire, eſt encore très-fauſſe ; c'eſt aſſurément ne pas connaître le cœur humain, que de penſer qu'on ne peut le remuer par des fictions. En quatrième lieu, un ſujet de pure invention, et un ſujet vrai, mais ignoré, ſont abſolument la même choſe pour les ſpectateurs ; et comme notre ſcène embraſſe des ſujets de tous les temps et de tous les pays, il faudrait qu'un ſpectateur allât conſulter tous les livres avant qu'il sût ſi ce qu'on lui repréſente eſt fabuleux ou hiſtorique. Il ne prend pas aſſurément cette peine ; il ſe laiſſe attendrir quand la pièce eſt touchante, et il ne s'aviſe pas de dire, en voyant Polyeucte, je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* et de *Pauline*, ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait

ſeulement

ſeulement remarquer que les pièces de ce genre ſont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déjà dans *Euripide*, ſa déclaration d'amour dans *Sénèque* le tragique, toute la ſcène d'*Auguſte* et de *Cinna* dans *Sénèque* le philoſophe ; mais il fallait tirer *Sévère* et *Pauline* de ſon propre fonds. Au reſte, ſi le père *Brumoy* s'eſt trompé dans cet endroit et dans quelques autres, ſon livre eſt d'ailleurs un des meilleurs et des plus utiles que nous ayons ; et je ne combats ſon erreur qu'en eſtimant ſon travail et ſon goût.

Je reviens, et je dis que ce ſerait manquer d'ame et de jugement, que de ne pas avouer combien la ſcène françaiſe eſt au-deſſus de la ſcène grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés de détail, qui ſont ſans nombre. Mais auſſi on ſerait bien partial et bien injuſte, de ne pas tomber d'accord que la galanterie a preſque par-tout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre cents tragédies qu'on a données au théâtre, depuis qu'il eſt en poſſeſſion de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne ſoient fondées ſur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'eſt preſque toujours la même pièce, le même nœud, formé par une jalouſie et une

rupture, et dénoué par un mariage : c'eſt une coquetterie continuelle, une ſimple comédie où des princes ſont acteurs, et dans laquelle il y a quelquefois du ſang répandu pour la forme.

La plupart de ces pièces reſſemblent ſi fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus depuis quelque temps à les réciter du ton dont ils jouent les pièces qu'on appelle du haut comique; ils ont par-là contribué à dégrader encore la tragédie : la pompe et la magnificence de la déclamation ont été miſes en oubli. On s'eſt piqué de réciter des vers comme de la proſe : on n'a pas conſidéré qu'un langage au-deſſus du langage ordinaire doit être débité d'un ton au-deſſus du ton familier. Et ſi quelques acteurs ne s'étaient heureuſement corrigés de ces défauts, la tragédie ne ferait bientôt parmi nous qu'une ſuite de converſations galantes froidement récitées : auſſi n'y a-t-il pas encore long-temps que, parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que ſous le nom de *l'Amoureux* et de *l'Amoureuſe*. Si un étranger avait demandé dans Athènes : Quel eſt votre meilleur acteur pour les amoureux dans Iphigénie, dans Hécube, dans les Héraclides, dans Oedipe, et dans Electre ? on n'aurait pas même compris

le ſens d'une telle demande. La ſcène françaiſe s'eſt lavée de ce reproche par quelques tragédies où l'amour eſt une paſſion furieuſe et terrible, et vraiment digne du théâtre ; et par d'autres où le nom d'amour n'eſt pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verſer tant de larmes que la nature. Le cœur n'eſt qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante ; mais il eſt profondément attendri de la douloureuſe ſituation d'une mère, prête de perdre ſon fils ; c'eſt donc aſſurément par condeſcendance pour ſon ami, que *Deſpréaux* diſait :

. . . . . . De l'amour la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus sûre.

La route de la nature eſt cent fois plus sûre, comme plus noble ; les morceaux les plus frappans d'Iphigénie ſont ceux où *Clytemneſtre* défend ſa fille, et non pas ceux où *Achille* défend ſon amante.

On a voulu donner dans Sémiramis un ſpectacle encore plus pathétique que dans Mérope ; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre grec. Il ſerait triſte, après que nos grands maîtres ont ſurpaſſé les Grecs en tant de choſes dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs repréſentations. Un des plus grands

obſtacles qui s'oppoſent ſur notre théâtre à toute action grande et pathétique eſt la foule des ſpectateurs, confondue ſur la ſcène avec les acteurs : cette indécence ſe fit ſentir particulièrement à la première repréſentation de Sémiramis. La principale actrice de Londres, qui était préſente à ce ſpectacle, ne revenait point de ſon étonnement : elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes aſſez ennemis de leurs plaiſirs, pour gâter ainſi le ſpectacle ſans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la ſuite aux repréſentations de Sémiramis, et il pourrait aiſément être ſupprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre ; un inconvénient, tel que celui-là ſeul, a ſuffi pour priver la France de beaucoup de chefs-d'œuvre qu'on aurait ſans doute haſardés, ſi on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, et tel qu'il eſt chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'eſt pas aſſurément le ſeul qui doive être corrigé. Je ne puis aſſez m'étonner ni me plaindre du peu de ſoin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellens ouvrages qu'on y repréſente, et de la nation qui en fait ſes délices. Cinna, Athalie méritaient d'être repréſentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût,

et dans lequel les ſpectateurs ſont placés, contre tout ordre et contre toute raiſon, les uns debout ſur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils ſont gênés et preſſés indécemment, et où ils ſe précipitent quelquefois en tumulte les uns ſur les autres, comme dans une ſédition populaire. On repréſente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des ſalles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, et avec beaucoup plus de décence.

Que nous ſommes loin ſur-tout de l'intelligence et du bon goût qui règnent en ce genre dans preſque toutes vos villes d'Italie ! Il eſt honteux de laiſſer ſubſiſter encore ces reſtes de barbarie dans une ville ſi grande, ſi peuplée, ſi opulente et ſi polie. La dixième partie de ce que nous dépenſons tous les jours en bagatelles, auſſi magnifiques qu'inutiles et peu durables, ſuffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour rendre Paris auſſi magnifique qu'il eſt riche et peuplé, et pour l'égaler un jour à Rome, qui eſt notre modèle en tant de choſes. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'oſe me flatter qu'on pardonnera cette petite digreſſion à mon amour pour les arts et pour ma patrie ; et que peut-être même un jour elle inſpirera aux magiſtrats qui ſont à la tête de cette ville la noble envie

d'imiter les magiſtrats d'Athènes et de Rome, et ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre conſtruit ſelon les règles doit être très-vaſte; il doit repréſenter une partie d'une place publique, le périſtile d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de ſorte qu'un perſonnage, vu par les ſpectateurs, puiſſe ne l'être point par les autres perſonnages, ſelon le beſoin. Il doit en impoſer aux yeux, qu'il faut toujours ſéduire les premiers. Il doit être ſuſceptible de la pompe la plus majeſtueuſe. Tous les ſpectateurs doivent voir et entendre également, en quelque endroit qu'ils ſoient placés. Comment cela peut-il s'exécuter ſur une ſcène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laiſſent à peine dix pieds de place aux acteurs ? De-là vient que la plupart des pièces ne ſont que de longues converſations; toute action théâtrale eſt ſouvent manquée et ridicule. Cet abus ſubſiſte, comme tant d'autres, par la raiſon qu'il eſt établi, et parce qu'on jette rarement ſa maiſon par terre, quoiqu'on ſache qu'elle eſt mal tournée. Un abus public n'eſt jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reſte, quand je parle d'une action théâtrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une aſſemblée, d'un événement néceſſaire à la pièce, et non pas de ces vains ſpectacles plus puérils que pompeux, de ces

reſſources du décorateur qui ſuppléent à la ſtérilité du poëte, et qui amuſent les yeux, quand on ne ſait pas parler aux oreilles et à l'ame. J'ai vu à Londres une pièce où l'on repréſentait le couronnement du roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude poſſible. Un chevalier armé de toutes pièces entrait à cheval ſur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : *Ah ! le bel opéra que nous avons eu ! on y voyait paſſer au galop plus de deux cents gardes.* Ces gens-là ne ſavaient pas que quatre beaux vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère qui, ayant rarement de bons ouvrages à repréſenter, donne ſur le théâtre des feux d'artifice. Il y a long-temps qu'*Horace*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces ſottiſes qui leurrent le peuple.

Eſſeda feſtinant, pilenta, petorrita, naves ;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus ;
Spectaret populum ludis attentius ipſis.

TROISIEME PARTIE.

De Sémiramis.

PAR tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Monſeigneur, vous voyez que c'était une entrepriſe aſſez hardie de repréſenter *Sémiramis* aſſemblant les ordres de l'Etat pour leur annoncer ſon mariage ; l'ombre de *Ninus* ſortant de ſon tombeau, pour prévenir un inceſte, et pour venger ſa mort ; *Sémiramis* entrant dans ce mauſolée, et en ſortant expirante, et percée de la main de ſon fils. Il était à craindre que ce ſpectacle ne révoltât : et d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les ſpectacles, accoutumés à des élégies amoureuſes, ſe liguèrent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois, dans une ville de la grande Gréce, on propoſait des prix pour ceux qui inventeraient des plaiſirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait fait pour faire tomber cette eſpèce de drame, vraiment terrible et tragique, on n'a pu y réuſſir ; on diſait et on écrivait de tous côtés que l'on ne croit plus aux revenans, et que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une

nation

nation éclairée. Quoi ! toute l'antiquité aura cru ces prodiges, et il ne ſera pas permis de ſe conformer à l'antiquité ? Quoi ! notre religion aura conſacré ces coups extraordinaires de la Providence, et il ſerait ridicule de les renouveler ?

Les Romains philoſophes ne croyaient pas aux revenans du temps des empereurs, et cependant le jeune *Pompée* évoque une ombre dans la Pharſale. Les Anglais ne croient pas aſſurément plus que les Romains aux revenans ; cependant ils voient tous les jours avec plaiſir, dans la tragédie d'Hamlet, l'ombre d'un roi qui paraît ſur le théâtre dans une occaſion à peu-près ſemblable à celle où l'on a vu à Paris le ſpectre de *Ninus*. Je ſuis bien loin aſſurément de juſtifier en tout la tragédie d'Hamlet ; c'eſt une pièce groſſière et barbare, qui ne ſerait pas ſupportée par la plus vile populace de la France et de l'Italie. *Hamlet* y devient fou au ſecond acte, et ſa maîtreſſe devient folle au troiſième ; le prince tue le père de ſa maîtreſſe feignant de tuer un rat, et l'héroïne ſe jette dans la rivière. On fait ſa foſſe ſur le théâtre ; des foſſoyeurs diſent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts ; le prince *Hamlet* répond à leurs groſſièretés abominables par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce temps-là, un

des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet*, sa mère et son beau-père boivent ensemble sur le théâtre : on chante à table, on s'y querelle, on se bat, on se tue ; on croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. Mais parmi ces irrégularités grossières, qui rendent encore aujourd'hui le théâtre anglais si absurde et si barbare, on trouve dans Hamlet, par une bizarrerie encore plus grande, des traits sublimes, dignes des plus grands génies. Il semble que la nature se soit plu à rassembler dans la tête de *Shakespeare* ce qu'on peut imaginer de plus fort et de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas et de plus détestable.

Il faut avouer que, parmi les beautés qui étincellent au milieu de ces terribles extravagances, l'ombre du père d'*Hamlet* est un des coups de théâtre les plus frappans. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont le plus instruits, et qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette ombre inspire plus de terreur à la seule lecture, que n'en fait naître l'apparition de *Darius* dans la tragédie d'*Eschyle*, intitulée *les Perses*. Pourquoi ? parce que *Darius*, dans *Eschyle*, ne paraît que pour annoncer les malheurs de sa famille, au lieu que dans

Shakespeare, l'ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets : elle n'est ni inutile, ni amenée par force ; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible, qui est le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fonds de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout temps et en tout pays, qu'un Etre suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement ; c'est une consolation pour le faible, c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du ciel, quand il le faut, la justice suprême
Suspend l'ordre éternel, établi par lui-même ;
Il permet à la mort d'interrompre ses lois,
Pour l'effroi de la terre, et l'exemple des rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis* le pontife de Babylone, et ce que le successeur de *Samuel* aurait pu dire à *Saül*, quand l'ombre de *Samuel* vint lui annoncer sa condamnation.

Je vais plus avant, et j'ose affirmer que, lorsqu'un tel prodige est annoncé dans le commencement d'une tragédie, quand il est préparé, quand on est parvenu enfin jusqu'au point de le rendre nécessaire, de le faire désirer même par les spectateurs, il se place alors au rang des choses naturelles.

On fait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués.

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus.

Je ne voudrais pas aſſurément, à l'imitation d'*Euripide*, faire deſcendre *Diane* à la fin de la tragédie de Phèdre, ni *Minerve* dans l'Iphigénie en Tauride. Je ne voudrais pas, comme *Shakeſpear*, faire apparaître à *Brutus* ſon mauvais génie. Je voudrais que de telles hardieſſes ne fuſſent employées que quand elles ſervent à la fois à mettre dans la pièce de l'intrigue et de la terreur : et je voudrais, ſur-tout, que l'intervention de ces êtres ſurnaturels ne parût pas abſolument néceſſaire. Je m'explique : ſi le nœud d'un poëme tragique eſt tellement embrouillé, qu'on ne puiſſe ſe tirer d'embarras que par le ſecours d'un prodige, le ſpectateur ſent la gêne où l'auteur s'eſt mis, et la faibleſſe de la reſſource. Il ne voit qu'un écrivain qui ſe tire mal-adroitement d'un mauvais pas. Plus d'illuſion, plus d'intérêt.

Quodcumque oſtendis mihi ſic, incredulus odi.

Mais je ſuppoſe que l'auteur d'une tragédie ſe fût propoſé pour but d'avertir les hommes que DIEU punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires ; je ſuppoſe que ſa pièce fût conduite avec un tel art, que le

ſpectateur attendît à tout moment l'ombre d'un prince aſſaſſiné, qui demande vengeance, ſans que cette apparition fût une reſſource abſolument néceſſaire à une intrigue embarraſſée : je dis qu'alors ce prodige, bien ménagé, ferait un très-grand effet en toute langue, en tout temps et en tout pays.

Tel eſt, à peu-près, l'artifice de la tragédie de Sémiramis, (aux beautés près, dont je n'ai pu l'orner.) On voit dès la première ſcène que tout doit ſe faire par le miniſtère céleſte ; tout roule d'acte en acte ſur cette idée. C'eſt un dieu vengeur, qui inſpire à *Sémiramis* des remords qu'elle n'eût point eus dans ſes proſpérités, ſi les cris de *Ninus* même ne fuſſent venus l'épouvanter au milieu de ſa gloire. C'eſt ce dieu qui ſe ſert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer ſon châtiment ; et c'eſt de-là même que réſulte l'inſtruction qu'on peut tirer de la pièce. Les anciens avaient ſouvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime ; ainſi *Sophocle* finit ſon Oedipe en diſant qu'il ne faut jamais appeler un homme heureux avant ſa mort : ici toute la morale de la pièce eſt renfermée dans ces vers :

. . . . Il eſt donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais !

maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle*. Mais quelle inſtruction, dira-t-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime ſi rare, et d'une punition plus rare encore? J'avoue que la cataſtrophe de Sémiramis n'arrivera pas ſouvent; mais ce qui arrive tous les jours ſe trouve dans les derniers vers de la pièce :

. . . . Apprenez tous du moins
Que les crimes ſecrets ont les dieux pour témoins.

Il y a peu de familles ſur la terre où l'on ne puiſſe quelquefois s'appliquer ces vers; c'eſt par-là que les ſujets tragiques, les plus au-deſſus des fortunes communes, ont les rapports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais, ſur-tout, appliquer à la tragédie de Sémiramis la morale par laquelle *Euripide* finit ſon Alceſte, pièce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage : *Que les dieux emploient des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets ! Que les grands événemens qu'ils ménagent ſurpaſſent les idées des mortels !*

Enfin, Monſeigneur, c'eſt uniquement parce que cet ouvrage reſpire la morale la plus pure, et même la plus ſévère, que je le préſente à votre Eminence. La véritable tragédie eſt l'école de la vertu ; et la ſeule différence

qui ſoit entre le théâtre épuré et les livres de morale, c'eſt que l'inſtruction ſe trouve dans la tragédie toute en action, c'eſt qu'elle y eſt intéreſſante, et qu'elle ſe montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour inſtruire la terre, et pour bénir le ciel, et qui, par cette raiſon, fut appelé le langage des dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres, vous me pardonnez ſans doute le long détail où je ſuis entré ſur des choſes qui n'avaient pas peut-être été encore tout-à-fait éclaircies, et qui le ſeraient, ſi votre Eminence daignait me communiquer ſes lumières ſur l'antiquité, dont elle a une ſi profonde connaiſſance.

AVERTISSEMENT.

CETTE tragédie d'une eſpèce particulière, et qui demande un appareil peu commun ſur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'infante d'Eſpagne, dauphine de France, qui, remplie de la lecture des anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, et donné au théâtre plus de pompe et de dignité.

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

PERSONNAGES.

SEMIRAMIS, reine de Babylone.

ARZACE ou NINIAS, fils de *Sémiramis.*

AZEMA, princeſſe du ſang de *Bélus.*

ASSUR, prince du ſang de *Bélus.*

OROES, grand prêtre.

OTANE, miniſtre attaché à *Sémiramis.*

MITRANE, ami d'*Arzace.*

CEDAR, attaché à *Aſſur.*

Gardes, Mages, Eſclaves, Suite.

SEMIRAMIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente un vaſte périſtile, au fond duquel eſt le palais de Sémiramis. Les jardins en terraſſe ſont élevés au-deſſus du palais. Le temple des mages eſt à droite, et un mauſolée à gauche, orné d'obéliſques.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux eſclaves portent une caſſette dans le lointain.*

OUI, Mitrane, en ſecret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arzace à Babylone.
Que la reine en ces lieux, brillans de ſa ſplendeur,
De ſon puiſſant génie imprime la grandeur !
Quel art a pu former ces enceintes profondes,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ſes ondes:
Ce temple, ces jardins dans les airs ſoutenus,
Ce vaſte mauſolée où repoſe Ninus ?
Eternels monumens, moins admirables qu'elle !
C'eſt ici qu'à ſes pieds Sémiramis m'appelle.
Les rois de l'Orient, loin d'elle proſternés,

N'ont point eu ces honneurs qui me font deftinés :
Je vais dans fon éclat voir cette reine heureufe.

MITRANE.

La renommée, Arzace, eft fouvent bien trompeufe ;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment ?

MITRANE.

Sémiramis, à fes douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle eft dévorée :
L'horreur qui l'épouvante eft dans tous les efprits.
Tantôt rempliffant l'air de fes lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque dieu vengeur évitant la pourfuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au filence, à la mort confacrés ;
Séjour où nul mortel n'ofa jamais defcendre,
Où de Ninus, mon maître, on conferve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air fombre, intimidé,
Et fe frappant le fein de fes pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un filence farouche,
Les noms de fils, d'époux, échappent de fa bouche :
Elle invoque les dieux ; mais les dieux irrités
Ont corrompu le cours de fes profpérités.

ARZACE.

Quelle eft d'un tel état l'origine imprévue ?

MITRANE.

L'effet en eſt affreux, la cauſe eſt inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainſi ?

MITRANE.

Depuis qu'elle ordonna que vous vinſſiez ici.

ARZACE.

Mòi ?

MITRANE.

Vous : ce fut, Seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes ;
Lorſqu'on vit déployer ces drapeaux ſuſpendus,
Monumens des Etats à vos armes rendus :
Lorſque avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la nièce de mon maître,
Ce pur ſang de Bélus et de nos ſouverains,
Qu'aux Scythes raviſſeurs ont arraché vos mains.
Ce trône a vu flétrir ſa majeſté ſuprême,
Dans des jours de triomphe, au ſein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux :
Un ſeul de ſes regards adoucirait les dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cauſe ;
Mais de tout, cependant, Sémiramis diſpoſe :
Son cœur en ces horreurs n'eſt pas toujours plongé ?

MITRANE.

De ces chagrins mortels ſon eſprit dégagé

Souvent reprend sa force et sa splendeur première.
J'y revois tous les traits de cette ame si fière,
A qui les plus grands rois, sur la terre adorés,
Même par leurs flatteurs ne sont pas comparés.
Mais lorsque, succombant au mal qui la déchire,
Ses mains laissent flotter les rènes de l'empire,
Alors le fier Assur, ce satrape insolent,
Fait gémir le palais sous son joug accablant.
Ce secret de l'Etat, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons !
Que par-tout le bonheur est mêlé d'amertume !
Qu'un trouble aussi cruel m'agite et me consume !
Privé de ce mortel, dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accusant le destin qui m'a ravi mon père,
En proie aux passions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné !

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable ;
Phradate m'était cher, et sa perte m'accable :
Hélas ! Ninus l'aimait ; il lui donna son fils ;
Ninias, notre espoir, à ses mains fut remis.

Un même jour ravit et le fils et le père ;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire ;
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'empire ajouté des provinces ;
Et placé par la gloire au rang des plus grands princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins.
Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être,
Quelques travaux heureux m'ont assez fait connaître ;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint imposer des lois à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber de son char de victoire
Sur mon front jeune encore un rayon de sa gloire ;
Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rampe à la cour des rois, et languit ignoré.

Mon père, en expirant, me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux :
Je dois les déposer dans les mains du grand prêtre ;
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître ;
Sur mon sort, en secret, je dois le consulter ;
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche : obscur et solitaire,

Renfermé dans les ſoins de ſon ſaint miniſtère,
Sans vaine ambition, ſans crainte, ſans détour,
On le voit dans ſon temple, et jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang ſuprême,
Ni placé ſa tiare auprès du diadème;
Moins il veut être grand, plus il eſt révéré.
Quelque accès m'eſt ouvert en ce ſéjour ſacré;
Je puis même, en ſecret, lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de ſa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

SCENE II.

ARZACE *ſeul.*

EH! quelle eſt donc ſur moi la volonté des dieux?
Que me réſervent-ils? et d'où vient que mon père
M'envoie, en expirant, aux pieds du ſanctuaire?
Moi ſoldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi qu'enfin l'amour ſeul entraîne ſur ſes pas!
Aux dieux des Chaldéens quel ſervice ai-je à rendre?
Mais quelle voix plaintive ici ſe fait entendre?
(*on entend des gémiſſemens ſortir du fond du tombeau, ou l'on ſuppoſe qu'ils ſont entendus.*)
Du fond de cette tombe, un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâliſſant fait dreſſer mes cheveux;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite...
Les cris ont redoublé, mon ame eſt interdite.

Séjour

Séjour fombre et facré, manes de ce grand roi,
Voix puiffante des dieux, que voulez-vous de moi?

SCENE III.

ARZACE, le grand mage OROES, fuite de Mages, MITRANE.

MITRANE *au mage Oroès.*

OUI, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens fecrets que vous femblez attendre.

ARZACE.

Du dieu des Chaldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier, à vos yeux préfenté,
Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROES.

Jeune et brave mortel,
D'un dieu qui conduit tout le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate à jamais la mémoire m'eft chère;
Son fils me l'eft encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par fon ordre envoyés,
Où font-ils?

ARZACE.

Les voici.

(*les efclaves donnent le coffre aux Mages, qui le pofent fur un autel.*)

ORQES *ouvrant le coffre, et se penchant avec respect et avec douleur.*

C'est donc vous que je touche
Restes chers et sacrés, je vous vois, et ma bouche
Presse avec des sanglots ces tristes monumens
Qui, m'arrachant des pleurs, attestent mes sermens!
Que l'on nous laisse seuls; allez: et vous, Mitrane,
De ce secret mystère écartez tout profane.

(*les Mages se retirent.*)

Voici ce même sceau, dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses lois:
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que prête à se glacer traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau dont il fut couronné;
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjugua la Perse et la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts....

ARZACE.

Ciel! que m'apprenez-vous?

OROES.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre, inaccessible au monde,
Les manes de Ninus et les dieux outragés
Ont élevé leurs voix, et ne sont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.

Ici même, et du fond de cette auguſte enceinte,
D'affreux gémiſſemens ſont vers moi parvenus.

OROES.

Ces accens de la mort ſont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils ſe ſont fait entendre.

OROES.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre :
Mais de qui ?

OROES.

Les cruels, dont les coupables mains
Du plus juſte des rois ont privé les humains,
Ont de leur trahiſon caché la trame impie ;
Dans la nuit de la tombe elle eſt enſevelie.
Aiſément des mortels ils ont ſéduit les yeux ; (a)
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux :
Des plus obſcurs complots il perce les abymes.

ARZACE.

Ah ! ſi ma faible main pouvait punir ces crimes !
Je ne ſais ; mais l'aſpect de ce fatal tombeau
Dans mes ſens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y conſulter ce roi qu'on y révère !

OROES.

Non, le ciel le défend ; un oracle ſévère
Nous interdit l'accès de ce ſéjour de pleurs,
Habité par la mort et par des dieux vengeurs.

Attendez avec moi le jour de la juſtice ;
Il eſt temps qu'il arrive, et que tout s'accompliſſe.
Je n'en puis dire plus ; des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plaît, ouvre et ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû ; tremblez qu'en ces remparts,
Une parole, un geſte, un ſeul de vos regards,
Ne trahiſſe un ſecret que mon dieu vous confie.
Il y va de ſa gloire et du ſort de l'Aſie,
Il y va de vos jours. Vous, Mages, approchez ;
Que ces chers monumens ſous l'autel ſoient cachés.

(la grande porte du palais s'ouvre, et ſe remplit de gardes. Aſſur paraît avec ſa ſuite d'un autre côté.)

Déjà le palais s'ouvre, on entre chez la reine ;
Vous voyez cet Aſſur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici ſur ſes pas un peuple de flatteurs.
A qui, Dieu tout-puiſſant, donnez-vous les grandeurs ?
O monſtre !

ARZACE.

Quoi, Seigneur !

OROES.

Adieu. Quand la nuit ſombre
Sur ces coupables murs viendra jeter ſon ombre,
Je pourrai vous parler en préſence des dieux.
Redoutez-les, Arzace : ils ont ſur vous les yeux.

SCENE IV.

ARZACE *fur le devant du théâtre*, *avec* MITRANE *qui reſte auprès de lui;* ASSUR *vers un des côtés*, *avec* CEDAR *et ſa ſuite.*

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit que mon ame eſt émue !
Quels crimes ! quelle cour ! et qu'elle eſt peu connue !
Quoi ! Ninus, quoi, mon maître eſt mort empoiſonné!
Et je ne vois que trop qu'Aſſur eſt ſoupçonné.

MITRANE *approchant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Aſſur tient ſa naiſſance,
Sa fière autorité veut de la déférence :
La reine le ménage, on craint de l'offenſer ;
Et l'on peut, ſans rougir, devant lui s'abaiſſer.

ARZACE.

Devant lui ?

ASSUR, *dans l'enfoncement*, *à Cédar.*

Me trompé-je, Arzace à Babylone ?
Sans mon ordre ! qui ? lui ! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil !

ASSUR.

Approchez : quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps et vos drapeaux ?
Des rives de l'Oxus quel ſujet vous amène ?

ARZACE.

Mes ſervices, Seigneur, et l'ordre de la reine.

ASSUR.

Quoi ! la reine vous mande ?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais favez-vous bien
Que pour avoir fon ordre on demande le mien ?

ARZACE.

Je l'ignorais, Seigneur, et j'aurais penfé même
Bleffer, en le croyant, l'honneur du diadême.
Pardonnez, un foldat eft mauvais courtifan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu fervir la cour, et non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le temps, les lieux vous l'apprendront peut-être;
Mais ici par moi feul aux pieds du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis ?

ARZACE.

J'ofe lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la fervir.

ASSUR.

Vous ofez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux préfomptueux;
Je fais pour Azéma vos deffeins et vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, fans doute, et fon cœur où j'afpire
Eft d'un prix à mes yeux au-deffus de l'empire :

Et mes profonds respects, mon amour....

ASSUR.

Arrêtez.

Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
Qui ? vous, associer la race d'un sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre et de l'Euphrate ?
Je veux bien par pitié vous donner un avis :
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire,
Vous m'avez entendu, frémissez, téméraire :
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, et vous m'enhardissez :
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat
Qui servit, et la reine, et vous-même, et l'Etat.
Je vous parais hardi, mon feu peut vous déplaire ;
Mais vous me paraissez cent fois plus téméraire,
Vous qui, sous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour me faire trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être : et je vais vous apprendre
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

SCENE V.

SEMIRAMIS *paraît dans le fond, appuyée sur ses femmes :* OTANE *son confident va au-devant d'Assur.*
ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

Seigneur, quittez ces lieux ;
La reine en ce moment se cache à tous les yeux.
Respectez les douleurs de son ame éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains !

ASSUR *à l'un des siens.*

Sortons ; et sans plus consulter,
De ce trouble inoui songeons à profiter.

(*Sémiramis avance sur la scène.*)

OTANE *revenant à Sémiramis.*

O Reine, rappelez votre force première ;
Que vos yeux, sans horreur, s'ouvrent à la lumière.

SEMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, et lassés de s'ouvrir ?
(*elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.*)
Abymes, fermez-vous ; fantôme horrible, arrête :
Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu ?

OTANE.

OTANE.

Madame, en cette cour,
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

SEMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleste,
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir,
Mes douloureux tourmens seront prêts à finir.

OTANE.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joie :
Espérez dans ces dieux dont le bras se déploie.

SEMIRAMIS.

Arzace est dans ma cour ! .. Ah ! je sens qu'à son nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire ;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux,
Qui d'un fatal hymen brisa le joug affreux.
Ninus en vous chassant de son lit et du trône,
En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups ;
Babylone et la terre avaient besoin de vous :
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des lois,
Les arts dans nos cités naissans à votre voix,

Ces hardis monumens, que l'univers admire,
Les acclamations de ce puiſſant empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A dépoſé pour vous au tribunal des dieux.
Enfin, ſi leur juſtice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,
D'où vient qu'Aſſur ici brave en paix leur courroux?
Aſſur fut en effet plus coupable que vous;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, et rien ne l'intimide.

SEMIRAMIS.

Nos deſtins, nos devoirs étaient trop différens;
Plus les nœuds ſont ſacrés, plus les crimes ſont grands.
J'étais épouſe, Otane, et je ſuis ſans excuſe;
Devant les dieux vengeurs mon déſeſpoir m'accuſe.
J'avais cru que ces dieux juſtement offenſés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie aſſez;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadème,
Ainſi qu'au monde entier, reſpectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois, ce ſpectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux.
Je me traîne à la tombe, où je ne puis deſcendre;
J'y révère de loin cette fatale cendre;
Je l'invoque en tremblant: des ſons, des cris affreux,
De longs gémiſſemens répondent à mes vœux.
D'un grand événement je me vois avertie,
Et peut-être il eſt temps que le crime s'expie.

OTANE.

Mais eſt-il aſſuré que ce ſpectre fatal
Soit en effet ſorti du ſéjour infernal ?
Souvent de ſes erreurs notre ame eſt obſédée ; (1)
De ſon ouvrage même elle eſt intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, et dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SEMIRAMIS.

Je l'ai vu ; ce n'eſt point une erreur paſſagère,
Qu'enfante du ſommeil la vapeur menſongère ;
Le ſommeil, à mes yeux refuſant ſes douceurs,
N'a point ſur mes eſprits répandu ſes erreurs.
Je veillais, je penſais au ſort qui me menace,
Lorſqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me raſſurait : tu ſais quel eſt mon cœur.
Aſſur depuis un temps l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ſes yeux eſt mon premier ſupplice ;
Et je déteſte en lui cet avantage affreux,
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir ſur lui mon crime ?
Je demandais Arzace, afin de l'oppoſer
Au complice odieux qui penſe m'impoſer ;
Je m'occupais d'Arzace, et j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix, qui m'avaient conſolée,
Ce miniſtre de mort a reparu ſoudain
Tout dégouttant de ſang, et le glaive à la main ;

Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre ?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour ;
Le ciel à mon repos a réſervé ce jour :
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je paſſe à tout moment de l'eſpoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie eſt trop peſant pour moi.
Mon trône m'importune, et ma gloire paſſée
N'eſt qu'un nouveau tourment de ma triſte penſée.
 J'ai nourri mes chagrins, ſans les manifeſter ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de conſulter
Ce mage révéré, que chérit Babylone ;
D'avilir devant lui la majeſté du trône,
De montrer une fois, en préſence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en ſecret, moins fière ou plus hardie,
Conſulter Jupiter aux ſables de Lybie,
Comme ſi loin de nous le dieu de l'univers (2)
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déſerts.
Le dieu qui s'eſt caché dans cette ſombre enceinte,
A reçu dès long-temps mon hommage et ma crainte.
J'ai comblé ſes autels, et de dons, et d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas, par des préſens ?
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponſe.

SCENE VI.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

Aux portes du palais, en ſecret on annonce
Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

SEMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons, cachons ſur-tout au reſte de l'empire,
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire;
Et qu'Arzace, à l'inſtant à mon ordre rendu,
Puiſſe apporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

AZEMA.

Arzace, écoutez-moi ; cet empire indompté
Vous doit ſon nouveau luſtre, et moi, ma liberté.
Quand les Scythes vaincus, réparant leurs défaites,
S'élancèrent ſur nous de leurs vaſtes retraites,
Quand mon père en tombant me laiſſa dans leurs fers,
Vous ſeul, portant la foudre au fond de leurs déſerts,
Briſâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout ; mon cœur en eſt la récompenſe :
Je ne ſerai qu'à vous ; mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop ſimple et trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainſi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits et de la renommée,
Vous pouviez déployer, ſincère impunément,
La fierté d'un héros, et le cœur d'un amant.
Vous outragez Aſſur, vous devez le connaître ;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il eſt maître ;
Il abuſe en ces lieux de ſon pouvoir fatal ;
Il eſt inexorable.... il eſt votre rival.

ARZACE.

Il vous aime ! qui ? lui !

AZEMA.

Ce cœur ſombre et farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux eſclave, et tyran tour à tour,
S'eſt-il flatté de plaire, et connaît-il l'amour ?
Des rois aſſyriens comme lui deſcendue,
Et plus près de ce trône, où je ſuis attendue,
Il penſe, en m'immolant à ſes ſecrets deſſeins,
Appuyer de mes droits ſes droits trop incertains.
Pour moi ſi Ninias, à qui, dès ſa naiſſance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance;
Si l'héritier du ſceptre à moi ſeule promis,
Voyait encor le jour près de Sémiramis;
S'il me donnait ſon cœur, avec le rang ſuprême,
J'en atteſte l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes du Scythe, et ſes climats ſtériles,
Pleins de votre grand nom, ſont d'aſſez doux aſiles.
Le ſein de ces déſerts, où naquit notre amour,
Eſt pour moi Babylone, et deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi, que cet amour outrage,
A ce doux châtiment ne borne point ſa rage.
J'ai démêlé ſon ame, et j'en vois la noirceur;
Le crime, ou je me trompe, étonne peu ſon cœur.
Votre gloire déjà lui fait aſſez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage ;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Confervez vos bontés, je brave fon courroux.
La reine entre nous deux tient au moins la balauce.
Je me fuis vu d'abord admis en fa préfence ;
Elle m'a fait fentir, à ce premier accueil,
Autant d'humanité, qu'Affur avait d'orgueil ;
Et relevant mon front, profterné vers fon trône,
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.
Je m'entendais flatter de cette augufte voix
Dont tant de fouverains ont adoré les lois ;
Je la voyais franchir cet immenfe intervalle,
Qu'a mis entre elle et moi la majefté royale :
Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus femblable aux dieux !

AZEMA.

Si la reine eft pour nous, Affur en vain menace ;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allais, plein d'une noble audace,
Mettre à fes pieds mes vœux jufqu'à vous élevés,
Qui révoltent Affur, et que vous approuvez.
Un prêtre de l'Egypte approche au moment même,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre fuprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux fur moi, les détourne foudain,

Laiſſe couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, ſoupire, et s'échappe à ma vue.
On dit qu'au déſeſpoir ſon grand cœur eſt réduit,
Que la terreur l'accable, et qu'un dieu la pourſuit.
Je m'attendris ſur elle; et je ne puis comprendre
Qu'après plus de quinze ans, ſoigneux de la défendre,
Le ciel la perſécute, et paraiſſe outragé.
Qu'a-t-elle fait aux dieux? d'où vient qu'ils ont changé?

AZEMA.

On ne parle en effet que d'augures funeſtes,
De manes en courroux, de vengeances céleſtes.
Sémiramis troublée a ſemblé, quelques jours,
Des ſoins de ſon empire abandonner le cours:
Et j'ai tremblé qu'Aſſur, en ces jours de triſteſſe,
Du palais effrayé n'accablât la faibleſſe.
Mais la reine a paru, tout s'eſt calmé ſoudain,
Tout a ſenti le poids du pouvoir ſouverain.
Si déjà de la cour mes yeux ont quelque uſage,
La reine hait Aſſur, l'obſerve, le ménage:
Ils ſe craignent l'un l'autre, et tout près d'éclater,
Quelque intérêt ſecret ſemble les arrêter.
J'ai vu Sémiramis à ſon nom courroucée;
La rougeur de ſon front trahiſſait ſa penſée;
Son cœur paraiſſait plein d'un long reſſentiment;
Mais ſouvent à la cour tout change en un moment.
Retournez et parlez.

ARZACE.

J'obéis; mais j'ignore

Si je puis à fon trône être introduit encore.

AZEMA.

Ma voix fecondera mes vœux et votre efpoir ;
Je fais de vous aimer ma gloire et mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la refpecte et l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envîrai peu les fiens.
Le monde eft à fes pieds, mais Arzace eft aux miens.
Allez. Affur paraît.

ARZACE.

Qui ? ce traître ? à fa vue,
D'une invincible horreur je fens mon ame émue.

SCENE II.

ASSUR, CEDAR, ARZACE, AZEMA.

ASSUR *à Cédar.*

VA, dis-je, et vois enfin fi les temps font venus (*b*)
De lui porter des coups trop long-temps retenus.

(*Cédar fort.*)

Quoi ! je le vois encore, il brave encor ma haine ?

ARZACE.

Vous voyez un fujet protégé par fa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir ; mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un fujet quel eft le digne prix ?

Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir fon fang qu'au fang de fes ancêtres ?
Et que de Ninias époufe en fon berceau...

ARZACE.

Je fais que Ninias, Seigneur, eft au tombeau,
Que fon père avec lui mourut d'un coup funefte ;
Il me fuffit.

ASSUR.

Eh bien, apprenez donc le refte.
Sachez que de Ninus le droit m'eft affuré,
Qu'entre fon trône et moi je ne vois qu'un degré :
Que la reine m'écoute, et fouvent facrifie
A mes juftes confeils un fujet qui s'oublie ;
Et que tous vos refpects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'ofaient offenfer.

ARZACE.

Inftruit à refpecter le fang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je fais ce qu'on vous doit, fur-tout en ces climats,
Et je m'en fouviendrais, fi vous n'en parliez pas.
Vos aïeux, dont Bélus a fondé la nobleffe,
Sont votre premier droit au cœur de la princeffe.
Vos intérêts préfens, le foin de l'avenir,
Le befoin de l'Etat, tout femble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
J'ofe en oppofer un qui les vaut tous peut-être :
J'aime : et j'ajouterais, Seigneur, que mon fecours
A vengé fes malheurs, a défendu fes jours,

A ſoutenu ce trône où ſon deſtin l'appelle,
Si j'oſais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir ſon ordre à mon zèle commis ;
Je n'en reçois que d'elle, et de Sémiramis.
L'Etat peut quelque jour être en votre puiſſance ;
Le ciel donne ſouvent des rois dans ſa vengeance :
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos ſujets.

ASSUR.

Tu combles la meſure, et tu cours à ta perte.

SCENE III.

ASSUR, AZEMA.

ASSUR.

MADAME, ſon audace eſt trop long-temps ſoufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,
Sur un ſujet plus noble et plus digne de nous?

AZEMA.

En eſt-il? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Aſie entière
Sous vos pas et les miens ouvre une autre carrière :
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper ;
L'univers nous appelle, et va nous occuper.
Sémiramis n'eſt plus que l'ombre d'elle-même ;
Le ciel ſemble abaiſſer cette grandeur ſuprême :

Cet aſtre ſi brillant, ſi long-temps reſpecté,
Penche vers ſon déclin, ſans force et ſans clarté.
On le voit, on murmure, et déjà Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit aſſez ; vous connaiſſez mes droits ;
Ce n'eſt point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon ame inacceſſible
Se faſſe une vertu de paraître inſenſible ;
Mais pour vous et pour moi, j'aurais trop à rougir,
Si le ſort de l'Etat dépendait d'un ſoupir.
Un ſentiment plus digne, et de l'un, et de l'autre,
Doit gouverner mon ſort, et commander au vôtre.
Vos aïeux ſont les miens, et nous les trahiſſons,
Nous perdons l'univers, ſi nous nous diviſons.
Je puis vous étonner ; cet auſtère langage
Effarouche aiſément les grâces de votre âge ;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous ſortez,
A tous ces demi-dieux que vous repréſentez
Long-temps foulant aux pieds leur grandeur et leur cendre,
Uſurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations, ou des lois, ou des fers,
Une femme impoſa ſilence à l'univers.
De ſa grandeur qui tombe affermiſſez l'ouvrage ;
Elle eut votre beauté, poſſédez ſon courage.
L'amour à vos genoux ne doit ſe préſenter,
Que pour vous rendre un ſceptre, et non pour vous l'ôter.
C'eſt ma main qui vous l'offre ; et du moins je me flatte
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate

La majeſté d'un nom qu'il vous faut reſpecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZEMA.

Repoſez-vous ſur moi, ſans inſulter Arzace,
Du ſoin de maintenir la ſplendeur de ma race.
Je défendrai ſur-tout, quand il en ſera temps,
Les droits que m'ont tranſmis les rois dont je deſcends.
Je connais nos aïeux, mais après tout j'ignore
Si parmi ces héros, que l'Aſſyrie adore,
Il en eſt un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de juſtice:
Pour moi, quand il faudra que l'hymen m'aſſerviſſe,
C'eſt à Sémiramis à faire mes deſtins;
Et j'attendrai, Seigneur, un maître de ſes mains.
J'écoute peu ces bruits que le peuple répète,
Echos tumultueux d'une voix plus ſecrète.
J'ignore ſi vos chefs, aux révoltes pouſſés,
De ſervir une femme en ſecret ſont laſſés;
Je les vois à ſes pieds baiſſer leur tête altière;
Ils peuvent murmurer, mais c'eſt dans la pouſſière.
Les dieux, dit-on, ſur elle ont étendu leur bras:
J'ignore ſon offenſe, et je ne penſe pas,
Si le ciel a parlé, Seigneur, qu'il vous choiſiſſe
Pour annoncer ſon ordre, et ſervir ſa juſtice.
Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ſes pieds les lois que vous donnez;
Je ne connais ici que ſon pouvoir ſuprême:
Ma gloire eſt d'obéir; obéiſſez de même.

SCENE IV.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

Obéir ! ah ! ce mot fait trop rougir mon front,
J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.
Parle, as-tu réussi ? Ces semences de haine,
Que nos soins en secret cultivaient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attends de discorde et d'horreur ?

CEDAR.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A sortir du respect, et de ce long silence
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés et soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie ;
Et quiconque, Seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui, gagné par moi se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, et qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuisans ! honte toujours nouvelle !
Quoi ! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle !
Quoi ! j'aurais fait mourir et Ninus et son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrâce,
Près du trône du monde à la seconde place !
La reine se bornait à la mort d'un époux ;

Mais j'étendis plus loin ma fureur et mes coups.
Ninias, en fecret privé de la lumière,
Du trône où j'afpirais m'entr'ouvrait la barrière,
Quand fa puiffante main la ferma fous mes pas.
C'eft en vain que, flattant l'orgueil de fes appas,
J'avais cru chaque jour prendre fur fa jeuneffe
Cet heureux afcendant que les foins, la foupleffe,
L'attention, le temps, favent fi bien donner
Sur un cœur fans deffein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame inflexible et profonde;
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je fuis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir, dans fes mains affurées,
De l'Etat chancelant les rènes égarées,
Apaifer le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en monarque, et combattre en héros.
Je la vis captiver et le peuple et l'armée.
Ce grand art d'impofer même à la renommée
Fut l'art qui fous fon joug enchaîna les efprits:
L'univers à fes pieds demeure encor furpris.
Que dis-je? fa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les lois qu'impofa fon courage;
Et quand dans mon dépit j'ai voulu confpirer,
Mes amis confternés n'ont fu que l'admirer.

CEDAR.

Ce charme fe diffipe, et ce pouvoir chancelle,
Son génie égaré femble s'éloigner d'elle.

Un

Un vain remords la trouble ; et sa crédulité
A depuis quelque temps en secret consulté
Ces oracles menteurs d'un temple méprisable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens et ses vœux fatiguent les autels ;
Elle devient semblable au reste des mortels : (3)
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons sa faiblesse.
Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaisse.
De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.
Sémiramis, enfin, va céder une fois.
Ce premier coup porté, sa ruine est certaine.
Me donner Azéma, c'est cesser d'être reine ;
Oser me refuser, soulève ses Etats ;
Et de tous les côtés le piége est sous ses pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

CEDAR.

Si la reine vous cède et nomme un héritier,
Assur de son destin peut-il se défier ?
De vous et d'Azéma l'union désirée
Rejoindra de nos rois la tige séparée.
Tout vous porte à l'empire, et tout parle pour vous.

ASSUR.

Pour Azéma, sans doute, il n'est point d'autre époux.
Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace ?
Elle a favorisé son insolente audace.

Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il eſt ſoutenu.
Prince, mais ſans ſujets, miniſtre et ſans puiſſance,
Environné d'honneurs, et dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres conſultés, qui font parler leurs dieux,
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, et qui craint ma préſence!
Nous verrons ſi l'ingrate, avec impunité,
Oſe pouſſer à bout un complice irrité.

(*il veut ſortir.*)

SCENE V.

ASSUR, OTANE, CEDAR.

OTANE.

SEIGNEUR, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en ſecret vous voir et vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne ſoit témoin.

ASSUR.

A ſes ordres ſacrés j'obéis avec ſoin,
Otane, et j'attendrai ſa volonté ſuprême.

SCENE VI.

ASSUR, CEDAR.

ASSUR.

Eh ! d'où peut donc venir ce changement extrême ?
Depuis près de trois mois, je lui femble odieux ;
Mon afpect importun lui fait baiffer les yeux :
Toujours quelque témoin nous voit et nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèfent fans doute,
Ses foudaines frayeurs interrompent le cours ;
Son filence fouvent répond à mes difcours.
Que veut-elle me dire ? ou que veut-elle apprendre ?
Elle avance vers nous ; c'eft elle. Va m'attendre.

SCENE VII.

SEMIRAMIS, ASSUR.

SEMIRAMIS.

Seigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur
Qui long-temps devant vous dévora fa douleur.
J'ai gouverné l'Afie, et peut-être avec gloire ;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands rois.
Vos mains de mon empire ont foutenu le poids.
Par-tout victorieufe, abfolue, adorée,
De l'encens des humains je vivais enivrée :

Tranquille, j'oubliai, fans crainte et fans ennuis,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je fuis.
Des dieux, dans mon bonheur, j'oubliai la juftice ;
Elle parle, je cède : et ce grand édifice,
Que je crus à l'abri des outrages du temps,
Veut être raffermi jufqu'en fes fondemens.

ASSUR.

Madame, c'eft à vous d'achever votre ouvrage,
De commander au temps, de prévoir fon outrage.
Qui pourrait obfcurcir des jours fi glorieux ?
Quand la terre obéit, que craignez-vous des dieux ?

SEMIRAMIS.

La cendre de Ninus repofe en cette enceinte,
Et vous me demandez le fujet de ma crainte ?
Vous !

ASSUR.

Je vous avoûrai que je fuis indigné
Qu'on fe fouvienne encor fi Ninus a régné.
Craint-on, après quinze ans, fes manes en colère ?
Ils fe feraient vengés, s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je fuis épouvanté, mais c'eft de vos remords.
Ah ! ne confultez point d'oracles inutiles :
C'eft par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme inoui, qui paraît en ce jour,
Qui naquit de la crainte, et l'enfante à fon tour,
Peut-il vous effrayer par tous fes vains preftiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'eft point de prodiges :

Ils font l'appât groffier des peuples ignorans,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Mais fi quelque intérêt, plus noble et plus folide,
Eclaire votre efprit, qu'un vain trouble intimide;
S'il vous faut de Bélus éternifer le fang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang....

SEMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon et Babylone
Demandent fans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon fceptre on partage le faix;
Et le peuple et les dieux vont être fatisfaits.
Vous le favez affez, mon fuperbe courage
S'était fait une loi de régner fans partage:
Je tins fur mon hymen l'univers en fufpens;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même feconde,
Me preffait de donner des fouverains au monde;
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le fais, n'appartenait qu'à vous.
Vous deviez l'efpérer; mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, fans former un lien fi fatal,
Le fecond de la terre, et non pas mon égal.
C'était affez, Seigneur, et j'ai l'orgueil de croire
Que ce rang aurait pu fuffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin, j'obéis à fa voix;
Ecoutez fon oracle, et recevez mes lois.
Babylone doit prendre une face nouvelle,

Quand d'un ſecond hymen allumant le flambeau,
Mère trop malheureuſe, épouſe trop cruelle,
Tu calmeras Ninus au fond de ſon tombeau.
C'eſt ainſi que des dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos deſſeins et votre politique ;
Vous voulez dans l'Etat vous former un parti ;
Vous m'oppoſez le ſang dont vous êtes ſorti.
De vous et d'Azéma mon ſucceſſeur peut naître ;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi, je ne veux pas que vos droits et les ſiens,
Enſemble confondus, s'arment contre les miens :
Telle eſt ma volonté, conſtante, irrévocable.
C'eſt à vous de juger ſi le dieu qui m'accable
A laiſſé quelque force à mes ſens interdits,
Si vous reconnaiſſez encor Sémiramis,
Si je puis ſoutenir la majeſté du trône.
Je vais donner, Seigneur, un maître à Babylone.
Mais ſoit qu'un ſi grand choix honore un autre ou vous,
Je ſerai ſouveraine, en prenant un époux.
Aſſemblez ſeulement les princes et les mages ;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs ſuffrages :
Le don de mon empire et de ma liberté
Eſt l'acte le plus grand de mon autorité.
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en ſilence.
Le ciel à ce grand jour attache ſa clémence :
Tout m'annonce des dieux qui daignent ſe calmer ;
Mais c'eſt le repentir qui doit les déſarmer.
Croyez-moi ; les remords, à vos yeux mépriſables,

Sont la feule vertu qui refte à des coupables. (4)
Je vous parais timide et faible ; déformais
Connaiffez la faibleffe, elle eft dans les forfaits.
Cette crainte n'eft pas honteufe au diadème ;
Elle convient aux rois, et fur-tout à vous-même :
Et je vous apprendrai qu'on peut, fans s'avilir,
S'abaiffer fous les dieux, les craindre et les fervir.

SCENE VIII.

ASSUR *feul.*

QUELS difcours étonnans ! quels projets ! quel langage !
Eft-ce crainte, artifice, ou faibleffe, ou courage ?
Prétend-elle en cédant raffermir fes deftins ?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes deffeins ?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre !
C'eft m'affurer du fien que je dois feul attendre.
Ce que n'ont pu mes foins, et nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flattai fes attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de fa chute ;
Un oracle d'Egypte, un fonge l'exécute ?
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !
Que de faibles refforts font d'illuftres deftins !
Doutons encor de tout ; voyons encor la reine.
Sa réfolution me paraît trop foudaine ;
Trop de foins à mes yeux paraiffent l'occuper :
Et qui change aifément, eft faible, ou veut tromper.

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un cabinet du palais.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

OTANE, qui l'eût cru, que les dieux en colère
Me tendaient en effet une main salutaire ?
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer ?
Ils ont ouvert l'abyme, et l'ont daigné fermer :
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grâce ;
Ils ont changé mon sort, ils ont conduit Arzace ;
Ils veulent mon hymen, ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent :
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, et je voi
Que tu devais régner sur le monde et sur moi.

OTANE.

Arzace ! lui ?

SEMIRAMIS.

Tu sais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perse, et subjuguais l'Asie,
Ce héros, (sous son père il combattait alors)
Ce héros entouré de captifs et de morts,

M'offrit,

M'offrit, en rougiſſant, de ſes mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles ſanglantes.
A ſon premier aſpect tout mon cœur étonné,
Par un pouvoir ſecret ſe ſentit entraîné;
Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable;
Le reſte des mortels me ſembla mépriſable.
Aſſur, qui m'obſervait, ne fut que trop jaloux;
Dès-lors le nom d'Arzace aigriſſait ſon courroux:
Mais l'image d'Arzace occupa ma penſée,
Avant que de nos dieux la main me l'eût tracée;
Avant que cette voix, qui commande à mon cœur,
Me déſignât Arzace, et nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'eſt beaucoup abaiſſer ce ſuperbe courage,
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage;
Qui, n'écoutant jamais de faibles ſentimens,
Veut des rois pour ſujets, et non pas pour amans.
Vous avez mépriſé juſqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroiſſait votre empire ſuprême:
Et vos yeux ſur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignaſſiez vous en apercevoir.
Quoi! de l'amour enfin connaiſſez-vous les charmes?
Et pouvez-vous paſſer de ces ſombres alarmes
Au tendre ſentiment qui vous parle aujourd'hui?

SEMIRAMIS.

Non, ce n'eſt point l'amour qui m'entraîne vers lui:
Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang deſcendue,

Ecoutant dans mon trouble un charme fuborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur :
Je crois fentir du moins de plus nobles tendreffes.
Malheureufe ! eft-ce à moi d'éprouver des faibleffes !
De connaître l'amour et fes fatales lois !
Otane, que veux-tu ; je fus mère autrefois.
Mes malheureufes mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un trifte hymen, que les dieux m'enlevèrent.
Seule, en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,
N'ayant autour de moi rien que je puffe aimer,
Sentant ce vide affreux de ma grandeur fuprême,
M'arrachant à ma cour, et m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens ;
D'une ame qui fe fuit trompeurs amufemens.
Le repos m'échappait ; je fens que je le trouve ;
Je m'étonne en fecret du charme que j'éprouve :
Arzace me tient lieu d'un époux et d'un fils,
Et de tous mes travaux, et du monde foumis.
Que je vous dois d'encens, ô Puiffance célefte !
Qui, me forçant de prendre un joug jàdis funefte,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embrafant d'un feu par vous-même infpiré.

OTANE.

Mais vous avez prévu la douleur et la rage
Dont va frémir Affur à ce nouvel outrage ;
Car enfin il fe flatte, et la commune voix
A fait tomber fur lui l'honneur de votre choix :
Il ne bornera pas fon dépit à fe plaindre.

SEMIRAMIS.

Je ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
J'ai fu quinze ans entiers, quel que fût fon projet,
Le tenir dans le rang de mon premier fujet :
A fon ambition, pour moi toujours fufpecte,
Je prefcrivis quinze ans les bornes qu'il refpecte.
Je régnais feule alors, et fi ma faible main
Mit à fes vœux hardis ce redoutable frein,
Que pourront déformais fa brigue et fon audace,
Contre Sémiramis unie avec Arzace ?
Oui, je crois que Ninus, content de mes remords,
Pour preffer cet hymen quitte le fein des morts.
Sa grande ombre, en effet, déjà trop offenfée,
Contre Sémiramis ferait trop courroucée ;
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne et fon lit à fon empoifonneur.
Du fein de fon tombeau voilà ce qui l'appelle ;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle ;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler :
Pour entendre mes lois je l'ai fait appeler :
Je l'attends.

OTANE.

Son crédit, fon facré caractère,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SEMIRAMIS.

Sa voix achèvera de raffurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

SCENE II.

SEMIRAMIS, OROES.

SEMIRAMIS.

De Zoroaftre augufte fucceffeur,
Je vais nommer un roi ; vous, couronnez fa tête :
Tout eft-il préparé pour cette augufte fête ?

OROES.

Les mages et les grands attendent votre choix ;
Je remplis mon devoir, et j'obéis aux rois :
Le foin de les juger n'eft point notre partage ;
C'eft celui des dieux feuls.

SEMIRAMIS.

A ce fombre langage,
On dirait qu'en fecret vous condamnez mes vœux.

OROES.

Je ne les connais pas ; puiffent-ils être heureux !

SEMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés céleftes.
Ces fignes que j'ai vus me feraient-ils funeftes ?
Une ombre, un dieu, peut-être, à mes yeux s'eft montré;
Dans le fein de la terre il eft foudain rentré.
Quel pouvoir a brifé l'éternelle barrière
Dont le ciel fépara l'enfer et la lumière ?
D'où vient que les humains, malgré l'arrêt du fort,
Reviennent à mes yeux du féjour de la mort ?

OROES.

Du ciel, quand il le faut, la juſtice ſuprême
Suſpend l'ordre éternel établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ſes lois,
Pour l'effroi de la terre, et l'exemple des rois.

SEMIRAMIS.

Les oracles d'Ammon veulent un ſacrifice.

OROES.

Il ſe fera, Madame. (5)

SEMIRAMIS.

Eternelle juſtice,
Qui liſez dans mon ame avec des yeux vengeurs,
Ne la rempliſſez plus de nouvelles horreurs ;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.

(*à Oroès qui s'éloignait.*)

Revenez.

OROES, *revenant.*

Je croyais ma préſence importune.

SEMIRAMIS.

Répondez : ce matin aux pieds de vos autels
Arzace a préſenté des dons aux immortels ?

OROES.

Oui, ces dons leur ſont chers ; Arzace a ſu leur plaire.

SEMIRAMIS.

Je le crois, et ce mot me raſſure et m'éclaire.
Puis-je d'un ſort heureux me repoſer ſur lui ?

OROES.

Arzace de l'empire eſt le plus digne appui ;

Les dieux l'ont amené : sa gloire est leur ouvrage.

SEMIRAMIS.

J'accepte avec transport ce fortuné présage ;
L'espérance et la paix reviennent me calmer.
Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la présence auguste,
Sur l'hymen le plus grand, sur le choix le plus juste,
Attire de nos dieux les regards souverains.
Puissent de cet Etat les éternels destins
Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle !
Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle.
Allez.

SCENE III.

SEMIRAMIS, OTANE.

SEMIRAMIS.

Ainsi le ciel est d'accord avec moi ;
Je suis son interprète, en choisissant un roi.
Que je vais l'étonner, par le don d'un empire !
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !
Qu'Assur et tous les siens vont être humiliés !
Quand j'aurai dit un mot, la terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouse, et pour dot, je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure, et je puis la goûter.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, OTANE, MITRANE, un Officier du palais.

OTANE.

Arzace à vos genoux demande à se jeter :
Daignez à ses douleurs accorder cette grâce.

SEMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace !
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur.
Vous dont le sang s'apaise, et dont la voix m'inspire,
O manes redoutés, et vous, Dieux de l'empire,
Dieux des Assyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriser, soyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétrée !

SCENE V.

SEMIRAMIS, ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

O reine, à vous servir ma vie est consacrée :
Je vous devais mon sang, et quand je l'ai versé,
Puisqu'il coula pour vous, je fus récompensé.
Mon père avait joui de quelque renommée ;
Mes yeux l'ont vu mourir, commandant votre armée ;

Il a laiffé, Madame, à fon malheureux fils,
Des exemples frappans, peut-être mal fuivis.
Je n'ofe devant vous rappeler la mémoire
Des fervices d'un père et de fa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grâce à vos facrés genoux,
Pour un fils téméraire, et coupable envers vous,
Qui, de fes vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint même en vous fervant de vous faire une offenfe.

SEMIRAMIS.

Vous, m'offenfer? qui, vous? ah! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos Etats.
Sur ces grands intérêts, fur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer fes plaintes indifcrètes:
Je dois dans le filence, et le front profterné,
Attendre, avec cent rois, qu'un roi nous foit donné.
Mais d'Affur hautement le triomphe s'apprête;
D'un pas audacieux il marche à fa conquête;
Le peuple nomme Affur; il eft de votre fang:
Puiffe-t-il mériter, et fon nom, et fon rang!
Mais enfin je me fens l'ame trop élevée,
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écrafé de fon orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai fervie.
J'y fuis affez puiffant contre fa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'ofe me flatter...

SEMIRAMIS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous, fuir? vous, me quitter?
Vous pourriez craindre Affur ?

ARZACE.

Non. Ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre feule colère.
Peut-être avez-vous fu mes défirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

SEMIRAMIS.

Efpérez tout ; je vous ferai connaitre
Qu'Affur en aucun temps ne fera votre maitre.

ARZACE.

Eh bien, je l'avoûrai ; mes yeux avec horreur
De votre époux en lui verraient le fucceffeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,
Verra-t-on à fes lois Azéma deftinée ?
Pardonnez à l'excès de ma préfomption ;
Ne redoutez-vous point fa fourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
C'eft dans le même fang qu'Affur puifa la vie ;
Je ne fuis qu'un fujet, mais j'ofe contre lui...

SEMIRAMIS.

Des fujets tels que vous font mon plus noble appui.
Je fais vos fentimens : votre ame peu commune
Chérit Sémiramis, et non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux font éclairés :
Je vous en fais l'arbitre, et vous les foutiendrez.

D'Affur et d'Azéma je romps l'intelligence;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;
Je fais tous fes projets, ils feront confondus.

ARZACE.

Ah ! puifque ainfi mes vœux font par vous entendus,
Puifque vous avez lu dans le fond de mon ame...

AZEMA *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ofe à vos pieds...

SEMIRAMIS, *relevant Azéma.*

Raffurez-vous, Madame :
Quel que foit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un fort et des honneurs dignes de vos aïeux.
Deftinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère;
Et je vous vois encore avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un et l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon augufte choix.

(*à Arzace.*)

Que l'appui de l'Etat fe range auprès du trône.

SCENE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand fallon magnifiquement orné. Plufieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, font fur des gradins. Un trône eft placé au milieu du fallon. Les fatrapes font auprès du trône. Le grand prêtre entre avec les mages. Il fe place debout entre Affur et Arzace. La reine eft au milieu avec Azéma et fes femmes. Des gardes occupent le fond du fallon.

OROES.

PRINCES, Mages, Guerriers, foutiens de Babylone,
Par l'ordre de la reine en ces lieux raffemblés,
Les décrets de nos dieux vous feront révélés:
Ils veillent fur l'empire, et voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avaient deftinée.
Quel que foit le monarque, et quel que foit l'époux
Que la reine ait choifi pour l'élever fur nous,
C'eft à nous d'obéir.... J'apporte au nom des mages
Ce que je dois aux rois, des vœux et des hommages,
Des fouhaits pour leur gloire, et fur-tout pour l'Etat.
Puiffent ces jours nouveaux de grandeur et d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'allégreffe en des plaintes funèbres!

AZEMA.

Pontife, et vous, Seigneurs, on va nommer un roi:
Ce grand choix, tel qu'il foit, peut n'offenfer que moi.

Mais je naquis ſujette, et je le ſuis encore ;
Je m'abandonne aux ſoins dont la reine m'honore :
Et ſans oſer prévoir un ſiniſtre avenir ;
Je donne à ſes ſujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puiſſe arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'Etat à ce grand jour préſide.
Jurons tous par ce trône, et par Sémiramis,
D'être à ce choix auguſte aveuglément ſoumis,
D'obéir ſans murmure au gré de ſa juſtice.

ARZACE.

Je le jure ; et ce bras armé pour ſon ſervice,
Ce cœur à qui ſa voix commande après les dieux,
Ce ſang dans les combats répandu ſous ſes yeux,
Sont à mon nouveau maître, avec le même zèle
Qui ſans ſe démentir les anima pour elle.

OROÈS.

De la reine et des dieux j'attends les volontés.

SEMIRAMIS.

Il ſuffit ; prenez place ; et vous, Peuple, écoutez.

(elle s'aſſied ſur le trône.)

Azéma, Aſſur, le grand prêtre, Arzace prennent leurs places : elle continue :

Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le ſceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un uſage jaloux
Deſtinait au fuſeau ſous les lois d'un époux ;
Si j'ai, de mes ſujets ſurpaſſant l'eſpérance,

De cet empire heureux porté le poids immenſe,
Je vais le partager, pour le mieux maintenir,
Pour étendre ſa gloire aux ſiècles à venir,
Pour obéir aux dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier ſi long-temps indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils; puiſſent-ils m'en donner
Qui, dignes de me ſuivre et de vous gouverner,
Marchant dans les ſentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éterniſent l'ouvrage!
J'ai pu choiſir, ſans doute, entre des ſouverains;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou ſont mes ennemis, ou ſont mes tributaires:
Mon ſceptre n'eſt point fait pour leurs mains étrangères;
Et mes premiers ſujets ſont plus grands à mes yeux
Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit ſujet; s'il eut le diadème,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le ſceptre que je tiens.
Maîtreſſe d'un Etat plus vaſte que les ſiens,
J'ai rangé ſous vos lois vingt peuples de l'Aurore,
Qu'au ſiècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le ſus achever.
Ce qui fonde un Etat le peut ſeul conſerver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels ſujets, et ſi j'oſe le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai conſulté les lois, les maîtres du tonnerre,

L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre ;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner fur vous ;
Voyez revivre en lui les princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce monarque eft ARZACE.

(*elle defcend du trône, et tout le monde fe lève.*)

AZEMA.

Arzace ! ô perfidie !

ASSUR.

O vengeance ! ô fureurs !

ARZACE *à Azéma.*

Ah ! croyez...

OROES.

Jufte Ciel ! écartez ces horreurs !

SEMIRAMIS *avançant fur la fcène et s'adreffant aux mages.*

Vous qui fanctifiez de fi pures tendreffes,
Venez fur les autels garantir nos promeffes ;
Ninus et Ninias vous font rendus en lui.

(*le tonnerre gronde, et le tombeau paraît s'ébranler.*)

Ciel, qu'eft-ce que j'entends ?

OROES.

Dieux ! foyez notre appui.

SEMIRAMIS.

Le ciel tonne fur nous : eft-ce faveur ou haine ?
Grâce, Dieux tout-puiffans ! qu'Arzace me l'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs !
La tombe s'eft ouverte ; il paraît... Ciel !... je meurs...

(*l'ombre de Ninus fort de fon tombeau.*)

ASSUR.

L'ombre de Ninus même ! ô Dieux ! eſt-il poſſible !

ARZACE.

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-nous, Dieu terrible.

ASSUR.

Parle.

SEMIRAMIS.

Veux-tu me perdre, ou veux-tu pardonner ?
C'eſt ton ſceptre et ton lit que je viens de donner ;
Juge ſi ce héros eſt digne de ta place.
Prononce. J'y conſens.

L'OMBRE *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace ;
Mais il eſt des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre il faut ſacrifier.
Sers et mon fils et moi ; ſouviens-toi de ton père :
Ecoute le pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-Dieu dont l'eſprit anime ces climats,
Ton aſpect m'encourage, et ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève, que veux-tu que ma main ſacrifie ?
(*l'Ombre retourne de ſon eſtrade à la porte du tombeau.*)
Il s'éloigne, il nous fuit !

SEMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embraſſe tes genoux,

Que mes regrets....

L'OMBRE *à la porte du tombeau.*

Arrête, et respecte ma cendre ;
Quand il en fera temps, je t'y ferai descendre.

(le spectre rentre, et le mausolée se referme.)

ASSUR.

Quel horrible prodige !

SEMIRAMIS.

O Peuples, suivez-moi,
Venez tous dans ce temple, et calmez votre effroi.
Les manes de Ninus ne sont point implacables ;
S'ils protégent Arzace, ils me sont favorables :
C'est le ciel qui m'inspire, et qui vous donne un roi :
Venez tous l'implorer pour Arzace et pour moi.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le théâtre repréſente le veſtibule du temple.

SCENE PREMIERE.

ARZACE, AZEMA.

ARZACE.

N'IRRITEZ point mes maux, ils m'accablent aſſez.
Cet oracle eſt affreux, plus que vous ne penſez.
Des prodiges ſans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi; je vous perds.

AZEMA.

Ah! parjure!
Va, ceſſe d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne ſouvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconſtance eſt le plus grand pour moi.
Achève, rends Ninus à ton crime propice:
Commence ici par moi ton affreux ſacrifice:
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en eſt trop: mon cœur déſeſpéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.

Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'empire du monde.
Ces victoires, ce nom, dont j'étais ſi jaloux,
Vous en étiez l'objet; j'avais tout fait pour vous:
Et mon ambition, au comble parvenue,
Juſqu'à vous mériter avait porté ſa vue.
Sémiramis m'eſt chère; oui, je dois l'avouer;
Votre bouche avec moi conſpire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un dieu tutélaire,
Qui de nos chaſtes feux protégeait le myſtère.
C'eſt avec cette ardeur, et ces vœux épurés,
Que peut-être les dieux veulent être adorés.
Jugez de ma ſurpriſe au choix qu'a fait la reine,
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne:
Apprenez tout mon ſort.

AZEMA.

Je le ſais.

ARZACE.

Apprenez
Que l'empire ni vous ne me ſont deſtinés.
Ce fils qu'il faut ſervir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur ſuprême...

AZEMA.

Eh bien?

ARZACE.

Ce Ninias, qui, preſque en ſon berceau,
De l'hymen avec nous alluma le flambeau,

Qui naquit à la fois mon rival et mon maître...

AZEMA.

Ninias !

ARZACE.

Il respire, il vient, il va paraître.

AZEMA.

Ninias, juste Ciel ! Eh quoi, Sémiramis....

ARZACE.

Jusqu'à ce jour trompée, elle a pleuré son fils,

AZEMA.

Ninias est vivant !

ARZACE.

C'est un secret encore,
Renfermé dans le temple, et que la reine ignore.

AZEMA.

Mais Ninus te couronne, et sa veuve est à toi.

ARZACE.

Mais son fils est à vous : mais son fils est mon roi ;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste !

AZEMA.

L'amour parle, il suffit ; que m'importe le reste ?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité ;
Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant ! Eh bien, qu'il reparaisse ;
Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,
Que son père avec lui rappelé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau :

Que Ninias mon roi, ton rival et ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être ;
Viens voir tout cet amour devant toi confondu,
Vois fouler à mes pieds le fceptre qui m'eft dû.
Où donc eft Ninias ? quel fecret, quel myftère
Le dérobe à ma vue, et le cache à fa mère ?
Qu'il revienne, en un mot ; lui, ni Sémiramis
Ni ces manes facrés que l'enfer a vomis,
Ni le renverfement de toute la nature,
Ne pourront de mon ame arracher le parjure.
Arzace, c'eft à toi de te bien confulter ;
Vois fi ton cœur m'égale, et s'il m'ofe imiter.
Quels font donc ces forfaits, que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonne qu'on expie ?
Cruel, fi tu trahis un fi facré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes deftins le fatal interprète
Pour te dicter leurs lois fortir de fa retraite ;
Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'eft point fait pour paraître entre les dieux et toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace ;
Ton fort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.

(*elle fort.*)

ARZACE.

Arzace eft à vous feule. Ah ! cruelle, arrêtez.
Quel mélange d'horreurs et de félicités !
Quels étonnans deftins l'un à l'autre contraires ! . . .

SCENE II.

ARZACE, OROES *suivi des mages.*

OROES *à Arzace.*

VENEZ, retirons-nous vers ces lieux ſolitaires ;
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer :
A de plus grands aſſauts il faut vous préparer.
(aux mages.)
Apportez ce bandeau d'un roi que je révère,
Prenez ce fer ſacré, cette lettre.
(les mages vont chercher ce que le grand prêtre demande.)

ARZACE.

O mon Père !
Tirez-moi de l'abyme où mes pas ſont plongés,
Levez le voile affreux dont mes yeux ſont chargés !

OROES.

Le voile va tomber, mon fils ; et voici l'heure
Où, dans ſa redoutable et profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour apaiſer ſes cris,
L'offrande réſervée à ſes manes trahis.

ARZACE.

Quel ordre, quelle offrande ! et qu'eſt-ce qu'il déſire?
Qui, moi ! venger Ninus, et Ninias reſpire ?
Qu'il vienne, il eſt mon roi, mon bras va le ſervir.

OROES.

Son père a commandé, ne ſachez qu'obéir.

Dans une heure à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre,

(*il donne le diadème et l'épée à Ninias.*)

Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que son front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus !

OROES.

Ses manes le commandent :
C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent
Ce sang qui, devant eux, doit être offert par vous.
Ne songez qu'à frapper, qu'à servir leur courroux :
La victime y sera ; c'est assez vous instruire.
Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon sang, disposez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, Seigneur, de Ninias :
Vous ne me dites point comment son père même
Me donnerait sa femme avec son diadème ?

OROES.

Sa femme, vous ! la reine ! ô Ciel ! Sémiramis !
Eh bien, voici l'instant que je vous ai promis.
Connaissez vos destins, et cette femme impie.

ARZACE.

Grands Dieux !

OROES.

De son époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle ! la reine !

OROES.

Affur, l'opprobre de fon nom,
Le déteftable Affur a donné le poifon.

ARZACE *après un peu de filence.*

Ce crime dans Affur n'a rien qui me furprenne :
Mais croirai-je en effet qu'une époufe, une reine,
L'amour des nations, l'honneur des fouverains,
D'un attentat fi noir ait pu fouiller fes mains ?
A-t-on tant de vertus, après un fi grand crime ?

OROES.

Ce doute, cher Arzace, eft d'un cœur magnanime ;
Mais ce n'eft plus le temps de rien diffimuler :
Chaque inftant de ce jour eft fait pour révéler
Les effrayans fecrets dont frémit la nature ;
Elle vous parle ici ; vous fentez fon murmure ;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne foyez plus furpris fi Ninus irrité
Eft monté de la terre à ces voûtes impies :
Il vient brifer des nœuds tiffus par les furies ;
Il vient montrer au jour des crimes impunis ;
Des horreurs de l'incefte il vient fauver fon fils :
Il parle, il vous attend ; Ninus eft votre père ;
Vous êtes Ninias, la reine eft votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je refte euveloppé.
Moi, fon fils ? moi ?

OROES.

Vous-même : en doutez-vous encore ?
Apprenez que Ninus, à ſa dernière aurore,
Sûr qu'un poiſon mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait ſur vos jours,
Qu'il attaquait en vous les ſources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Aſſur, comblant ſur vous ſes crimes inouis,
Pour épouſer la mère, empoiſonna le fils.
Il crut que de ſes rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à ſa perfide audace :
Et lorſque le palais déplorait votre mort,
Le fidèle Phradate eut ſoin de votre ſort.
Ces végétaux puiſſans, qu'en Perſe on voit éclore,
Bienfaits nés dans ſes champs de l'aſtre qu'elle adore,
Par les ſoins de Phradate avec art préparés,
Firent ſortir la mort de vos flancs déchirés ;
De ſon fils qu'il perdit, il vous donna la place ;
Vous ne fûtes connu que ſous le nom d'Arzace ;
Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu qui juge les rois, en ordonne autrement.
La vérité terrible eſt du ciel deſcendue,
Et du ſein des tombeaux la vengeance eſt venue.

ARZACE.

Dieu, maître des deſtins, ſuis-je aſſez éprouvé ?
Vous me rendez la mort dont vous m'avez ſauvé.
Eh bien, Sémiramis... oui, je reçus la vie
Dans le ſein des grandeurs et de l'ignominie.

Ma

Ma mère... ô Ciel ! Ninus ! ah ! quel aveu cruel !
Mais si le traître Assur était seul criminel,
S'il se pouvait....

OROES, *prenant la lettre et la lui donnant.*

Voici ces sacrés caractères,
Ces garans trop certains de ces cruels mystères ;
Le monument du crime est ici sous vos yeux :
Douterez-vous encor ?

ARZACE.

Que ne le puis-je, ô Dieux !
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte ;
Donnez.

(*il lit.*)

Ninus mourant, au fidèle Phradate.

Je meurs empoisonné, prenez soin de mon fils :
Arrachez Ninias à des bras ennemis ;
Ma criminelle épouse....

OROES.

En faut-il davantage ?
C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage.
Ninus n'acheva point : l'approche de la mort
Glaça sa faible main qui traçait votre sort.
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste ;
Lisez : il vous confirme un secret si funeste.
Il suffit, Ninus parle, il arme votre bras,
De sa tombe à son trône il va guider vos pas ;
Il veut du sang.

ARZACE, *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles !

Enfer, qui m'as parlé, tes funeſtes oracles
Sont plus obſcurs encore à mon eſprit troublé,
Que le ſein de la tombe où je ſuis appelé.
Au ſacrificateur on cache la victime ;
Je tremble ſur le choix.

OROES.

Tremblez, mais ſur le crime.
Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira, comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire ;
Des éternels décrets ſacré dépoſitaire,
Marqué du ſceau des dieux, ſéparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos deſtins.
Mortel, faible inſtrument des dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grâce, et ne murmurez pas.

SCENE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

NON, je ne reviens point de cet état horrible ;
Sémiramis ma mère ! ô Ciel, eſt-il poſſible !

MITRANE, *arrivant.*

Babylone, Seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut ſe raſſurer qu'en revoyant ſon roi.

Souffrez que le premier je vienne reconnaître,
Et l'époux de la reine, et mon auguſte maître.
Sémiramis vous cherche, elle vient ſur mes pas;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point. Un déſeſpoir farouche
Fixe vos yeux troublés, et vous ferme la bouche;
Vous pâliſſez d'effroi, tout votre corps frémit.
Qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé? qu'eſt-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage!
Seigneur, eſt-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la reine, à ſes feux, à ſon choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois?
Son eſpérance en vous eſt-elle confondue?

ARZACE.

Dieux! c'eſt Sémiramis qui ſe montre à ma vue!
O tombe de Ninus! ô ſéjour des enfers!
Cachez ſon crime et moi dans vos gouffres ouverts.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SEMIRAMIS.

On n'attend plus que vous; venez, maître du monde;
Son ſort, comme le mien, ſur mon hymen ſe fonde.
Je vois avec tranſport ce ſigne révéré,

Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré ;
Ce sacré diadème, assuré témoignage
Que l'enfer et le ciel confirment mon suffrage.
Tout le parti d'Assur, frappé d'un saint respect,
Tombe à la voix des dieux, et tremble à mon aspect;
Ninus veut une offrande, il en est plus propice :
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce sacrifice.
Tous les cœurs sont à nous, tout le peuple applaudit :
Vous régnez, je vous aime ; Assur en vain frémit.

ARZACE, *hors de lui.*

Assur ! allons... il faut dans le sang du perfide...
Dans cet infame sang lavons son parricide ;
Allons venger Ninus....

SEMIRAMIS.

Qu'entends-je ? juste Ciel!
Ninus !

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que son bras criminel
(*revenant à lui.*)
Avait... que l'insolent s'arme contre sa reine,
Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine ?

SEMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père !

SEMIRAMIS.

Ah ! quels regards vos yeux lancent sur moi !

Arzace, eſt-ce donc là ce cœur ſoumis et tendre,
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts, déchaînés du ſéjour ténébreux,
De la terreur en vous laiſſent encor la trace;
Mais j'en ſuis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah! ne répandez pas cette funeſte nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître,
Lorſque vous redoutiez d'avoir Aſſur pour maître.
Ne craignez point Ninus, et ſon ombre en courroux.
Arzace, mon appui, mon ſecours, mon époux;
Cher prince.....

ARZACE, *ſe détournant*,

C'en eſt trop: le crime m'environne....
Arrêtez.

SEMIRAMIS.

A quel trouble, hélas! il s'abandonne,
Quand lui ſeul à la paix a pu me rappeler.

ARZACE.

Sémiramis....

SEMIRAMIS.

Eh bien?

ARZACE.

Je ne puis lui parler:
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SEMIRAMIS.

Quels tranſports! quels diſcours! qui, moi, que je vous fuie?

Eclairciffez ce trouble infupportable, affreux,
Qui paffe dans mon ame, et fait deux malheureux.
Les traits du défefpoir font fur votre vifage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux alarmés me caufent plus d'effroi
Que le ciel et les morts foulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce facré diadème;
Ma bouche en frémiffant prononce je vous aime:
D'un pouvoir inconnu l'invincible afcendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repouffe à l'inftant;
Et par un fentiment que je ne puis comprendre,
Mêle une horreur affreufe à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïffez-moi.

SEMIRAMIS.

Cruel, non tu ne le veux pas.
Mon cœur fuivra ton cœur, mes pas fuivront tes pas.
Quel eft donc ce billet, que tes yeux pleins d'alarmes
Lifent avec horreur, et trempent de leurs larmes?
Contient-il les raifons de tes refus affreux?

ARZACE.

Oui.

SEMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah! je ne puis.... ofez-vous?...

SEMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laiſſez-moi cet écrit horrible et néceſſaire...

SEMIRAMIS.

D'où le tiens-tu ?

ARZACE.

Des dieux.

SEMIRAMIS.

Qui l'écrivit ?

ARZACE.

Mon père..

SEMIRAMIS.

Que me dis-tu ?

ARZACE.

Tremblez.

SEMIRAMIS.

Donne : apprends-moi mon ſort.

ARZACE.

Ceſſez... A chaque mot vous trouveriez la mort.

SEMIRAMIS.

N'importe ; éclairciſſez ce doute qui m'accable :
Ne me réſiſtez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux, qui conduiſez tout, c'eſt vous qui m'y forcez !

SEMIRAMIS, *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéiſſez.

ARZACE.

Eh bien, que ce billet ſoit donc le ſeul ſupplice
Qu'à ſon crime, grand Dieu, réſerve ta juſtice !

(*Sémiramis lit.*)

Vous allez trop ſavoir, c'en eſt fait.

SEMIRAMIS *à Olane.*

Qu'ai-je lu ?

Soutiens-moi, je me meurs....

ARZACE.

Hélas ! tout eſt connu !...

SEMIRAMIS, *revenant à elle après un long ſilence.*

Eh bien, ne tarde plus, remplis ta deſtinée ;
Punis cette coupable et cette infortunée ;
Etouffe dans mon ſang mes déteſtables feux.
La nature trompée eſt horrible à tous deux.
Venge tous mes forfaits, venge la mort d'un père,
Reconnais-moi, mon fils, frappe, et punis ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuiſe ici mon flanc
De ce ſang malheureux formé de votre ſang !
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le ſacré caractère !

SEMIRAMIS, *ſe jetant à genoux.*

Ah ! je fus ſans pitié ; ſois barbare à ton tour ;
Sois le fils de Ninus, en m'arrachant le jour :
Frappe. Mais quoi ! tes pleurs ſe mêlent à mes larmes !
O Ninias ! ô jour plein d'horreur et de charmes !...
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laiſſe parler la voix ;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arroſent une main ſi fatale et ſi chère.

ARZACE NINIAS.

Ah ! je ſuis votre fils, et ce n'eſt pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embraſſer mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds reſpects, et l'amour la plus pure.
C'eſt un nouveau ſujet, plus cher et plus ſoumis ;
Le ciel eſt apaiſé, puiſqu'il vous rend un fils :
Livrez l'infame Aſſur au dieu qui vous pardonne.

SEMIRAMIS.

Reçois pour te venger mon ſceptre et ma couronne ;
Je les ai trop ſouillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer ;
Je veux avec l'Aſie encor vous admirer.

SEMIRAMIS.

Non : mon crime eſt trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SEMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place ;
Crains ſes manes vengeurs.

ARZACE.

Ils ſeront attendris
Des remords d'une mère et des larmes d'un fils.
Otane, au nom des dieux, ayez ſoin de ma mère,
Et cachez comme moi cet horrible myſtère.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

SONGEZ qu'un dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les manes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée
Finirait les horreurs de votre destinée:
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli.
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des dieux la facile justice:
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

SEMIRAMIS.

Ah! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'est attendri; je me flatte, j'espère
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens oppressés,
Que le sang de Ninus, et mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre et plus sévère,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

Que craignez-vous d'un fils ? quel noir preſſentiment !

SEMIRAMIS.

La crainte ſuit le crime, et c'eſt ſon châtiment.
Le déteſtable Aſſur ſait-il ce qui ſe paſſe ?
N'a-t-on rien attenté ? ſait-on quel eſt Arzace ?

OTANE.

Non ; ce ſecret terrible eſt de tous ignoré :
De l'ombre de Ninus l'oracle eſt adoré ;
Les eſprits conſternés ne peuvent le comprendre.
Comment ſervir ſon fils ? pourquoi venger ſa cendre ?
On l'ignore, on ſe tait. On attend ces momens
Où, fermé ſans réſerve au reſte des vivans,
Ce lieu ſaint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
Le peuple eſt aux autels ; vos ſoldats ſont en armes.
Azéma, pâle, errante, et la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias eſt au temple, et d'une ame éperdue,
Se prépare à frapper ſa victime inconnue.
Dans ſes ſombres fureurs Aſſur enveloppé
Raſſemble les débris d'un parti diſſipé ;
Je ne ſais quels projets il peut former encore.

SEMIRAMIS.

Ah ! c'eſt trop ménager un traître que j'abhorre ;
Qu'Aſſur chargé de fers en vos mains ſoit remis :
Otane, allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils apaiſera l'éternelle juſtice,
En répandant du moins le ſang de mon complice :

Qu'il meure: qu'Azéma, rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.
Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire:
Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes sens agités!

SCENE II.

SEMIRAMIS, AZEMA.

AZEMA.

MADAME, pardonnez, si sans être appelée,
De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

SEMIRAMIS.

Ah! Princesse, parlez, que me demandez-vous?

AZEMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, et de sauver Arzace.

SEMIRAMIS.

Arzace? lui! quel crime?

AZEMA.

Il devient votre époux;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SEMIRAMIS.

Lui, mon époux? grands Dieux!

AZEMA.

Quoi! l'hymen qui vous lie...

SEMIRAMIS.

Cet hymen eſt affreux, abominable, impie.
Arzace? il eſt... parlez; je friſſonne, achevez:
Quels dangers! hâtez-vous...

AZEMA.

Madame, vous ſavez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore...

SEMIRAMIS.

Eh bien?

AZEMA.

Ce demi-dieu, que je redoute encore,
D'un ſecret ſacrifice en doit être honoré,
Au fond du labyrinthe à Ninus conſacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

SEMIRAMIS.

Quels forfaits, juſtes Dieux!

AZEMA.

Cet Aſſur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'eſt introduit.

SEMIRAMIS.

Qui? lui?

AZEMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des ſouterrains ſecrets, où ſa fureur habile
A tout événement ſe creuſait un aſile,
Ont ſervi les deſſeins de ce monſtre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les dieux:

D'une main facrilége, aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SEMIRAMIS.

O Ciel! qui vous l'a dit? comment, par quel détour?

AZEMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;
J'ai vu du traître Affur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, et par lui ranimée,
Ses amis raffemblés, qu'a féduits fa fureur.
De fes deffeins fecrets j'ai démêlé l'horreur,
J'ai feint de réunir nos caufes mutuelles;
Je l'ai fait épier par des regards fidelles:
Il ne commet qu'à lui ce meurtre déteſté;
Il marche au facrilége avec impunité.
Sûr que dans ce lieu faint nul n'ofera paraître,
Que l'accès en eft même interdit au grand prêtre,
Il y vole: et le bruit par fes foins fe répand,
Qu'Arzace eft la victime, et que la mort l'attend;
Que Ninus dans fon fang doit laver fon injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'affemble, on murmure.
Je crains Ninus, Affur, et le ciel en courroux.

SEMIRAMIS.

Eh bien, chère Azéma, ce ciel parle par vous:
Il me fuffit. Je vois ce qui me refte à faire.
On peut s'en repofer fur le cœur d'une mère.
Ma fille, nos deftins à la fois font remplis;
Défendez votre époux, je vais fauver mon fils.

AZEMA.

Ciel!

SEMIRAMIS.

Prête à l'époufer, les dieux m'ont éclairée;
Ils infpirent encore une mère éplorée:
Mais les momens font chers. Laiffez-moi dans ces lieux;
Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,
Que les chefs de l'Etat viennent ici fe rendre.

(*Azéma paffe dans le veftibule du temple; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le maufolée.*)

Ombre de mon époux! je vais venger ta cendre.
Voici l'inftant fatal, où ta voix m'a promis
Que l'accès de ta tombe allait m'être permis:
J'obéirai; mes mains qui guidaient des armées,
Pour fecourir mon fils à ta voix font armées.
Venez, Gardes du trône, accourez à ma voix;
D'Arzace déformais reconnaiffez les lois:
Arzace eft votre roi; vous n'avez plus de reine;
Je dépofe en fes mains la grandeur fouveraine.
Soyez fes défenfeurs, ainfi que fes fujets.
Allez.

(*les gardes fe rangent au fond de la fcène.*)

Dieux tout-puiffans, fecondez mes projets.

(*elle entre dans le tombeau.*)

SCENE III.

AZEMA, *revenant de la porte du temple sur le devant de la scène.*

Que méditait la reine, et quel dessein l'anime?
A-t-elle encor le temps de prévenir le crime?
O prodige, ô destin, que je ne conçois pas!
Moment cher et terrible, Arzace, Ninias!
Arbitres des humains, Puissances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu, pour le ravir encore?

SCENE IV.

AZEMA, ARZACE ou NINIAS.

AZEMA.

Ah! cher Prince, arrêtez. Ninias, est-ce vous?
Vous, le fils de Ninus, mon maître et mon époux?

NINIAS.

Ah! vous me revoyez confus de me connaître.
Je suis du sang des dieux, et je frémis d'en être.
Ecartez ces horreurs qui m'ont environné,
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné,
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

AZEMA.

Gardez-vous de remplir cet affreux ministère.

NINIAS.

Je dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.

AZEMA.

AZEMA.

Non, Ninus ne veut pas qu'on immole ſon fils.

NINIAS.

Comment?

AZEMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;
Un traître y tend pour vous un piége inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir, et qui peut m'effrayer?

AZEMA.

C'eſt vous que dans la tombe on va ſacrifier;
Aſſur, l'indigne Aſſur a d'un pas ſacrilége
Violé du tombeau le divin privilége:
Il vous attend.

NINIAS.

Grands Dieux! tout eſt donc éclairci.
Mon cœur eſt raſſuré, la victime eſt ici.
Mon père, empoiſonné par ce monſtre perfide,
Demande à haute voix le ſang du parricide.
Inſtruit par le grand prêtre, et conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeſte
Qu'amène à mon courroux la juſtice céleſte.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible eſt l'aveugle inſtrument.
Les dieux ſeuls ont tout fait, et mon ame étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma deſtinée.

Je vois que malgré nous tous nos pas ſont marqués ;
Je vois que des enfers ces manes évoqués,
Sur le chemin du trône ont ſemé les miracles :
J'obéis ſans rien craindre, et j'en crois les oracles.

AZEMA.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à frémir :
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laiſſé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

AZEMA.

Ils choiſiſſent ſouvent une victime pure ;
Le ſang de l'innocence a coulé ſous leurs coups.

NINIAS.

Puiſqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.
Ce ſont eux qui parlaient par la voix de mon père.
Ils me rendent un trône, une épouſe, une mère ;
Et couvert à vos yeux du ſang du criminel,
Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
J'obéis, c'eſt aſſez, le ciel fera le reſte.

SCENE V.

AZEMA *ſeule.*

DIEUX ! veillez ſur ſes pas, dans ce tombeau funeſte.
Que voulez-vous ? quel ſang doit aujourd'hui couler ?
Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.
Je crains Aſſur, je crains cette main ſanguinaire ;
Il peut percer le fils ſur la cendre du père.

Abymes redoutés, dont Ninus eſt ſorti,
Dans vos antres profonds que ce monſtre englouti
Porte au ſein des enfers la fureur qui le preſſe !
Cieux, tonnez ! Cieux, lancez la foudre vengereſſe !
O ſon père ! ô Ninus, quoi, tu n'as pas permis
Qu'une épouſe éplorée accompagnât ton fils !
Ninus, combats pour lui dans ce lieu de ténèbres !
N'entends-je pas ſa voix parmi des cris funèbres ?
Dût ce ſacré tombeau, profané par mes pas,
Ouvrir pour me punir les gouffres du trépas,
J'y deſcendrai, j'y vole... Ah ! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel et font trembler la terre !
Je crains, j'eſpère.... il vient.

SCENE VI.

NINIAS, *une épée ſanglante à la main*, AZEMA.

NINIAS.

Ciel ! où ſuis-je ?

AZEMA.

Ah ! Seigneur,
Vous êtes teint de ſang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du ſang du parricide.
Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide.
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de reſpect, d'horreur et de ſaiſiſſement ;

Il marchait devant moi; j'ai reconnu la place,
Que ſon ombre en courroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, et loin de la clarté
Qui ſuffiſait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir trembler: tout coupable eſt timide.
J'ai deux fois dans ſon flanc plongé ce fer vengeur;
Et d'un bras tout ſanglant, qu'animait ma fureur,
Déjà je le traînais, roulant ſur la pouſſière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière;
Mais je vous l'avoûrai, ſes ſanglots redoublés,
Ses cris plaintifs et ſourds, et mal articulés,
Les dieux qu'il invoquait, et le repentir même
Qui ſemblait le ſaiſir à ſon heure ſuprême;
La ſainteté du lieu, la pitié dont la voix,
Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes lois;
Un ſentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime ſanglante.
Azéma, quel eſt donc ce trouble, cet effroi,
Cette invincible horreur qui s'empare de moi?
Mon cœur eſt pur, ô Dieux! mes mains ſont innocentes:
D'un ſang proſcrit par vous vous les voyez fumantes;
Quoi, j'ai ſervi le ciel, et je ſens des remords!

AZEMA.

Vous avez ſatisfait la nature et les morts.
Quittons ce lieu terrible, allons vers votre mère;
Calmez à ſes genoux ce trouble involontaire:
Et puiſque Aſſur n'eſt plus...

SCENE VII.

NINIAS, AZEMA, ASSUR.

(*Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane et les gardes de la reine.*)

AZEMA.

CIEL! Assur à mes yeux!

NINIAS.

Assur?

AZEMA.

Accourez tous, ministres de nos dieux,
Ministres de nos rois, défendez votre maître.

SCENE VIII et dernière.

Le grand prêtre OROES, les Mages et le Peuple, NINIAS, AZEMA, ASSUR *désarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE.

IL n'en est pas besoin; j'ai fait saisir le traître,
Lorsque dans ce lieu saint il allait pénétrer.
La reine l'ordonna, je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait? et quelle est la victime immolée?

OROES.

Le ciel est satisfait; la vengeance est comblée.

(*en montrant Assur.*)
Peuples, de votre roi voilà l'empoisonneur :
(*en montrant Ninias.*)
Peuples, de votre roi voilà le successeur.
Je viens vous l'annoncer, je viens le reconnaître ;
Revoyez Ninias, et servez votre maître.

ASSUR.

Toi, Ninias ?

OROES.

Lui-même : un dieu qui l'a conduit
Le sauva de ta rage, et ce dieu te poursuit.

ASSUR.

Toi, de Sémiramis tu reçus la naissance !

NINIAS.

Oui ; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.
Allez, délivrez-moi de ce monstre inhumain :
Il ne méritait pas de tomber sous ma main.
Qu'il meure dans l'opprobre, et non de mon épée ;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.
(*Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante ; un mage qui est à cette porte la relève.*)

ASSUR.

Va : mon plus grand supplice est de te voir mon roi ;
(*apercevant Sémiramis.*)
Mais je te laisse encor plus malheureux que moi :
Regarde ce tombeau, contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô Ciel, a donc frappé ma rage !

AZEMA.

Ah ! fuyez, cher époux !

MITRANE.

Qu'avez-vous fait ?

OROES, *se mettant entre le tombeau et Ninias.*

Sortez,

Venez purifier vos bras ensanglantés ;
Remettez dans mes mains ce glaive trop funeste,
Cet aveugle instrument de la fureur céleste.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

Ah ! cruels, laissez-moi le plonger dans mon cœur.

OROES, *tandis qu'on le désarme.*

Gardez de le laisser à sa propre fureur.

SEMIRAMIS, *qu'on fait avancer, et qu'on place sur un fauteuil.*

Viens me venger, mon fils : un monstre sanguinaire,
Un traître, un sacrilége, assassine ta mère.

NINIAS.

O jour de la terreur ! ô crimes inouis !
Ce sacrilége affreux, ce monstre est votre fils.
Au sein qui m'a nourri cette main s'est plongée :
Je vous suis dans la tombe, et vous serez vengée.

SEMIRAMIS.

Hélas ! j'y descendis pour défendre tes jours.
Ta malheureuse mère allait à ton secours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah ! c'est le dernier trait à mon ame éperdue.

J'atteste ici les dieux qui conduisaient mon bras,
Ces dieux qui m'égaraient...

SEMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas :
Je te pardonne tout, si pour grâce dernière,
Une si chère main ferme au moins ma paupière.

(*il se jette à genoux.*)

Viens, je te le demande, au nom du même sang
Qui t'a donné la vie, et qui sort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira j'étais plus criminelle.
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits,
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais!
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race;
D'une mère expirante approchez-vous tous deux;
Donnez-moi votre main; vivez, régnez heureux :
Cet espoir me console, il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame est en proie.
Je la sens... elle vient... songe à Sémiramis,
Ne hais point sa mémoire : ô mon fils! mon cher fils...
C'en est fait.

OROES.

La lumière à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple apprenez tous, du moins,
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.
Rois, tremblez sur le trône, et craignez leur justice. (6)

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE SEMIRAMIS.

(a) DANS les anciennes éditions :

. . . . Ils ont trompé les yeux.

(b) Dans les premières éditions :

Un accueil que des rois ont vainement brigué,
Quand vous avez paru, vous eſt donc prodigué ?
Vous avez en ſecret entretenu la reine,
Mais vous a-t-elle dit que votre audace vaine
Eſt un outrage au trône ; à mon honneur, au ſien ;
Que le ſort d'Azéma ne peut s'unir qu'au mien ;
Qu'à Ninias, jadis, Azéma fut donnée ;
Qu'aux ſeuls enfans des rois ſa main eſt deſtinée ;
Que du fils de Ninus le droit m'eſt aſſuré ;
Qu'entre le trône et moi je ne vois qu'un degré ?
La reine a-t-elle enfin daigné du moins vous dire
Dans quel piége en ces lieux votre orgueil vous attire ?
Et que tous vos reſpects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'oſaient offenſer ?

NOTES.

(1) *Polyeucte* dit à *Néarque :*

Je fais ce qu'eſt un ſonge, et le peu de croyance
Qu'un homme peut donner à ſon extravagance,
Qui, d'un amas confus des vapeurs de la nuit,
Forme de vains objets que le réveil détruit.

(2) Dans Lucain, *Caton* répond à ceux qui le preſſent d'aller conſulter l'oracle d'*Amnon :*

Sterileſne elegit arenas,
Ut caneret paucis : merſitne hoc pulvere verum ?

C'eſt-à-dire, ſuivant la traduction de *Brébeuf :*

Croyons-nous qu'à ce temple un dieu ſoit limité ?
Qu'il ait dans ces ſablons plongé la vérité ?

Dans le poëme ſur la loi naturelle, M. de *Voltaire* dit, en parlant de DIEU :

Sans doute, il a parlé, mais c'eſt à l'univers.
Il n'a point de l'Egypte habité les déſerts ;
Delphes, Délos, Ammon, ne ſont point ſes aſiles ;
Il ne ſe cacha point aux antres des Sibylles.

(3) *Mathan* dit, en parlant d'*Athalie :*

La peur d'un vain remords trouble cette grande ame ;
Elle flotte, elle héſite, en un mot elle eſt femme.

(4) M. *Ducis* a imité ces vers dans Hamlet :

* Seul bien des criminels, le repentir nous reſte.

(5) *Agamemnon* dit à ſa fille qui lui parle des préparatifs du ſacrifice :

Vous y ferez, ma fille.

(6) Le *Grand Prêtre*, dans Athalie, finit la pièce par ces vers :

Apprenez, Roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge ſévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

Fin du Tome troiſième.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome troisième.



